



Présentation du corpus

Le projet de numérisation et de valorisation des collections anciennes, présenté par la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy et porté par l'Université de Lorraine, concerne un programme de numérisation en Arts, Lettres, Sciences Humaines et Sociales.

Ce projet, piloté par la Direction de la Documentation et de l'Édition de l'Université de Lorraine, présente un ensemble d'ouvrages édités aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, en relation avec l'histoire, la littérature et les sciences humaines.

Plus qu'un simple catalogue d'ouvrages anciens et intéressants à plus d'un titre, c'est une véritable démarche scientifique que la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy met en œuvre.

L'Université de Lorraine prend ainsi pleinement part à un vaste projet national de constitution d'une bibliothèque numérique patrimoniale et encyclopédique.

HISTOIRE

DE

TOM JONES.

HISTOIRE

DE

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

DE M. FIELDING.

Par M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES

dessinées par M. GRAVELOT.

TOME TROISIÈME.



A LONDRE,

Chez JEAN NOURSE.



L'ENFANT TROUVÉ.¹

OU

HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE TREIZIÈME.

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE PREMIER.

Extrait d'invocation.



AUTEUR Anglois, effrayé de la nouvelle carrière dans laquelle il introduit ses Héros, fait ici une invocation générale, en style gravement comique, mais dont le Traducteur

Tome III.

A

a désespéré de faire passer à son gré toutes les grâces dans notre langue. Il laisse à des plumes plus exercées, & par conséquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entreprises qu'il reconnoît sincèrement au-dessus de ses forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inspirent *Jones* & son amante, que des brillans détails dont leur Histoire est semée, il se flatte que les Lecteurs, affectés du même sentiment, lui pardonneront ce défaut d'exactitude, en faveur du plaisir de perdre moins souvent de vue des personnages que l'Auteur Anglois a rendus si dignes d'être aimés. Le Traducteur supprime donc la première partie de l'invocation, pour en crayonner peut-être hélas ! encore très-faiblement la seconde.

O Génie ! s'écrie M. Fielding ;
 ô toi précieux don du Ciel ! toi
 dont le secours seul nous rend ca-
 pables de lutter contre le cours
 vulgaire des choses d'ici-bas ; toi,
 qui fais germer ces divines sémén-

ces que l'art mûrit , & conduit à la perfection , viens ; accours , sois mon guide ! que ton flambeau m'éclaire , & me dirige à travers les détours obscurs & sinueux qui dérobent à l'œil mortel les sublimes opérations de la Nature. Hâte-toi de m'initier dans ses profonds mystères ; daigne me dévoiler ces ressorts imperceptibles aux profanes , & qui font pourtant mouvoir l'univers. Enseigne-moi , ce qui pour toi seul est aisé , à connoître l'homme mieux qu'il ne se connoît lui-même. Ecarte ces nuages qui offusquent l'intelligence des humains , qui leur font prostituer l'encens à l'artifice , & haïr des objets dignes à peine de leur mépris. Arrache le voile de la sagesse à l'amour-propre , de la libéralité à l'avarice , de la gloire à l'orgueil. Et vous , que ce divin génie inspira , échauffa de sa vive lumière , *Aristophane , Lucien , Cervantes , Rabelais , Moliere , Shakespeare , Swift , & Marivaux !* accourez , venez remplir mes pages

de vos vives & riantes faillies!
 Que l'homme apprenne enfin à se
 contenter de rire des travers de
 ses semblables, & à connoître les
 siens propres.

Et toi, compagne presque tou-
 jours constante du vrai génie, ai-
 mable *Humanité* ! fais passer dans
 mon cœur ce que tes sentimens
 ont de plus tendre. Si tes deux
 plus chers favoris, *Allen & Lytle-
 ton* *, font seuls dépositaires de
 tes trésors : implore-les pour moi ;
 dérobe-les, s'il le faut, en ma fa-
 veur. Sans ce secours, tous mes
 Tableaux feront sans vie. Ce n'est
 qu'avec ton aide, qu'on peut pein-
 dre énergiquement la grandeur d'a-
 me, l'amitié désintéressée, le véri-
 table amour, la bonté du cœur, la
 vive gratitude, l'indulgente pitié.

Je t'invoque, *O Science* ! Car
 sans toi,

L'ouvrage du génie est toujours imparfait :

Ne laisse point broncher ma plu-

* C'est au dernier que M. Fielding a dé-
 dié cet Ouvrage.

me. Souviens-toi ⁵, que fidele à ton culte, tu m'as vû dès l'âge le plus tendre, essayer d'embellir tes Autels. Quitte un instant ces vastes & précieux amas de richesses, dont l'Antiquité t'éleva de si glorieux trophées; & songe, combien je suis pauvre: l'heureux & sçavant *Warburton* * est trop riche, pour m'envier un peu de tes fa- veurs.

Viens enfin, utile *Expérience*, ame & bouffole du commerce des hommes, sages, bons, sçavans & polis! Toi, que tous les différens caractères amusent, qui trouves également à t'instruire au lever d'un Ministre, & au souper de son dernier Commis; qui vois d'un œil également attentif, les airs panchés d'une Duchesse dans son carosse, & ceux d'une Marchande dans sa boutique. C'est par toi seule, que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent

* M. Warburton est célèbre dans la Littérature.

être bien connus : sans toi , le Pé-
dant reclus & sédentaire , quoique
très-sçavant à certains égards , est
presque toujours étranger dans son
propre pays.

Accourez donc , s'il est possi-
ble , en plus grand nombre en-
core : l'ouvrage que j'entreprends ,
est difficile. Si vous êtes sourds à
ma voix , je suis perdu ; mais si
vous m'exaucez , j'espère.

C H A P I T R E I I,

JONES à Londres.

CE ne fut que le lendemain de
son arrivée dans cette grande
Ville , que *Jones* , qui s'étoit déjà
épuisé en recherches vaines , fut
conduit par un des laquais du Pair
d'*Irlande* , à la porte de *Madame*
Fitz-Patrick , où il apprit par la
femme de - chambre , que *Sophie*
en étoit partie depuis un quart-
d'heure ; mais qu'on ignoroit pour

7
quel endroit. La même réponse lui fut faite de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui regardant *Jones* comme un émissaire de *M. Western*, étoit trop généreuse pour trahir sa cousine.

Quoique notre Héros n'eût jamais vu Madame *Fitz-Patrick*, il avoit pourtant oui dire, qu'une cousine de *Sophie* avoit épousé un homme de ce nom. Il se souvint alors de l'histoire de ce mariage, qu'il avoit autrefois oui raconter, & fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette Dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à Madame *Fitz-Patrick* elle-même : mais cet honneur lui fut positivement refusé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la Cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent, & étoit incapable d'aucun mauvais procédé, surtout envers les femmes. Lorsque le refus de la Dame lui fut notifié par la femme-de-chambre, notre

Héros lui répondit , que si le moment présent n'étoit pas convenable , il repasseroit l'après - midi , dans l'espérance que Madame *Fitz-Patrick* ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur & de politesse dont il assaisonna ce peu de mots , joint aux agrémens de sa figure , firent assez d'impression sur la Soubrette pour l'intéresser en faveur de *Jones* , & pour l'engager à prier sa maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable Cavalier , s'il revenoit dans l'après-dînée.

Jones soupçonnoit fortement , que *Sophie* étoit encore chez sa cousine ; mais que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'Hôtellerie d'*Upton* , avoit motivé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché *Partridge* , pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descendus en arrivant , il se mit en sentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maison qui lui recéloit son Amante. Notre Hé-

ros y resta constamment jufqu'au soir , & n'en vit sortir personne qu'un domestique. Il partit alors pour faire sa visite à Madame *Fitz-Patrick* , qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il est un certain air de Noblesse naturelle , que tout le pouvoir de l'ajustement ne peut ni donner , ni cacher ; & M. *Jones* , comme nous l'avons déjà remarqué , le possédoit au degré le plus éminent. Il fut par conséquent un peu moins mal reçu de la part de la Dame , que son habillement ne sembloit le promettre : on le pria même de s'afféoir.

Le Lecteur est peu curieux, sans doute , de sçavoir toutes les particularités de cette conversation , dont notre Héros n'eut pas lieu d'être fort satisfait. Car , quoique Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas tardé à voir un Amant dans *Jones* , (en pareille matiere , les femmes ont des yeux d'Epervier) elle pensoit pourtant, qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir son amie , en

faveur d'un Amant de cette espece. Elle croyoit, en un mot, parler à M. *Blifil* lui-même, à cet Amant que détestoit *Sophie*; & toutes les réponses qu'elle avoit adroitement tirées de *Jones*, concernant la famille de M. *Alworthy*, la confirmoient encore dans cette opinion. Elle se tint, par conséquent, sur ses gardes, évita ou refusa de donner aucun éclaircissement sur l'afile qu'avoit choisi *Sophie*, & n'accorda qu'à peine au pauvre *Jones* la permission de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut parti, Madame *Fitz-Patrick* fit part de son soupçon, concernant M. *Blifil*, à sa femme-de-chambre, qui lui répondit avec feu, non Madame, vous vous trompez; il est trop bel homme, & trop aimable, selon moi, pour qu'il se trouve une femme d'assez mauvais goût pour se sauver ainsi de lui. Je le prens, moi, pour M. *Jones*, & je le parierois.... M. *Jones*! dit la Dame, quel est donc cet homme-là?

Le Lecteur ſçait, que *Sophie*, en racontant ſon hiſtoire à ſa couſine, n'avoit pas dit un mot de lui ; mais Madame *Honora* n'avoit pas été ſi diſcrette avec ſa conſœur *Abigail*, à qui elle avoit raconté toute l'hiſtoire de *Jones*, que celle-ci apprit alors à ſa maîtrefſe.

Madame *Fitz-Patrick*, après cette découverte, revint aiſément à l'avis de ſa femme-de-chambre ; & trouva des charmes dans l'Amant aimé, qui ne l'avoient frappée que foiblement dans celui qu'elle croyoit hai. Tu as raiſon, *Betty*, lui dit-elle ; il a très-bonne mine ; & je ne m'étonne plus, ſuivant ce que tu me rapportes des diſcours d'*Honora*, que tant de femmes ayent eu du goût pour lui. Je ſuis fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma couſine....

Cependant, ſ'il eſt auſſi libertin qu'on te l'a dit, ce ſeroit pitié qu'elle le revît encore : ce ſeroit une fille perduë, ſi elle épouſoit un débauché, & qui pis eſt un gueux, ſans le conſentement de ſon pere...

Non, s'il est tel qu'on te l'a peint, je ne puis vouloir tant de mal à *Sophie* : j'ai trop éprouvé les infortunes de ces fortes de mariages.

L'arrivée de *Mylord*, interrompit cette conversation. Et comme il ne se passa rien de nouveau, ni d'extraordinaire dans cette visite, nous terminerons ici ce Chapitre.

C H A P I T R E I I I .

*Projet de Madame FITZ-PATRICK.
Sa visite à LADY BELLASTON.*

M Adame *Fitz-Patrick*, avant que de s'endormir, fut longtemps occupée de sa cousine, & de *M. Jones* : elle étoit réellement un peu offensée du peu de franchise de la première à son égard. En méditant sur tout ceci, il lui vint dans la tête, qu'un moyen certain de se raccommode elle-même avec *M. Western* & sa sœur, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît

Jones ; & de la remettre , s'il étoit possible , entre les mains de son pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette Dame , l'espoir du succès lui parut si probable , qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le Lecteur veut se souvenir , que la connoissance de *Sophie* avec *Mylady Bellaston* , s'étoit faite chez Madame *Western* , & que Madame *Fitz-Patrick* demouroit alors chez elle avec *Sophie* , il n'aura pas besoin d'autres éclaircissemens pour concevoir que Madame *Fitz-Patrick* étoit connuë de *Mylady Bellaston*. D'ailleurs elle étoit sa parente ainsi que *Sophie* , quoique dans un degré un peu éloigné.

Après très-mure réflexion , Madame *Fitz-Patrick* se déterminâ donc à se lever le lendemain de grand matin , pour aller informer *Mylady* de toute l'aventure , à l'inscu de *Sophie*. Ce qu'elle connoissoit du caractère de cette pru-

dente Dame, ennemie déclarée de toute passion romanesque, & des mariages malaffortis, ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât toute son autorité pour prévenir le malheur dont *Sophie* étoit menacée.

Cette résolution fut, non-seulement prise, mais exécutée par Madame *Fitz-Patrick*, qui, dès huit heures du matin fut introduite, sous prétexte d'affaires importantes, au chevet de *My lady Bellafton*; à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de *Betty*, fans oublier la visite qu'elle avoit reçue la veille, de la part de *Tom Jones*.

Lady Bellafton, levant alors nonchalament la tête, lui répondit en fouriant, Madame a donc vu cet homme si redoutable? . . . Eh bien, sa figure est-elle aussi frappante qu'on a voulu me le persuader? *Etoff* ne cesse de m'en étourdir depuis hier; & je l'en crois presque amoureuse, sur la seule réputation du personnage.

Pour prévenir la surprise du Lec-

teur , il ſçaura que Mlle *Etoff* avoit l'honneur d'habiller , & de deshabiller *Mylady* ; que cette fille, avoit eu de très-amples informations dans l'Hôtel même concernant M. *Jones* ; & qu'elle en avoit entretenu ſa Maîtrefſe pendant une heure entiere, en la mettant au lit.

Le portrait que Mlle *Etoff* avoit fait de notre Héros , d'après le rapport de Madame *Honora* , avoit paru digne d'attention : ce que Madame *Fitz Patrick* y ajoutoit encore , en exagérant autant la bonne mine de *Jones*, qu'elle rabaiſſoit ſa naiſſance & ſa fortune , acheva d'exciter la curioſité de *Milady*.

Lorsqu'elle crut avoir ſuffiſamment interrogé Madame *Fitz-Patrick* , en vérité, lui dit-elle d'un ton grave & réfléchi , tout ceci me paroît d'une très-grande conféquence ! Rien n'eſt certainement plus louable que votre procédé ; & je ſerai charmée de concourir avec vous , pour empêcher la ruine certaine d'une jeune perſonne auffi digne de mon amitié , que de mon eſtime.

Madame ne seroit-elle pas d'avis, dit Madame *Fitz-Patrick* avec vivacité, d'écrire dès aujourd'hui à mon Oncle *Western*, pour l'informer que sa fille est ici ?

Lady Bellafton, après avoir rêvé un instant, répondit d'un air affectueux, pourquoi cela ? non, je n'en vois pas la nécessité. La *Western* m'a dépeint son frere, comme une si cruelle brute, que je ferois conscience de remettre en son pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce monstre, à ce que l'on m'a dit, en a si mal agi avec son épouse même !..... oh, je sçai de ses nouvelles ! c'est un de ces brutaux, qui s'imaginent avoir droit de tyranniser notre sexe ; je plains & je protege toutes celles qui ont le malheur de tomber en pareilles mains..... Il ne s'agit maintenant, chere cousine, que d'empêcher *Sophie* de voir ce faquin-là, jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra ici, donne à ses idées un tour plus noble, & plus digne de sa naissance.

Mais, Madame, s'il découvre qu'elle est chez vous ? repartit l'autre, il est homme à tout tenter pour se rapprocher d'elle !

Mais, Madame, répliqua *Mylady*, il est impossible qu'il soit admis chez moi..... Il est vrai pourtant, qu'il pourroit se procurer quelques intelligences dans l'Hôtel, & peut-être s'y cacher sous quelque déguisement..... pour prévenir de semblables desseins, je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir ? Il m'a menacé d'une seconde visite pour cette après-dînée, répondit Madame *Partridge*... A quelle heure comptez-vous qu'il vienne ? interrompit *Mylady*. Entre six & sept, lui dit l'autre.

Cela suffit, répliqua *Lady Belaston* ; je ferai en sorte d'avoir dîné pour cette heure-là, & je me rendrai chez vous : il est absolument nécessaire que je connoisse un homme si terrible. Comptez sur moi, Madame, & recevez mes sincères remerciemens, des soins que vous prenez pour conserver l'honneur

d'une maison dont vous êtes si digne d'être née.

Madame *Fitz-Patrick*, très-contente de la réception de *Mylady*, revint chez elle, sans avoir été vuë par *Sophie*, ni par *Honora*; & se mit en état d'attendre ses visites.

CHAPITRE IV.

Visites.

Monsieur *Jones* s'étoit promené, sans quitter de l'œil certaine porte tout le jour, qui quoique l'un des plus courts, lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'Horloge ayant enfin frappé cinq heures, il retourna chez Madame *Fitz-Patrick*, où malgré l'indécence de s'être présenté chez une femme de condition avant six heures, il fut pourtant reçu poliment, quoiqu'elle persistât toujours dans sa préten-

duë ignorance sur ce qui concer-
noit *Sophie*.

Notre Héros , dans le cours de la conversation , fit connoître qu'il n'ignoroit pas que Madame *Fitz-Patrick* étoit cousine de *Sophie* : sur quoi , cette Dame saisit l'occasion de lui porter cette attaque : puisque Monsieur sçait que Mlle *Western* est ma parente , il ne trouvera sans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle ?

Jones , interdit de la question , hésita quelques momens ; il répondit enfin , qu'il étoit dépositaire d'une somme d'argent considérable , & qu'il désiroit lui remettre en mains propres. Il produisit alors le porte-feuille , & informa Madame *Fitz-Patrick* de l'aventure qui l'en avoit rendu possesseur.

Cette histoire étoit à peine finie , qu'un bruit violent & soudain fit trembler toute la maison.

La description de cette espèce de bruit, seroit superflue pour ceux dont les oreilles y sont faites , &

plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref, un laquais frappa enfin, ou plutôt tonna à la porte.

Notre Héros, qui n'avoit jamais rien entendu de semblable, marqua d'abord quelque surprise. Madame *Partridge* lui dit, d'un air tranquille, que puisqu'il arrivoit compagnie, il n'étoit pas possible qu'elle lui répondît maintenant : mais, que s'il lui plaisoit de rester jusqu'à ce que ce monde fût parti, peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

En cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit à deux battans, un énorme panier se présenta de côté, & *Lady Bellafton* parut ; qui, après une profonde révérence à Madame *Fitz-Patrick*, & une autre tout aussi profonde à *M. Jones*, fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous remarquons ces minuties, en faveur des Bourgeoises rengorgées, & des Campagnardes de nos amies, qui se croiroient desho-

norées en s'inclinant tant soit peu pour un homme.

Nos Dames, n'étoient pas encore bien établies dans leurs fauteuils, lorsque l'arrivée du Pair d'*Irlande* déranger tout, & fit recommencer un nouveau cérémonial.

Tout ceci coulé, la conversation devint (comme l'on dit) extrêmement brillante. Cependant, comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre Histoire, & que les conversations les plus vives sont souvent plattes par écrit, épargnons-nous la peine de la raconter. Disons seulement, que notre ami *Jones*, dans cette scène élégante, étoit un peu plus Spectateur qu'Acteur; car, quoique les Dames, avant l'arrivée de *Mylord*, lui eussent quelquefois adressé la parole, l'aspect de ce Seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé toute leur attention, que notre pauvre Héros auroit pu passer pour nul dans cette assemblée, si l'illustre Pair, & les Da-

mes à son exemple, n'eussent laissé tomber de tems en tems sur lui quelques coups d'œil étonnés ou distraits.

La Compagnie étoit déjà depuis si longtems chez Madame *Fitz-Patrick*, que cette Dame imaginant enfin que chacun avoit dessein de rester après les autres, prit le parti de se défaire d'abord de *Jones*, comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de silence lui fournit l'occasion de lui adresser la parole : Monsieur, lui-dit-elle, a peut-être des affaires ? & je ne prévois pas pouvoir lui répondre aujourd'hui sur celle qui me procure sa visite. S'il lui plaisoit de laisser ici son adresse, je pourrois le faire avertir demain.....

Jones n'avoit d'autre éducation que la naturelle : au lieu de donner en sortant son adresse à un domestique, il la détailla tout bonnement à la Dame ; & , après beaucoup de révérences, prit congé de la Compagnie.

Il ne fut pas fitôt parti , que les grands personnages qui paroissent ne l'avoient point apperçu , s'étendirent beaucoup sur son chapitre. Mais , si le Lecteur nous a pardonné la suppression du plus brillant des premiers propos de ce cercle , il voudra bien sans doute excuser encore notre silence sur ceux-ci. Il paroît pourtant utile , pour le bien de cette Histoire , de ne pas supprimer la sortie de *Milady Bellaston* , qui s'étant levée quelques instans après le départ de *Jones* , dit en embrassant Madame Fitz-Patrick , je suis maintenant tranquille sur le compte de ma cousine *Sophie* ; je ne vois rien à craindre pour elle , de la part de ce drôle-là.



 CHAPITRE V.

Avanture de JONES, dans son nouvel appartement.

LE lendemain matin, dès que notre Héros crut qu'il pouvoit être jour chez Madame *Fitz-Patrick*, il se présenta à sa porte : mais on lui dit, qu'elle étoit déjà partie.

Cette réponse surprit d'autant plus *Jones*, qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier, depuis le point du jour, sans avoir vû sortir personne de cette maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse, non seulement pour le présent, mais pour cinq autres visites qu'il fit à cette Dame dans le courant de la journée. Agissons franchement avec le Lecteur ; disons-lui, tout d'un coup, que le Pair d'Irlande, Protecteur déclaré des Dames, & toujours

jours jaloux de leur réputation ; avoit conseillé , & même exigé que la porte fût fermée à l'avenir à un homme qu'il regardoit, du haut de sa grandeur , à peu près comme un poliffon.

Nous avons déjà dit , que *Jones* avoit chargé *Partridge* de lui chercher un autre logement ; c'est de quoi nous allons entretenir le Lecteur.

Notre Héros avoit souvent oui parler à M. *Alworthy* , d'une très-honnête femme , chez laquelle il avoit coûtume de loger , lorsqu'il alloit à Londres. Cette femme , qui demouroit dans *Bond-Street* , l'un des plus beaux quartiers de la Ville , étoit veuve d'un Ministre , qui en mourant , l'avoit laissée propriétaire de deux filles , & de beaucoup de Sermons manuscrits.

De ces deux filles , *Nancy* , l'aînée , étoit âgée d'environ dix-sept ans ; & *Betty* , la cadette , en avoit à peine dix.

C'est là que *Jones* avoit envoyé *Partridge* , qui lui avoit arrêté une

chambre au second étage, & une pour lui-même un peu plus haut.

Le *premier*, étoit occupé par un de ces jeunes gens, qui dans le dernier siècle, étoient connus par la Ville sous le titre de gens d'esprit, & de plaisir; & cette dénomination n'étoit pas trop impropre: car, si les hommes tirent leurs qualifications des différens métiers ou professions auxquels ils s'occupent, ceux-ci n'en ayant d'autre que de rechercher le plaisir, étoient parfaitement bien nommés. Les Spectacles, les Caffés, & les Tavernes étoient leurs rendés-vous ordinaires; le bon goût, & la gaieté occupoient leur loisir, & l'amour leurs momens les plus sérieux. Les Muses, & le vin, concouroient à la fois à allumer dans leur sein les plus brillantes flâmes; non contents d'admirer les charmes d'une Maîtresse, ils sçavoient la rendre célèbre; & presque tous étoient bons Juges, non-seulement de leurs propres Ouvrages, mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appelloient gens d'esprit & de plaisir. Mais, je demande si ce titre peut être aussi proprement appliqué aux jeunes gens d'aujourd'hui, qui cherchent à se distinguer dans le monde ? car l'esprit n'est certainement pas de leur ressort : ils n'ont rien à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant justice : ils ont monté un degré plus haut que leurs prédécesseurs ; on peut même les appeller gens de sagesse & de vertu. (Ne vous trompez pourtant pas dans l'acception de ce dernier mot.)

Ainsi, tandis que les jeunes gens dont nous avons parlé d'abord, passoient leur tems à boire à la santé de leurs Maîtresses, à faire des sonnets à leur louange, à juger d'une Pièce de Théâtre, ou à prononcer sur un Poëme au Café de *Will*, & de *Button* : ceux d'aujourd'hui, par toute sorte de moyens, cherchent à s'affurer les suffrages de certaines communautés, méditent des harangues pour la Chambre des Communes, ou plutôt pour

le *magazin*. * Mais la science du jeu est celle de toutes qui exerce le plus leur génie : c'est leur étude la plus sérieuse ; tandis qu'un cercle de Connoisseurs en Peinture , en Musique , & en Sculpture remplit les heures destinées à leur amusement. Ajoutons-y pourtant , des Professeurs de Philosophie, prétendue naturelle , toujours planant dans les espaces imaginaires , & ne connoissant rien de la nature , que ses monstres & ses imperfections.

Lorsque *Jones* eut passé la journée à attendre envain *Madame Fitz-Patrick* , il revint très affligé à son appartement. Au milieu des tristes réflexions qu'il faisoit seul sur son malheur , un grand bruit se fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'instant après , il distingua la voix d'une femme, qui le prioit au nom du Ciel de descendre au plutôt, s'il vouloit prévenir un assassinat. *Jones* n'avoit jamais pensé deux fois pour voler au secours des opprimés : il

* *London Magazine*. C'est un Ouvrage périodique qui paroît tous les mois.

franchit les escaliers comme un éclair ; & arrivant à la porte de la Salle à manger, d'où partoît le bruit, il voit le jeune homme dont nous avons déjà parlé, & qui logeoit au - dessous de lui, collé contre le mur par son propre Domestique. Il voit, en même tems, une jeune fille effrayée, qui se tordant les bras à côté d'eux, crioit au meurtre, en se désespérant. Il est vrai que le pauvre Gentilhomme alloit être étouffé, si *Jones* n'étoit venu fort à propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le domestique eût reçu nombre de coups, tant de pieds que de poings, de la part du jeune Gentilhomme, qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force, le coquin s'étoit fait une espece de scrupule de frapper son maître, & se contentoit de l'étrangler tranquillement. Mais, il n'eut pas tant de respect pour *Jones*. Il ne se sentit pas plutôt mené un peu plus durement par ce nouvel adverfaire, que se retournant tout-à-coup, &

tombant sur notre Héros , il lui planta dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing , que les Spectateurs de l'Amphithéâtre de *Broughton* voyent donner avec tant de plaisir , mais qui en font si peu aux combattans qui les reçoivent.

Le fier & robuste *Jones* , n'eut pas sitôt reçu cette politesse , qu'il s'empressa de la rendre au double. De-là s'ensuivit un combat , terrible à la vérité , mais qui ne dura pas long-tems : le laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre *Jones* , que le maître ne l'avoit été l'instant auparavant de se défendre contre le domestique.

Ainsi la fortune , suivant sa coutume ordinaire , changea tout-à-coup la face des choses : le premier vainqueur gissoit par terre , presque sans sentiment ; & le Gentilhomme vaincu en avoit assez recouvré , pour remercier *M. Jones* de l'avoir secouru si à propos. Notre Héros reçut aussi les remerciemens les plus vifs & les plus sin-

cères de la part de la jeune personne spectatrice de la scene, & qui n'étoit autre que *Miss Nancy*, la fille aînée de la maison.

Le laquais ayant enfin retrouvé ses jambes, s'adressa à *Jones*, en branlant la tête, & en le regardant d'un air aussi étonné que respectueux : je n'aurai plus rien à démêler avec vous, (s'écria-t-il, en jurant à l'Angloise) vous avez payé de votre personne à l'Amphithéâtre, ou je suis diablement trompé. Plus de guerre avec vous, Monsieur, vous êtes un trop rude joueur pour moi.

Il est vrai, que ce soupçon étoit assez pardonnable : *Jones* étoit à la fois, & si agile & si robuste, qu'il étoit peut-être en état de présenter le cartel aux plus fameux champions à coups de poings, & de terrasser à son aise tous les Héros emmitouffés * de l'illustre Ecole de *Broughton*.

* De crainte que cette Epithète n'emba-
tasse la Postérité, nous croyons à propos

Le jeune homme, qui s'appeloit *Nightingale*, ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de sortir, sans avoir bû une bouteille de vin avec lui. *Jones* y consentit, plus par complaisance, que par inclination : la trif-

de l'expliquer, par un Avertissement qui fut publié à Londres, le premier Février 1747.

N. B. M. Broughton, si on veut l'aider convenablement dans son entreprise, offre d'ouvrir une Académie dans sa maison, au *Marché au Foin*, pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à coups de poings. On y enseignera la théorie & la pratique de cet Art véritablement Anglois ; les différentes touches, blessures, attitudes usitées dans cette espèce de combat, y seront expliquées à fond, & disertement démontrées. Et pour que les personnes de distinction ne soient point détournées d'entrer dans ce *Cours de Leçons utiles*, on aura attention de les leur donner avec toute l'indulgence & la circonspection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'Ecolier. On leur fournira, pour cet effet, des *Muffles* postiches, qui les préserveront d'avoir les yeux pochés, les joues meurtries, & le nez cassé.

teffe & le trouble de fon ame , le rendoit alors peu fenfible au plaifir , & moins propre encore à la converfation. *Miss Nancy*, la feule fémelle qui fût alors dans la maifon , fa mere & fa fœur étant à la Comédie , consentit auffi à leur tenir compagnie. Les verres & la bouteille fur la table , *M. Nightingale* apprit à *Jones* le fujet de fa querelle avec fon laquais , qu'il venoit de chaffer.

Je me flatte, Monsieur , lui dit-il , que vous n'induifez pas de cette aventure , que je fois dans l'habitude de battre mes gens : c'est , en vérité , la premiere fois que je m'en avife ; mais j'en avois déjà tant pardonné à ce coquin , que ma patience étoit à bout ; & j'efpere, que vous me trouverez excufable. Le hazard m'ayant fait rentrer aujourd'hui beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire , jugez de ma furprife , en trouvant quatre grands Gentilshommes *Servans* , jouant aux cartes autour de mon feu !.....

& mon *Hoyle*, * Monfieur.....
 mon beau *Hoyle*, qui m'a coûté
 une *Guinée*, tout ouvert fur la
 table, & tout taché par ces gre-
 dins dans le plus bel endroit du Li-
 vre! Ce spectacle, vous l'avoue-
 rez, n'étoit pas plaifant pour moi.
 Je me fuis pourtant retenu, jus-
 qu'au départ de l'honnête Compa-
 gnie; alors, j'ai un peu chapitré
 mon homme, qui au lieu de m'ap-
 paifer en convenant de fon imper-
 tinance, m'a dit fort gravement,
 que les domestiques étant hommes,
 devoient ainfi que les autres avoir
 leurs momens de récréation. Qu'il
 étoit fâché de l'accident arrivé à
 mon Livre; mais que plusieurs de
 fes amis en avoient acheté d'auffi
 beaux pour un *Shelling*; * & que

* Le Livre d'*Hoyle*, est un Traité du Jeu
 de Cartes appellé *Whisk*, le plus pratiqué
 des Anglois. Ce Livre, dans la nouveauté,
 se vendoit une *Guinée*, on l'auroit aujour-
 d'hui pour 24 sols.

* Le *Shelling* revient à peu près à notre
 pièce de 2 s.

j'étois maître de lui en rabattre ce prix sur ses gages. Je me suis emporté alors... il est devenu furieux... bref, il a interprété mon retour à la maison, plutôt que de coutume..... il a fait certaines réflexions..... il a nommé certaine jeune Demoiselle, de façon.... de façon que je me suis oublié moi-même, & que je l'aurois volontiers affommé de tout mon cœur.

Cette relation étoit à peine finie, lorsque la mere & la sœur de *Nancy* rentrèrent. Tous passèrent gayement la soirée ensemble; & *Jones* fut assez maître de lui-même pour contribuer au plaisir de la Compagnie. Il est vrai, que la moitié de sa vivacité naturelle, jointe à la douceur de son caractère, suffisoit pour en faire un très-aimable Convive: aussi plut-il tant à toute la table, que M. *Nightingale* lui demanda son amitié, que Mlle *Nancy* lui fit des politesses, & que la veuve, enchantée de son nouveau Locataire, l'invita avec l'autre à déjeuner le lendemain.

Jones , de son côté , étoit auffi fort content d'eux. Mlle *Nancy* , quoiqu'une très-petite créature , étoit extrêmement jolie ; & la veuve avoit tous les charmes que peut avoir une femme qui vife à la cinquantaine. Née fans malice , elle étoit toujours gaie ; ne penfant , ne parlant jamais mal de perfonne , & n'en ayant jamais fouhaité à fes plus grands ennemis ; cherchant à plaire à tout le monde , elle y étoit parvenuë , parce que ce defir , naturel en elle , étoit exempt d'affectation : amie chaude , & fidelle , quoique peu riche , fa parole valoit un contrat. Elle avoit été digne époufe , elle étoit bonne & tendre mere.

Il n'en eft point de notre Hiftoire comme de ces papiers publics , où l'on nous peint les caractères de gens que l'on n'a jamais vûs , & dont on n'entendra plus parler : ainfi le Lecteur peut conclure , que cette bonne femme reparoîtra fur la fcene , pour y faire un rôle de quelque importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bons sentimens pour M. *Nightingale*, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelaté par quelques nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le rendoit plus cher aux yeux de notre Héros, étoient les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion, & particulièrement ceux du plus grand désintéressement en fait d'affaires amoureuses. Son langage, sur cette matiere, étoit celui d'un Berger de l'ancienne *Arcadie*, & paroïssoit assez surprenant dans la bouche d'un jeune Cavalier moderne: mais il n'étoit tel que par imitation, & la nature l'avoit formé pour jouer un rôle bien plus estimable.



 CHAPITRE VI.

*Evénemens du déjeuner. Observations
sur l'Education des filles.*

LA même Compagnie se rassembla le lendemain matin avec les mêmes sentimens que chacun avoit conçu l'un pour l'autre en se séparant la veille. Mais le pauvre *Jones* étoit extrêmement affligé. *Partridge*, qu'il avoit envoyé dès le matin chez Madame *Fitz-Patrick*, l'avoit trouvée délogée, sans avoir pû apprendre en quel quartier elle avoit établi sa demeure. La peine que *Jones* avoit ressentie, au récit de cette nouvelle, étoit si vivement peinte sur son visage, qu'il auroit envain prétendu la cacher.

La conversation roula, comme précédemment, sur l'amour; & M. *Nightingale* se répandit encore, sur ce sujet, en sentimens tendres, gé-

néreux, & défintéreffés. Madame *Miller* (car c'est ainfi que s'appelloit la Maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup : mais lorsqu'il s'adreffa à *Nancy*, pour fçavoir ce qu'elle en penfoit ; je crois, dit-elle, que celui de la Compagnie qui a le moins parlé fur cette paffion, est peut-être celui qui refent le plus vivement fes effets.

Ce compliment étoit fi probablement adreffé à *Jones*, que nous euffions été fâchés de le laiffer tomber, fans y faire attention. Notre Héros, en y faifant une réponfe très-polie, fit pourtant entendre délicatement à la Demoifelle, que fon propre filence fur la même matiere pouvoit faire naître d'elle un femblable foupçon. Il est vrai, qu'elle avoit peu parlé la veille, & encore moins ce jour-là.

Je fuis charmée, dit Madame *Miller*, que Monsieur ait fait cette remarque ; & je fuis prefque de fon opinion. Qu'avez-vous donc, mon Enfant ? je ne vous vis jamais fi morne. Qu'est donc devenu vo-

tre gayeté?.... Croiriez-vous, Monsieur, que je ne l'appelle ordinairement que ma petite *jaseuse*? Elle n'a pas parlé vingt fois depuis huit jours.

La conversation fut ici interrompue par l'arrivée d'une Servante, qui apportoit un gros paquet, à l'adresse de M. Jones. Un domestique venoit, dit-elle, de le lui remettre, & étoit disparu sur le champ, en disant qu'il n'exigeoit point de réponse.

Jones, surpris de l'aventure, dit que c'étoit sans doute, une méprise : mais la Servante persistant à soutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit, toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet ; dans lequel on trouva un *Domino*, un masque, & un billet de Bal.

Jones, alors, foutint encore plus fortement qu'auparavant, que l'on s'étoit trompé ; & la Compagnie ne sçavoit plus qu'en dire, à l'exception de M. *Nightingale*, qui prétendoit qu'il s'agissoit ici d'un

rendez-vous, & d'une bonne fortune pour M. Jones, lorsque Mlle Nancy ayant secoué le Domino, en fit tomber une carte, sur laquelle on lut ces mots :

A Monsieur JONES.

C'est la Reine des Fées, qui t'envoie ce déguisement. Rends-toi digne de ses bontés, en obéissant à ses ordres.

Tout fut alors de l'avis de M. *Nightingale* ; & Jones, lui-même, se vit presque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londres que de Madame *Fitz-Patrick*, il se flatta que tout ceci venoit de sa part, & qu'il seroit peut-être assez heureux pour revoir enfin sa *Sophie*. Ce raisonnement n'étoit pas trop bien fondé : mais les Amans se flattent toujours, & souvent même sur des apparences encore plus chimeriques. Jones étoit vif, il se livra tout entier à cet espoir, & reprit toute sa bonne humeur.

M. *Nightingale* se chargea de le conduire au Bal ; il offrit même

des billets à *Miss Nancy*, & à sa mere : mais ils ne furent point acceptés. Ce n'est pas, dit cette bonne femme, que je conçoive le mal que certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle *Mascarades* ; je pense seulement que ces sortes de plaisirs vifs & éclatans ne conviennent qu'aux gens riches ou d'un certain rang, & non pas aux jeunes filles destinées à gagner leur vie, & à épouser tout au plus un Artisan... Un Artisan ! s'écria *Nightingale* : c'est estimer bien peu votre *Nancy*. Et moi, je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand sur la terre... Eh, de grâce, M. *Nightingale*, répondit la mere, ne lui remplissez pas la tête de pareilles visions !... Je crois pourtant, ajouta-t-elle en souriant, que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que vous, elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espèce. Les

femmes dont la fortune a beaucoup ajouté à celle de leurs époux, peuvent avoir quelque droit de satisfaire leurs fantaisies : c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépensent ; elles abusent même trop souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela, qu'un Gentilhomme de ma connoissance me disoit, il y a quelques jours, qu'un homme qui prend une femme pauvre, fait souvent un meilleur marché que celui qui en prend une riche.... Mais, que mes filles épousent qui elles voudront, je tâcherai de faire en sorte que leurs époux soient contents d'elles.... Ne parlons donc plus de Masquarade, je vous en prie : *Nancy* pense sûrement trop bien, pour avoir envie d'y aller. Elle se souvient, sans doute, que lorsque vous l'y menâtes l'année dernière, ce spectacle lui avoit tellement tourné la tête, qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même, & à son aiguille.

Quoiqu'un petit soupir, qui

échapa alors à *Nancy* , semblât prouver que le sentiment de sa mere n'étoit pas trop de son goût , elle n'osa pourtant pas le combattre. Car la bonne femme , avec toute la tendresse d'une mere , en avoit conservé toute l'autorité ; & comme sa complaisance pour ses filles , n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur fanté , ou à leur futur bien-être , elle ne souffroit pas que ses ordres fondés sur de pareils motifs fussent sujets à désobéissance , ou à contestation. *M. Nightingale* même , qui depuis deux ans logeoit dans la maison , connoissoit si bien là-dessus le caractère de la Maman , qu'il n'osa répliquer à son refus.

M. Nightingale , dont l'amitié pour *Jones* augmentoit à chaque instant , vouloit absolument l'emmener dîner au cabaret , où il offroit de lui faire faire connoissance avec plusieurs de ses meilleurs amis. Notre Héros s'en excusa , sous prétexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

A dire le vrai , *Jones* étoit alors dans une situation singuliere, mais où tombent pourtant quelquefois des jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un fol dans sa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens Philosophes , qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les Sages de la rue des *Lombards* , & du Café de *White*.

Tout amoureux qu'étoit notre Héros , tout transporté qu'il étoit de l'espérance de voir sa *Sophie* le soir même, il sentit pourtant, dans le courant de la journée , que quelque nourriture un peu plus solide ne lui feroit pas mal. *Partridge* fit aisément cette découverte , & en prit occasion de lâcher quelques propos détournés concernant le billet de banque. Il eut même assez de courage , en s'apercevant qu'on l'écoutoit sans daigner lui répondre , pour hazarder encore quelques conseils mesurés touchant la pressante nécessité de retourner chez M. *Alworthy*.

O *Partridge* ! s'écria *Jones* , tu

ne peux voir ma fortune dans un point de vuë plus défespéré , que je ne la vois moi-même ; & je commence à me repentir, avec douleur , d'avoir souffert que tu quittasses ton établissement , pour suivre un malheureux tel que moi. Quitte - moi , mon ami ; va , retourne dans ta maison , c'est moi qui t'en conjure. Je t'ai causé de la dépense , tu as même souffert pour moi ; plût au Ciel , que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! en attendant que je le puisse , prends le porte-manteau que nous avons laissé chez toi , vends tout à ton profit , je te le donne , en attendant (mais puis-je l'espérer !) que je puisse mieux faire.

Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai & si pathétique , que *Partridge* , qui parmi ses défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur insensible , fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son maître , & surtout dans l'adversité , il recommença les instances les plus

pressantes , pour l'engager à retourner dans le Comté de *Somerset*. Au nom du Ciel , Monsieur ! lui dit-il , daignez seulement jeter un coup d'œil sur l'avenir. Que pouvez-vous faire ici ? sans argent , sans crédit , sans amis , comment vivre ? je ne vous quitterai jamais ; non ! partout où vous puissiez aller , quelque parti que vous preniez , je ne vous quitterai jamais !..... mais songez de grace ,.... songez Monsieur , que votre intérêt seul , & que la raison même vous ordonnent , & vous forcent de partir au plutôt !.....

Combien de fois ne t'ai-je pas dit , répondit *Jones* , combien de fois faut-il que je te répète , que je n'ai point d'asile où je puisse me retirer ? Si j'avois quelque espérance que les portes de *M. Alworthy* , pussent encore m'être ouvertes , attendrois-je , hélas ! que la misère me forçât de revoler chez lui ?.... quel obstacle , grand Dieu , pourroit me retenir un instant , ou m'empêcher d'aller tomber à

Tes pieds ? mais , hélas ! il m'a banni..... & pour jamais de sa présence..... ô *Partridge* ! je me rappelle encore ces mots..... c'étoit en me donnant une somme d'argent , qui certainement devoit être considérable..... ses derniers mots furent..... *ma résolution est prise : à compter de ce jour , je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici , la douleur ferma la bouche à *Jones* , & la surprise à *Partridge*. Ce dernier , recouvra pourtant bientôt après la parole ; & après quelques légers préliminaires , où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux , il s'informa du montant de la somme que *Jones* disoit avoir reçue de *M. Alworthy* , & de ce qu'étoit devenu cet argent.

Notre Héros le satisfit pleinement sur ces deux points ; & *Partridge* étoit en train de faire sur ce sujet de très - amples Commentaires , lorsqu'un domestique vint avertir *Jones* , que *M. Nightingale* l'attendoit dans son appartement.

Dès

Dès que nos deux jeunes gens furent habillés pour le Bal, & que M. *Nightingale* eut donné ses ordres pour deux chaises à porteurs, M. *Jones* se trouva accablé d'un nouvel embarras, qui paroîtra peut-être ridicule à quelques-uns de nos Lecteurs. C'étoit de sçavoir, où trouver un *Shelling* ! mais, si ces mêmes Lecteurs ont la bonté de réfléchir un instant, sur ce que la difficulté d'en trouver mille, dix ou vingt mille si l'on veut, pour satisfaire une fantaisie, leur a fait sentir d'inquiétudes & de peines, ils se formeront peut-être une idée de ce que M. *Jones* dut souffrir en cette occasion. Il se détermina enfin à avoir, pour la première fois, recours à *Partridge*, très-resolu à quelque extrémité qu'il dût se trouver réduit, de ne plus mettre le pauvre Pédagogue dans le cas de rien avancer pour lui.

Il est vrai, que depuis peu de jours, soit que *Partridge* eût envie que le billet de banque fût négocié, soit qu'il imaginât que la famine

pourroit chasser notre Héros de
Londre, il avoit cessé de lui faire
aucune offre de ce genre.

C H A P I T R E V I I .

J O N E S au Bal.

NOs Cavaliers arriverent en-
fin dans ce Temple, où M.
Heydegger, * ce grand Prêtre des
plaisirs d'Angleterre, ainsi que les
anciens Prêtres du Paganisme, an-
nonçoit la présence d'une Divini-
té que l'on n'y trouvoit jamais.

M. *Nightingale*, après avoir in-
troduit *Jones*, ne lui tint pas long-
tems compagnie : un Masque fe-
melle qu'il rencontra, au second
tour, s'empara de son bras. Adieu,
dit-il, mon ami : vous êtes bien ici ;
travaillez maintenant pour votre
compte.

* Entrepreneur du Bal public de Londres.

Jones avoit dans la tête , que *Sophie* devoit être au Bal : cette espérance lui donna plus d'esprit & de gayeté que les lumieres , la Musique , & la nombreuse compagnie , que bien des gens prétendent être d'excellens antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes qui par la taille , l'air , ou la marche , pouvoient ressembler à *Sophie*. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin & d'agaçant , dans la vuë de s'attirer une réponse qui pût décèler cette voix qu'il étoit bien sûr de ne pas méconnoître. Les unes lui répondoient , *quoi , vous me connoissez ?* Le plus grand nombre , *Je ne vous connois pas ;* d'autres le traitoient d'*impertinent ;* quelques-unes ne répondoient pas du tout ; plusieurs enfin lui parloient aussi gracieusement qu'il pouvoit le souhaiter , mais ce n'étoit pas avec la voix de *Sophie*.

Tandis qu'il s'entretenoit un instant avec une de ses dernières , une Dame , en *Domino* , lui dit , en

lui frappant sur l'épaule , si vous vous amusez plus longtems avec tout ce bagage , j'en instruirai *Miss Western*.

A ce nom , *Jones* abandonna sa compagne , & courut après la Dame au *Domino* , en la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venoit de nommer , si elle étoit actuellement dans la salle.

La Dame , qui marchoit toujours , gagna le fond du dernier cabinet , où sans répondre à *Jones* , elle se jetta sur un siège , en s'écriant quelle étoit excédée de fatigue!... Notre Héros prit place à côté d'elle , & redoubla la vivacité de ses instances, jusqu'à ce que l'inconnue ouvrant enfin la bouche , lui dit froidement , je croyois plus de discernement à *M. Jones* ; & je n'aurois pas imaginé qu'aucun déguisement pût lui dérober sa Maîtresse... Elle est donc ici , Madame? s'écria *Jones* en se levant... doucement , Monsieur , parlez plus bas , répliqua la Dame , on peut nous observer... Je vous jure , sur

mon honneur , que *Miss Western* n'est point ici.

Jones se jettant alors sur la main du Masque , épuisa tout ce que l'ardent desir de retrouver ce que l'on aime a de plus pressant & de plus patétique , pour sçavoir où étoit sa *Sophie*. Mais il parloit en vain : on feignoit même de ne pas l'entendre.

Notre Héros en vint alors aux reproches. Ce n'étoit pas la peine , Madame , lui dit-il d'un ton aigre-doux , de m'avoir donné avant-hier un rendez-vous , pour déloger le lendemain : malgré le déguisement de sa voix , je connois la *Reine des Fées* ; & Madame *Fitz-Patrick* est un peu trop cruelle de se réjouir si longtems aux dépens de mes peines.

Puisque vous m'avez si ingénieusement devinée , répondit la Dame , je conserverai la même voix , de crainte d'être reconnuë par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez - vous pû penser , mon beau Monsieur , que

J'aimasse assez peu ma cousine, pour vous aider dans une intrigue dont la fin ne peut qu'entraîner sa ruine, & peut-être la vôtre même?... Que dis-je ? fussiez-vous assez injuste pour avoir conspiré sa perte, la croyez-vous, après avoir eu le tems d'y réfléchir, assez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux ? pour n'avoir pas vû l'abîme où la plongeoit un ennemi, bien plutôt qu'un Amant ?

Hélas, Madame, lui dit *Jones*, que vous connoissez peu mon cœur, en m'appellant l'ennemi de *Sophie* !

Mais, celui qui veut ma perte, répliqua la Dame, est bien mon ennemi apparemment ? Non, Monsieur ; ma cousine n'a rien à espérer que de la part de son pere ; c'est-à-dire, fort peu de chose, si elle ne se hâte pas de regagner son amitié.... Vous le connoissez; vous connoissez votre situation : jugez-vous.

Jones jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils desseins sur *Sophie*; qu'il souffriroit mille morts plutôt que

de ne pas sacrifier ses propres désirs à la gloire & aux intérêts de son Amante. Je sçais trop, je connois trop, dit-il, l'énorme distance que le Ciel a mise entre elle & moi : j'avois résolu depuis long-tems d'abandonner jusqu'à l'espoir même ; mais certaines raisons, que je ne puis vous confier, m'ont fait souhaiter de la revoir encore, pour lui dire un éternel adieu.... Non, Madame, s'écria-t-il en soupirant, mon amour pour elle n'est pas de ces passions basses & intéressées, qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'est rien, sur la terre, que je ne sacrifiasse pour posséder *Sophie*, exceptez *Sophie* elle-même.

Quoique le Lecteur n'ait peut-être pas déjà conçu une idée fort sublime des vertus de notre Dame masquée ; & quoique, probablement, elle doive peut-être justifier ci-après une partie de ce que l'on en pense : il est pourtant certain que la noblesse des sentimens de *Jones* fit sur elle une très-forte im-

pression , & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déjà conçus pour lui.

La Dame , après avoir rêvé quelques momens , lui dit , qu'elle taxoit maintenant ses prétentions passées sur *Sophie* moins de présumption que d'imprudenc. Les jeunes gens , ajouta-t-elle , ne peuvent jamais lever les yeux trop haut. J'aime l'ambition , dans un jeune homme ; & je vous exhorte à en avoir toujours ; peut-être ferez-vous des Conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi , je connois les femmes ; & je suis convaincuë qu'il en est . . . Mais , ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un jeune homme , que je connois à peine , & dont la conduite à mon égard doit me plaire si peu ? . . .

Jones entreprit ici de justifier ses démarches & ses discours. Ses intentions , disoit-il , avec feu , étoient droites ; & il n'imaginoit pas avoir pû offenser la Dame dans tout ce qu'il avoit dit sur le cha-

pitre de *Sophie*..... j'en suis très-perfuadée , répondit - elle ; mais se peut - il que vous connoissiez assez peu les femmes , pour ignorer que l'affront le plus sensible pour elles , est de les entretenir longtems de la passion qu'on ressent pour une autre ? Si la *Reine des Fées* n'avoit pas eu meilleure opinion de votre galanterie , elle ne se fût en vérité pas avisée de vous donner un rendez-vous ici.

Notre Héros ne s'étoit jamais senti moins échauffé que dans cet instant ; cependant la politesse & la galanterie envers les Dames , étant aussi naturelles en lui que les principes d'honneur & de probité , il se seroit cru aussi méprisable , en refusant un cartel amoureux , que s'il se fût agi d'un *rendez-vous* pour se battre. ; mais il y avoit plus ici : son amour même pour *Sophie* lui faisoit une nécessité de ne point se mettre dans le cas de déplaire à une Dame qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Partant de cette idée, il commençoit à répondre avec vivacité au dernier discours de l'inconnue, lorsqu'un Masque habillé en vieille vint les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au Bal que pour donner carrière à leur mauvaise langue, en disant des vérités impunément ; de ces bonnes ames enfin, dont l'objet principal est de troubler les plaisirs d'autrui. La vieille ayant apperçu de loin notre ami *Jones*, avec sa Dame masquée qu'elle connoissoit très-bien, en grande conférence dans un coin reculé, avoit jugé à propos de venir s'amuser un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir, par la piquante malignité de ses attaques, elle les poursuivit partout où ils cherchent à l'éviter, jusqu'à ce que M. *Nightingale*, ayant enfin pitié de l'extrême détresse de son ami, appella la maudite vieille, & l'engagea dans une autre poursuite.

Dans les différens tours & dé-

tours que *Jones* fit dans le Bal avec sa Dame , pour se sauver des persécutions de ce Masque , il s'aperçut qu'elle parloit à nombre de personnes avec le même air de connoissance que si tout ce monde eût été à visage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer sa surprise. En vérité , Madame , lui dit-il , il faut que vous ayez un discernement infini , pour reconnoître tant de personnes sous le masque !

Bon , dit la Dame , rien n'est si insipide & si *enfant* , que le déguisement des gens d'une certaine condition. Nous nous connoissons tous aussi parfaitement , au premier coup d'œil , que dans une assemblée, ou au Cours : aussi, ne verrez-vous pas une seule femme , ayant quelque rang dans le monde , converser avec qui que ce soit , s'il n'y fait une certaine figure , ou s'il n'est bien connu d'ailleurs.

Bref , le brillant de cette assemblée est composé de gens qui n'y

viennent , à proprement parler ; que pour ce qu'on appelle *tuer le tems* ici comme ailleurs ; & qui s'en retirent souvent auffi ennuyés , que du plus long sermon. Au vrai , cela n'est pas fort amusant : je commence à m'en trouver très-fatiguée ; & si je m'y connois , vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez que je ferois un bel acte de charité , si je m'en retournois tout à l'heure au logis ?

Je ne connois qu'un autre acte de charité qui puisse être auffi méritoire, s'écria *Jones* avec chaleur ; ce seroit de me permettre de vous y accompagner.

En vérité , répondit la Dame ; il faut que vous ayez une étrange opinion de moi , pour imaginer que sur une connoissance auffi précipitée , je sois femme à vous recevoir chez moi , & qui pis est à cette heure-ci ! Attribueriez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma cousine , à quelque autre motif ? Regardez-vous cette entrevüe , concertée

de ma part , à peu près comme un rendez-vous tirant à conséquence ? M. Jones est apparemment déjà accoutumé aux conquêtes soudaines !

Je n'y suis point accoutumé , Madame , répondit notre Héros , sans se déconcerter : mais , puisque vous avez pris mon cœur par surprise , tout le reste est à vous.

Ces mots furent prononcés avec tant d'action , que la Dame , après l'avoir prié de se modérer , dans la crainte que leur familiarité ne fût remarquée , lui dit , qu'elle alloit souper chez une de ses amies , où elle se flattoit qu'il voudroit bien ne pas la fuivre. Il est vrai , ajouta-t-elle , d'un ton un peu plus radouci , que mon amie n'est point méchante : mais , au fond , que ne pourroit-elle pas penser , si... non Monsieur , de grace ne me suivez pas , je vous en prie ! vous me mettriez , en vérité , dans le cas de ne sçavoir que lui dire. . . Adieu , n'en parlons plus.

La Dame sortit alors du Bal ; &

Jones, malgré toute la sévérité des ordres qu'il avoit reçus, fut assez téméraire pour n'en pas être effrayé. Mais le même embarras dans lequel il s'étoit trouvé pour se rendre au Bal, vint encore une fois le désespérer : il n'avoit point d'argent pour prendre une chaise, ni personne là pour en emprunter. Son courage lui fit franchir cette difficulté : il aima mieux s'exposer à toutes les clameurs des Porteurs, & aux mauvaises plaisanteries des Spectateurs subalternes, en suivant à pieds & en *Domino* la chaise de sa Dame, que de risquer peut-être de ne la jamais revoir. Heureusement pour lui, ce monde peu charitable étoit trop occupé de ses intérêts présens pour le suivre, sans quoi il n'eût sûrement pas tardé à avoir toute la populace à ses trouffes.

La Dame descendit dans une rue peu éloignée du *Carré d'Hanovre* : la porte fut ouverte au premier coup de marteau ; elle y entra avec sa chaise ; & *Jones*, sans

autre cérémonie, lui presenta sa main, & monta l'escalier avec elle.

L'inconnue, en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé, débuta, sans se démasquer, par paroître surprise, ensuite par se plaindre de ce que son amie avoit manquée à sa parole. Elle marqua, l'instant après, quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec *Jones*..... Que dira-t-on, Monsieur ? s'écria-t-elle, ou plutôt que ne dira-t-on pas, si l'on vient à sçavoir une aventure de cette espèce ?..... & qui m'en eût jamais soupçonnée !....

Jones, sans s'amuser à répondre à toutes ces questions, devint bientôt si importun, que le masque, dont la Dame n'avoit point encore voulu se défaire, vint enfin à tomber, & offrit aux yeux de notre Héros, non pas Madame *Fitz-Patrick*, mais *Mylady Bellafton* elle-même.

Il nous paroît inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation ; où il ne se passa rien que de très-ordinaire en pareilles

circonstances , & qui dura depuis deux jusqu'à six heures du matin. Le Lecteur , suivant nous , ne doit sçavoir de ceci que ce qui est absolument nécessaire à notre Histoire : c'est-à-dire , que la Dame promet à *Jones* de faire tous ses efforts pour déterrer l'azile de *Sophie* ; & pour procurer dans quelques jours à notre Héros une entrevüe avec elle , sous condition expresse qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté , ainsi qu'un autre rendez-vous pour le soir même au même endroit , nos gens se séparèrent. La Dame retourna à son Hôtel , & *Jones* à sa chambre garnie.

CHAPITRE VIII.

Scène douloureuse.

Jones , après s'être reposé quelques heures , fit appeller *Partridge* ; & lui remit en main un bil-

let de banque de cinquante livres *Sterlin*, avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vuë, les yeux du Pédagogue s'enflâment ; la joye, & la surprife, paroiffoient s'y peindre à l'envi.

Cependant, dès qu'il eut trouvé le tems de réfléchir, il s'éleva dans fon ame quelques foupçons peu avantageux pour fon Maître. L'idée du Bal, du déguifement dans lequel *Jones* étoit parti & revenu, fon abfence de la maifon pendant la nuit entiere, tout contribua à lui donner à penfer plus qu'il ne l'eût voulu. Eh, avoit-il tant tort?.. le Lecteur lui-même, à moins qu'il ne foupçonne *Lady Bellafton* d'avoir été généreufe, ne feroit-il pas un peu du fentiment de *Partridge* ?

Hâtons-nous donc de juftifier pleinement M. *Jones*, en rendant juftice à la libéralité de cette Dame, qui, quoique peu portée d'inclination pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas entiere-ment dépouillée de cette vertu Chrétienne ; & qui penfoit (très-

senfément , je crois) qu'un jeune homme de mérite , fans un misérable *Shelling* dans sa poche , n'étoit pas un objet indigne de sa pitié.

M. Jones , & *M. Nightingale* , étoient ce jour-là priés à dîner chez Madame *Miller* , leur Hôteffe. Les deux jeunes gens descendirent à l'heure ordinaire de la table , dans la salle à manger , où ayant trouvé les deux Demoiselles , ils attendirent envain la bonne mere depuis trois heures jusqu'à cinq. Elle arriva enfin , mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la pressa , avec autant de vivacité que d'inquiétude , d'en dire le sujet. Elle laissa échaper un soupir , & parla ainsi.

J'espere , Messieurs , que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait attendre : j'ose même dire que j'en suis sûre , dès que vous en sçauvez la cause.... j'ai été voir une de mes parentes , qu'on m'a dit être en couche , & qui demeure à six milles de Londres..... quel exemple pour les jeunes gens!

dit-elle, en regardant ses deux filles, qui font des mariages indiscrets. Sans un peu de fortune, il n'est point de bonheur dans ce monde. O *Nancy* ! comment pourrais-je peindre la triste situation où j'ai vû ton infortunée cousine ? Elle est accouchée depuis huit jours au plus : je l'ai trouvée, par ce tems ci, dans une chambre vaste & froide, sans rideaux à son lit, sans feu dans sa chambre, sans rien dans la maison de quoi en faire. Son second fils, cet aimable petit enfant, que tu connois, est dangereusement malade à côté d'elle, car il n'est point d'autre lit dans la maison. Pauvre petit *Tommy* ! je crois, *Nancy*, que tu ne verras plus ton favori, il est dans un trop triste état. Les autres enfans se portent assez bien : mais je crains que *Molly* ne soit bientôt la victime de son bon naturel ; elle n'a que treize ans, M. *Nightingale* ! & je ne vis jamais de garde plus laborieuse & plus attentive : elle veille nuit & jour ; elle sert à la fois sa mere,

& son frere ; & ce que je trouve de plus étonnant dans cette jeune créature , elle est aussi tranquille , son visage est aussi riant quand elle approche de sa mere , que si son sort étoit heureux !..... je l'ai vuë cependant , j'ai vû la pauvre enfant se retourner de tems en tems pour effuyer ses larmes , & les dérober à sa mere.....

Ici , Madame *Miller* , baignée des siennes propres , fut obligée de s'arrêter , & remarqua plus d'un cœur aussi sensible que le sien. Elle se remit enfin , & continua en ces termes.

La mere , au milieu de tout ce que sa situation a de déplorable , montre une fermeté surprenante. Le danger de son fils est ce qui la touche le plus : elle tente pourtant de déguiser ses allarmes , pour ne pas accabler son époux. Mais sa douleur perce à travers ses efforts pour la cacher ; c'est son enfant chéri qu'elle voit dans les bras de la mort ! tout annonce en elle & la crainte & la tendresse maternelle.

Je. Non , je ne fus de ma vie plus émuë , que lorsque j'ai entendu ce petit malheureux (qui à peine touche à sa septième année) tandis que sa mere le baignoit de pleurs, la supplier de ne point s'affliger..... Non , maman , s'écrioit-il , non je ne mourrai pas : le Seigneur , j'en suis sûr , ne fera point mourir *Tommy* : le Ciel est beau , vous me l'avez dit , mais j'aime encore mieux mourir de faim avec mon papa & vous , que d'aller là..... Pardonnez , Messieurs , (dit encore une fois la bonne femme , étouffée par ses larmes) je ne sçau-rois tenir à tant de tendresse & de sensibilité dans un enfant..... hélas ! c'est pourtant peut-être celui de la famille qui doit le moins exciter ma pitié : sans doute , avant qu'il soit deux jours , il ne craindra plus les maux qui affligent l'humanité. Le pere est un objet bien plus digne de compassion. Pauvre infortuné ! il peint à mes yeux l'image de l'horreur : ses regards sont ceux d'un

mort, plutôt que d'un vivant. O Ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux, en mettant le pied dans cette chambre ! le pauvre homme étoit derrière l'oreiller, soutenant à la fois sa femme & son fils. Une veste légère composoit tout son habillement : son habit étendu sur le lit des deux malades, suppléoit au défaut de couvertures..... Lorsqu'il s'est levé pour venir me recevoir, à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous, M. Jones ? c'étoit, il n'y a pas quinze jours, un des beaux hommes qu'on pût voir, M. *Nightingale* le connoît. Aujourd'hui, ses yeux éteints & cavés, son visage livide, & sa barbe longue & épaisse, me l'ont rendu méconnoissable. Affaibli sous le poids du malheur, du froid, de la faim, & des tristes objets qui l'entourent, sa femme le supplie envain de manger..... il m'a dit en secret..... il m'a dit..... pourrai-je hélas, le répéter ?..... il m'a dit, qu'il ne pouvoit se résoudre à manger le

pain dont manquoient les enfans !
 Cependant , le croirez-vous , Mes-
 sieurs ? dans cet abîme de misère ,
 sa femme a d'aussi bons bouillons ,
 que s'ils nageoient dans l'abon-
 dance : je l'ai goûté , je n'en vis
 jamais de meilleur !..... c'est un
 Ange , dit-il , qui l'a mis en état
 de procurer ce secours à sa fem-
 me. Je ne sçai ce qu'il entend par-
 là : j'étois si troublée , que je n'ai
 seulement pas songé à lui faire la
 moindre question.

Voilà , Messieurs , ce que j'ai
 vû ; & c'est l'amour qui a fait ce
 mariage : c'est l'amour qui a uni
 deux Mendians ensemble. Je puis
 dire, pourtant, que je ne vis jamais
 d'époux plus fidèles & plus ten-
 dres ; mais à quoi sert cette ten-
 dresse mutuelle , qu'à les rendre
 encore plus malheureux ?

En vérité , Maman , s'écria *Nan-*
ey , en s'effuyant les yeux , j'avois
 toujours regardé ma cousine *An-*
derson , comme une des plus heu-
 reuses femmes que je connusse.
 Je n'ai même jamais rien apperçu

dans leur maison, qui portât l'apparence de la misère ; & vous venez de me percer le cœur !.....
 O ma fille ! répondit la mère cette vertueuse & digne épouse s'est toujours appliquée à dérober aux yeux l'apparence des besoins de sa famille : ils ne connurent jamais l'aisance ; mais la cause de leur ruine, aussi subite que totale, vient d'un frère ingrat & inhumain. Ce pauvre homme s'étoit rendu caution pour lui, dans une affaire : le perfide a souffert que l'on enlevât tout, que l'on vendît tout chez M. *Anderson*, la veille même des couches de sa femme. Il prétend m'avoir écrit alors, & avoir donné sa lettre à l'un des Huissiers qui avoit été en garnison chez lui. Cet infâme ne me l'a pas remise.... Que n'aura pas pensé ce pauvre homme, en voyant passer huit jours entiers, sans entendre parler de moi ?

Ce n'étoit pas sans émotion, ni sans douleur, que *Jones* avoit entendu ce récit. A peine fut-il fini, que

que tirant Madame *Miller* dans une chambre à côté , & lui présentant sa bourse où étoient les 50 livres sterlin , il la pria d'en prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le soulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda *Jones* en cet instant , n'est pas aisé à décrire. L'éclat subit de ses transports fut une espece d'agonie..... Juste Ciel ! s'écria-t'elle , est-il une telle ame au monde ?..... puis , revenant par degrés à elle-même : oui , dit-elle , en soupirant , j'en connois encore une ; mais il n'en est point d'autre.

J'espere , Madame , lui dit *Jones* , que les sentimens d'humanité ne sont pas si rares que vous le pensez : celui surtout qui nous porte à secourir à si peu de frais notre semblable , ne me paroît point du tout étonnant.

Madame *Miller* , après avoir pris dix *Guinées* , malgré toutes les instances de *Jones* pour qu'elle en prît davantage , lui dit qu'elle

avoit déjà fait quelque chose de son côté pour ces pauvres gens ; & qu'elle feroit enforte que les bienfaits de notre Héros , leur fussent remis le lendemain de grand matin.

Ils retournerent alors dans la salle à manger , où M. *Nightingale* parut prendre beaucoup de part à la triste situation de tant de malheureux , qui étoient de sa connoissance , pour les avoir vus plus d'une fois chez Madame *Miller*. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui , lâcha maintes imprécations contre le frere de M. *Anderson* , & finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas , par exemple , dit-il à Madame *Miller* , les recommander à M. *Alworthy* ? Ou bien , que pensez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances ? Pour moi , je donnerai volontiers une *Guinée* , & de bon cœur.

Madame *Miller* ne répondit rien; & *Nancy*, à qui sa mere avoit fait part tout bäs de la générosité de *M. Jones*, devint pâle comme la mort.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une & l'autre de ces femmes étoit sécrètement indisposée contre *M. Nightingale*. Car, eût-il dû sçavoir ce que notre Héros avoit donné, il n'étoit en aucune façon tenu de suivre cet exemple; & j'en connois mille, qui en pareille occasion, n'eussent peut-être pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit notre homme, qui voyant qu'on ne lui demandoit rien, laissa tomber ses offres, & garda son argent dans sa poche.

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent.

*J*ONES revit le soir *Mylady Belaston*, & eut encore une longue conversation avec elle : mais

comme elle roula sur les mêmes matières que ci-devant, nous nous dispenserons de les particulariser.

La vraie dévotion, pour être excitée, n'a pas besoin d'images; & il en est d'un genre qui ne furent jamais de mon goût. Plût au ciel, par exemple, que l'on couvrit pour jamais du plus épais de tous les rideaux presque toutes celles qui nous sont depuis peu arrivées de France! Eternelles & plattes copies d'un excellent original, assez modeste cependant pour ne s'être présenté lui-même que sous le titre d'imitateur d'un prétendu Peintre Etranger.

Jones aspirait de plus en plus après l'instant de revoir *Sophie*; & voyant peu de vraisemblance, après quelques autres entrevues avec *Lady Bellaston*, de la revoir par son moyen; s'apercevant même, au contraire, que la Dame ne pouvoit sans quelque aigreur entendre prononcer le nom de cette Demoiselle, il résolut de tenter une autre méthode.

Il ne doutoit pas , que *Lady Bellaſton* ne ſçût où étoit *Sophie* : il jugea , affez raisonnablement , que quelqu'un des domestiques de cette Dame devoit être dans sa confiance. Ainsi, *Partridge* eut ordre de faire connoissance avec eux , pour tâcher de les faire jaſer.

Il est peu de situations plus pénibles & plus embarrassantes que celle où se trouvoit alors notre Héros. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir *Sophie* ; indépendamment des craintes qu'il avoit de la désobliger , attendu ce que lui avoit dit *My lady Bellaſton* des dernières résolutions de cette fille contre lui : il avoit encore à combattre une difficulté , que toute la puissance de sa chère Maîtresse, l'aimât-t'elle plus que jamais , ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant. C'étoit , d'avoir mis cette fille dans le cas d'être deshéritée par son pere : conséquence presque inévitable d'une fuite , que *M. Western* ne pouvoit regarder que comme concertée

avec un amant odieux, auquel il n'étoit pas probable qu'il pardonnerait jamais.

Ajoutons à ceci, les diverses obligations qu'il devoit à *Lady Bellaſton*, dont l'extrême tendreſſe, que nous ne pouvons plus cacher, avoit accumulé ſur lui mille bienfaits. Car, il eſt tems, & nous ſommes forcés de le dire, *Jones* n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres : perſonne n'étoit maintenant mieux mis que lui, ni ne s'étoit vu plutôt porté par la fortune au plus haut degré de ſa rouë.

Notre Héros, nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois, étoit reconnoiſſant : mais *Lady Bellaſton*, malgré tous les ſecours de l'Art, n'étoit plus jeune, & avoit même ceſſé depuis longtems d'être aimable. *Jones* ne pouvoit ſe cacher à lui-même le ſecret motif des libéralités de la Dame : la néceſſité l'avoit contraint de les accepter, il eſt vrai : mais une autre néceſſité ne le forçoit pas d'être ingrat.

Que d'objets pour ses réflexions !

Tandis qu'il s'y abandonnoit tout entier, il reçut de la part de la Dame le billet suivant.

Un très-ridicule, mais très-facheux contretems, ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai, s'il est possible, d'ici à demain un autre endroit. En attendant, adieu.

Il n'y avoit pas une heure que Jones avoit reçu ce billet, lorsque le même porteur lui en rapporta un autre, où il lut ce qui suit.

J'ai réfléchi, depuis ma lettre, & j'ai changé d'avis ; cela ne vous étonnera pas, si vous connoissez l'amour. Je suis maintenant déterminée à vous voir ce soir ; &, quelle qu'en soit la conséquence, à vous voir chez moi. Rendez-vous y, à sept heures précises : je dîne en Ville : mais je serai pour lors à la maison. Je trouve, qu'un jour, pour un cœur qui aime bien, est beaucoup plus long que je ne l'avois d'abord imaginé.

P. S. Si, par hazard, vous arriviez quelques momens avant moi ;

ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.

Cette lettre, plut moins à notre Héros que la première. Il venoit de promettre à M. *Nightingale* d'aller à la Comédie avec lui, & il s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher ; & la reconnaissance l'emporta sur le plaisir.

Mais, avant que nous conduisions *Jones* chez la Dame, justifions-la, en deux mots, de l'imprudence d'avoir attiré son Amant dans la maison même où logeoit sa rivale.

D'abord, la Maîtresse du logis où nos Amans se voyoient en secret, étant tout à coup devenue dévote, avoit signifié assez durement à *Mylady*, qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'est dans ce premier moment, que *Lady Bellaston* avoit écrit à *Jones*.

Ayant ensuite réfléchi, elle s'étoit souvenue que *Sophie* n'avoit pas encore été à la Comédie ; & que si ce spectacle se trouvoit ce

jour-là de son goût, la maison seroit libre au moins pendant trois heures. *Sophie* avoit accepté la proposition, & on avoit trouvé une Dame pour l'accompagner. On avoit, sous d'autres prétextes envoyé dehors Mesdames *Honora* & *Etoff*; & *Mylady* s'étoit dépêchée d'écrire son second billet à *Jones*, avant que de sortir pour aller dîner chez une amie dans un quartier assez éloigné du sien.

CHAPITRE X.

Qui, quoique court, peut être attendrissant.

Monsieur *Jones* étoit habillé, & prêt à se rendre chez *Mylady Bellaston*, lorsque Madame *Miller* vint le prier instamment de descendre, pour prendre une tasse de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme, qui l'avoit

précédé en descendant , qu'elle se hâta de lui présenter un Etranger , en lui disant avec la plus vive effusion de cœur *M. Jones* , voilà mon cousin qui vient avec transport remercier son généreux bienfaiteur , & le fauveur de sa famille !

Cet homme avoit à peine continué le compliment que *Madame Miller* avoit si obligeamment commencé , que *Jones* & lui s'étant envisagés fixement l'un l'autre , marquerent en même-tems la plus étonnante surprise. La voix manqua tout à coup à l'Etranger , qui se laissant tomber sur une chaise , ne put articuler que..... C'est lui ! c'est lui-même !..... j'en suis trop convaincu !....

Ciel ! que signifie ceci ? s'écria *Madame Miller* , mon cousin se trouve-t-il mal ? vite , de l'eau , vite , qu'on le secoure !.... n'est-il aucunes liqueurs dans la maison ?...

Ne vous effrayez point , Madame , lui dit *Jones* : j'ai presque autant que lui besoin de secours ;



cette rencontre imprévue nous frappe également. Votre cousin ne m'est pas inconnu, Madame. Vous le connoissez ? s'écria Madame *Miller*..... Dieu, que cela est heureux !

Oui, je le connois, répéta *Jones*, & je m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'aimer & d'estimer un homme capable de tout risquer pour sauver la vie à sa femme & à ses enfans, puiffai-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la dernière adverfité !

O généreux jeune homme ! s'écria Madame *Miller*..... oui, fans doute, le pauvre malheureux a tout risqué..... s'il n'étoit pas d'un excellent tempérament, ses malheurs l'auroient enterré.

Ma cousine, s'écria l'Etranger, en reprenant ses sens, voilà l'Ange fecourable dont je vous ai parlé hier !..... c'est lui, qui avant que je vous viffe, a sauvé mon époufé, l'a tirée des bras de la mort, & à qui je dois tous les fecours qui ont préservé ma famille en-

74

tiere de périr dans l'horreur des besoins. Vous possédez chez vous le plus digne , le plus brave , le plus humain de tous les hommes... ô , ma chere cousine ! si le genre de mes obligations vous étoit mieux connu ?.....

Arrêtez ! lui cria vivement *Jones* , gardez-vous de dire un môt de plus , je vous en prie ; & s'il le faut , je vous l'ordonne..... si le peu que vous avez reçu de moi , a soulagé votre famille , jamais plaisir ne fut acheté à si bon marché.

O , Monsieur ! s'écria *Anderson* , (car on n'a probablement pas douté que ce fût lui - même) ô , Monsieur , que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison ! si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment , je suis convaincu que c'est vous. Ma cousine m'a dit vous avoir informé de notre misère , & de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu , par vos bontés..... mes enfans ont maintenant un lit..... ils ont.....

que mes remerciemens ne peuvent-ils être éternels ?.... ils ont du pain ! Mon petit garçon est guéri , mon épouse est hors de danger , & je suis heureux. Graces , graces entières à vous , Monsieur ! & à ma cousine , la meilleure de toutes les femmes..... Oui , Monsieur , j'aurai le bonheur de vous posséder chez moi.... oui , mon épouse verra son Bienfaïcteur , & lui marquera sa vive reconnoissance..... mes enfans même goûteront ce bonheur , & joindront leurs vœux innocens aux nôtres..... leurs jeunes cœurs , réchauffés par vos bontés , seroient maintenant sans vous aussi froids que la glace !.....

Jones , avoit déjà essayé d'empêcher *M. Anderson* d'aller trop loin : mais les mouvemens de son propre cœur étoient en même-tems si violens , qu'ils lui coupoient la parole. *Madame Miller* entreprit à son tour de remercier aussi notre Héros , tant en son propre nom , qu'en celui de son cousin ; & finit par dire , qu'un cœur aussi noble ,

aussi bon , aussi humain , ne pouvoit manquer d'être glorieusement récompensé dès ce monde.

Jé le suis déjà suffisamment , répondit *Jones* : cette aventure , & l'estime de votre cousin , font naître en moi des sentimens mille fois plus flatteurs que tous ceux que j'ai jamais ressentis. Si l'histoire de son malheur eût dû toucher un barbare , quel plaisir pour moi de penser que j'ai été assez fortuné pour y faire un personnage supportable ! s'il est des hommes peu sensibles au plaisir de faire des heureux , je les plains bien sincèrement : ils sont privés d'un sentiment délicieux , dont toutes les passions réunies ensemble & satisfaites à la fois , ne pourroient peut-être leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant l'heure du rendez-vous de *Jones* étant arrivée , il se vit forcé de prendre congé de *M. Anderson* ; mais non pas sans lui avoir ferré plus d'une fois la main de tout son cœur , avec promesse de saisir la première occasion où

ses affaires lui permettoient de lui aller rendre visite dans sa maison même.

Notre Héros monta en Chaise, fort satisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme : il ne put même réfléchir sans horreur sur le sort affreux qui menacoit cette famille, si plus attentif à la voix de la justice austère, qu'à celle de la pitié, il eût usé sur le grand chemin avec M. *Anderson* des droits du plus fort.

C H A P I T R E X I.

Surprise pour le Lecteur.

M Onfieur *Jones*, arriva chez *My lady Bellaſton*, avant elle. Cette Dame, comme nous l'avons dit, avoit dîné dans un quartier éloigné du sien, & s'y trouvoit arrêtée plus quelle n'eût voulu, par quelques contretens, toujours cruels pour les personnes dans la

situation où elle se trouvoit alors. *Jones*, suivant la convention, s'étoit fait introduire dans la chambre de *Mylady*, où il étoit à peine assis depuis deux minutes, lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup brusquement, lui montra.... *Sophie* elle-même.

Elle avoit quitté la Comédie, avant la fin du premier Acte, éfrayée du tapage de deux caballes différentes, l'une pour *damner*,* l'autre pour applaudir une Pièce nouvelle, dont elle n'avoit pu entendre un mot. Un jeune Cavalier l'avoit, heureusement pour elle, aidée à regagner sa chaise.

Comme *Lady Bellafton* lui avoit dit, qu'elle ne rentreroit que tard, *Sophie* comptant ne trouver personne dans l'appartement de la Dame, y étoit entrée tout de suite; &, sans regarder dans les côtés de la chambre, avoit été se planter devant une glace qui faisoit front à la porte. Ce ne fut donc, qu'après lui avoir aidé à réparer

* C'est le terme en Angleterre.

le petit désordre de sa coëffure ; que la glace lui montra , dans un coin , une statuë qui ressembloit à *Jones*. Le premier mouvement de *Sophie* fut de courir , & de vérifier la vision. . . . Un cri terrible , ayant suivi la certitude , *Jones* eut à peine & le tems & la force de la soutenir dans ses bras.

La Peinture des regards & des pensées de ces deux amans , est au dessus de ma capacité. Si l'on peut juger , par leur silence mutuel , que leurs sentimens étoient alors trop vifs & trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté de l'expression , j'imagine qu'il ne seroit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur est , que peu de mes Lecteurs , ont peut-être été assez amoureux , pour sentir , par leurs propres cœurs , ce qui put se passer alors dans celui de nos deux Amans.

Après un moment si théâtral ; *Jones* avec une voix tremblante , dit..... j'apperçois , Madame , que vous êtes surprise..... surprise ! répondit *Sophie* : ô Ciel ! si je le

fuis. Je doute presque encore, que vous soyez ce que vous paroissez être..... Ah, ma chere *Sophie* ! pardon, Madame, si j'ose encore, pour la dernière fois, vous nommer ainsi : oui, je suis ce malheureux *Jones*, que la fortune, après tant de traverses, conduit enfin à vos genoux. O ma *Sophie* ! si la millième partie de mes tourmens étoit connuë de vous, si vous sçaviez tout ce que j'ai souffert pendant le cours de cette longue & pénible recherche..... recherche ! & de qui ? interrompit *Sophie*, après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être assez cruelle, s'écria *Jones*, pour me faire une pareille question ? ai-je besoin de vous apprendre, que c'est vous seule que je cherchois ? ... moi ? répondit *Sophie* : M. *Jones* a donc apparemment quelque affaire très-importante à me communiquer ? Celle-ci le feroit peut-être pour d'autres, dit-il, en lui remettant le porte-feuille ; j'espère que vous le trouverez en même état, que lorsque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille, & alloit parler, lorsque *Jones* l'interrompit ainsi. . . . Ne perdons pas, je vous en supplie, un seul des précieux momens que la fortune nous envoie.... O ma *Sophie* ! dit-il, en se jettant à ses pieds, laissez-moi d'abord attendre ainsi mon pardon... votre pardon ? s'écria-t'elle, pouvez-vous l'espérer, après tout ce qui s'est passé ? après tout ce qui m'est revenu ?..... Je sçais à peine, répondit *Jones*, ce que je veux vous dire : hélas, je n'ose même souhaiter que vous me pardonniez ! ô ma chere *Sophie* ! bannissez à l'avenir, bannissez jusqu'à la pensée d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre ressouvenir de mes malheurs, pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne, pensez à mon néant, pensez combien je vous méritois peu ; & que le souvenir d'*Upton*, me chasse pour jamais de votre mémoire.

Sophie, pendant tout ce discours, étoit pâle & tremblante ;

ses yeux étoient fixés sur son Amant, son cœur étoit brisé ; mais au seul mot d'*Upton*, ses joues se colorèrent ; & ces mêmes yeux, qui ne brilloient que d'une tendre langueur, lancerent tout-à-coup sur *Jones* tout ce que le dédain & le mépris ont de plus foudroyant.

Il entendit ce reproche muet, & y répondit ainsi : Ah, *Sophie* ! unique objet de ma tendresse ! vous ne pouvez me haïr, ni me mépriser, à cet égard, plus que je ne le fais moi-même. Soyez pourtant assez juste, pour croire que mon cœur, quelque coupable que je sois, ne vous fut jamais infidèle. Lui seul, n'eut point de part à mon égarement : il fut toujours inviolablement à vous.

Quelque peu d'espoir que j'eusse de pouvoir vous posséder un jour, d'être même assez heureux pour vous revoir, l'idée de ma chère *Sophie* l'a toujours rempli tout entier : nulle autre femme n'eut véritablement ma tendresse ; mais

quand même mon cœur n'eût pas été aussi entièrement à vous, celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel, n'étoit digne par aucun endroit d'un attachement sérieux. Daignez m'en croire, adorable *Sophie* : je ne l'avois jamais vue que ce jour même ; & je n'ai jamais compté, ni désiré de la revoir.

Sophie, au fond du cœur, étoit charmée d'entendre ceci ; mais forçant son visage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant..... Pourquoi, dit-elle, *M. Jones* se défend-t'il, lorsque personne ne l'accuse ? Si j'en daignois prendre la peine, je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes d'un genre un peu plus impardonnable.

Qui sont-ils ? Madame, qui sont-ils ? s'écria *Jones*, en frémissant, & la pâleur sur le front. (il trembloit qu'il ne fût ici question de son intrigue avec *Mylady* !)

O Ciel ! dit l'aimable *Sophie*, comment est-il possible, comment permettez-vous, que tout ce que

l'humanité a de plus noble & de plus méprisable, soit renfermé dans un même cœur ? ah, Monsieur ! aurois-je dû l'attendre de votre part ? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre à qui l'honneur eût été connu ? quoi ! voir mon nom profitué partout , dans les auberges , dans les cabarets , parmi la plus vile canaille ! se vanter de m'avoir attendrie ; trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent ; & n'avoir , pour confidens , que la lie , que le rebut d'une Province entiere.... ah Dieu !

Rien ne pouvoit égaler la surprise de notre Héros , en écoutant de si cruels reproches ; mais , sûr de son innocence, sur ce sujet , il étoit moins embarrassé de se défendre , que s'il se fût agi d'une accusation dont sa conscience avoit bien plus droit d'être alarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-tems , pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de *Sophie* , qu'à l'intempérance de langue de *M. Partridge* ;

dans toutes les auberges de la route ; & d'autant plus , que *Sophie* lui avoit fait entendre , que tous ces propos lui avoient été rapportés par les hôtes , & par leurs femmes.

Il ne lui fut pas difficile de se justifier à fond d'une espece d'offense si étrangere à son caractère , & si indigne d'un Amant tel que lui. *Sophie* fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner sur le champ chez lui , pour tuer l'infame *Partridge* : ce qu'il jura pourtant d'exécuter à son retour.

Ce point bien éclairci , nos Amans se retrouvèrent si bien ensemble , que *Jones* oublia totalement qu'il avoit débuté par conjurer sa maîtresse d'oublier jusqu'à son nom même. *Sophie* se trouvoit à son tour dans des dispositions si tendres , que *Jones* crut devoir en profiter pour hasarder quelques mots tendans au mariage. A quoi *Sophie* , toujours vraie , toujours aussi naturelle qu'aimable , répli-

qua fans détours , que si ce qu'elle croyoit devoir à son pere ne combattoit pas invinciblement sa propre inclination , elle préféreroit la pauvreté avec son Amant , à l'opulence avec tout autre.

Au seul mot de *Pauvreté* , Jones tressaillit d'horreur , il laissa tomber la main de *Sophie*, qu'il avoit tenue jusqu'alors ; & en se frappant la poitrine.... Quoi , *Sophie* ! s'écria-t-il , je serois l'artisan de ta perte ? Non , ce détestable rôle n'est pas digne de moi. Non , ma chere *Sophie* ! non , quoiqu'il m'en coûte , je prétens renoncer à toi ; j'arracherai tout espoir de mon cœur ; j'étoufferai cet amour téméraire , si fatal au repos , si funeste au bien réel de ce que j'aime !.... j'aimerai pourtant toujours *Sophie* ; ce sentiment est sans doute né avec moi , il fait partie de mon être même ; mais j'aimerai dans le silence : ce sera loin d'elle , ce sera dans un climat lointain , d'où mes soupirs , déjà trop entendus , ne troubleront plus son repos.

Et



Et lorsque je ne serai plus... Il alloit poursuivre, lorsqu'un torrent de pleurs qui couloient des yeux de *Sophie*, vint fraper ses regards. *Jones* étoit trop transporté pour ne pas oublier ses promesses; ses baisers effuyèrent ces précieuses larmes, sans que *Sophie* songeât à l'en empêcher. Quels momens pour l'amoureux *Jones*!... *Sophie* revint pourtant enfin à elle-même; & se débarassant doucement des bras de notre Héros, elle chercha à détourner la conversation sur un sujet un peu moins tendre. Elle songea enfin à lui demander, par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre? Et *Jones*, par l'embarras subit où le mettoit cette question imprévue, alloit sans doute jeter mille soupçons dans l'ame de *Sophie*, quand la porte s'ouvrant brusquement, offrit à leurs regards *Lady Bellaston* en personne.

Cette Dame qui comptoit trouver *Jones* seul, recula deux pas en arriere en le voyant avec *Sophie*.

Mais par un rare effort de cette présence d'esprit , dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capablés , je croyois , dit-elle , en se rapprochant d'eux , avec un air presque indifférent , que *Miss Western* étoit allée à la Comédie ? . . .

Quoique *Sophie* ne scût rien du Commerce de *Tom Jones* avec *Lady Bellaston* , & qu'elle ignorât même qu'ils se connussent , elle n'en fut pas moins embarrassée d'abord. Cependant , en se rappelant que cette Dame , dans toutes leurs conversations , n'avoit jamais été du parti de son pere , elle reprit courage , & raconta l'histoire de ce qui lui étoit arrivé à la Comédie , ainsi que la façon précipitée dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le tems à *My lady* de fixer ses résolutions , & de prendre un parti dans une circonstance aussi délicate. L'air ingénu dont *Sophie* avoit parlé , prouvant à cette Dame que *Jones* ne l'avoit du moins pas encore

trahie. . . . Si je vous avois cru en compagnie , dit - elle , d'un ton amical , je me ferois bien gardée d'entrer si brusquement.

En prononçant ces mots , les yeux de *Lady Bellaſton* étoient attachés ſur ceux de *Sophie* , & ſembloient chercher à lire dans ſon ame. Notre Héroïne ſ'en apperçut , rougit , ſe déconcerta , & répondit enfin d'un ton affez mal aſſuré , que l'honneur de la compagnie de Madame ſeroit toujours auſſi cher que précieux pour elle. . . . J'eſpere du moins , ſ'écria *My lady* , que je n'ai point interrompu quelques affaires. . . . Non , Madame , répondit *Sophie* , nos affaires étoient finies. Madame ſe ſouvient , ſans doute , que je lui ai ſouvent parlé de la perte de mon porte-feuille : Monſieur qui l'a retrouvé , a la bonté me le rapporter , avec ce même billet de banque que je ne croyois plus revoir.

Notre Héros , depuis l'arrivée de *Lady Bellaſton* , étoit redevenu ſtatué. S'appercevant pourtant en-

fin , qu'elle feignoit de ne pas le connoître , il s'efforça de partir de là pour jouer le même rôle. Depuis , dit-il , que j'ai ce portefeuille , il n'est point de perquisitions que je n'aye faites pour trouver la personne dont le nom y étoit inscrit : & ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai été assez heureux pour être instruit de son adresse.

Sophie avoit , effectivement , parlé plus d'une fois à *Lady Bellafton* de la perte de son portefeuille : mais , comme *Jones* , pour quelques raisons que nous ignorons , n'avoit jamais dit à cette Dame que cet effet fût en sa possession , elle ne croyoit pas une syllabe de tout ce que *Sophie* lui débitoit sur ce sujet , & n'en admiroit pas moins l'extrême vivacité d'esprit d'une jeune fille capable d'inventer sur le champ une excuse si vraisemblable.

L'Histoire de la sortie de la Comédie , ne fut pas plus crüe que le reste ; & quoiqu'elle ne trouvât pas de quoi fonder la rencontre des deux amans , elle n'en étoit

pas plus disposée à l'attribuer au hazard.

En vérité, dit-elle, avec un sourire affecté, il faut que Mlle *Western* soit née heureuse ! non seulement, son argent perdu tombe dans les mains d'un honnête homme : mais, le hazard veut encore que cet homme obligeant en trouve la Propriétaire dans une Ville immense telle que Londres... Voilà un concours de circonstances admirables !

Daignez faire attention, Madame, reprit vivement *Jones*, que le billet étoit dans le porte-feuille ; & que le nom de Mademoiselle y étoit écrit.

Cela est encore bien heureux, s'écria *Mylady*... & il n'est pas moins singulier, que Monsieur ait scû, que Mlle *Western* étoit chez moi ; elle qui est encore si peu connue dans cette Ville.

Jones avoit eu le tems de se remettre. Il crut ne devoir pas laisser échapper cette occasion de satisfaire à la question que *Sophie* lui

avoit faite , au moment que cette Dame étoit entrée si brusquement dans la chambre.

Il est vrai , dit-il, Madame , d'un ton assez ferme , que ce hazard paroît assez singulier : mais en voici l'explication. J'étois au Bal , il y a quelques jours , auprès d'une Dame , à qui je parlai de l'histoire du Porte-feuille ; & qui me dit connoître Mlle *Western*. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir ; on me donna parole pour le lendemain matin : mais on ne me la tint pas. Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai enfin sçu d'elle, que Mademoiselle demeuroit chez Madame, qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit, qu'il s'agissoit d'affaires ; le domestique m'a fait entrer ici en attendant votre retour ; & à peine y étois-je , que Mademoiselle , qui revenoit de la Comédie , a paru.

Notre Héros , en parlant du Bal , avoit jetté un coup d'œil à *Mylady* , qui après l'avoir un peu allarmée , la fit taire. Il crut alors , que l'unique moyen de mettre fin

à l'embarras de *Sophie*, étoit de mettre fin à sa visite. Il est dû, dit-il, en se levant, une récompense en ces sortes d'occasions.... Celle que je demande est bien grande Madame !..... c'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici mes respects.

Monfieur, répliqua *Mylady* ; vos procédés annoncent ce que vous êtes : ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Madame *Honora* étoit sur l'escalier, lorsque notre Héros descendit. Quelques politesses de la part de *Jones*, firent dans l'instant oublier à cette fille tout le mal qu'elle lui avoit voulu. Il se souvint, dans le moment, que *Sophie* ignoroit son adresse ; & la façon dont il pria la Duègne de s'en charger fut trop gracieuse, pour qu'il courût risque d'être refusé.



 CHAPITRE XII.

Conclusion du treizième Livre.

LE très-élegant *Lord Shaftsbury*, condamne en quelque endroit de ses Ouvrages, ceux qui disent trop la vérité. D'où l'on peut inférer, que le mensonge, en certaines circonstances, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

En ce cas, quelqu'un est-il plus excusable, en s'écartant un peu de cette vérité sévère, surtout en fait d'amour, qu'une jeune Demoiselle à qui les préceptes de l'éducation, & qui plus est la rigueur des préjugés reçus, défendent non seulement de céder aux tendres mouvemens de la Nature; mais encore de les avouer?

Nous ne rougirons donc point de dire, que notre Héroïne suivit ici le sentiment du Philosophie illustre que nous venons de citer. La

persuasion où étoit *Sophie* , que *Jones* n'étoit pas connu de *Lady Bellaſton*, la détermina à laiffer cette Dame dans l'ignorance à cet égard , au riſque même d'un peu de diſſimulation.

Notre Héros n'étoit pas encore au bas de l'eſcalier , que *Lady Bellaſton* s'écria , ce garçon eſt en vérité bien aimable ! Qui donc eſt-il ? je ne me rappelle pas de l'avoir jamais vû.

Ni moi non plus , Madame , lui dit *Sophie* , en regardant ailleurs ; mais ſon procédé envers moi , me paroît auffi beau que louable.

Oui , ſans doute ; & de plus , c'eſt un très-bel homme , dit la Dame. Ne le trouvez-vous pas de même ?

Je n'y ai pas fait grande attention , répondit *Sophie*. Je croyois , au contraire , qu'il avoit l'air aſſez commun.

Oh ! quant à cela , s'écria la Dame , vous avez très-grande raiſon : j'augure même , à ſes manières , qu'il n'a pas vû trop bonne

compagnie ; & malgré sa restitution , j'ai quelque peine à lui croire quelque naissance..... j'ai toujours remarqué , dans les personnes bien nées , un certain je ne sçai quoi , que d'autres n'acquierent jamais..... je suis tentée d'ordonner que ma porte ne lui soit plus ouverte.

Eh pourquoi , Madame ? répondit *Sophie* avec un peu d'émotion , après ce qu'il vient de faire , peut-on le soupçonner ?..... D'ailleurs , si Madame l'a bien observé , sa façon de s'exprimer est élégante , naturelle , & même délicate ; & je crois que bien peu... bien peu de...

J'avouë , interrompit *Lady Belkaston* , qu'il jase assez bien.... Pardonnez , pardonnez donc Mademoiselle , si j'ai été assez indiscrette , pour.....

Pardonnez ! dites-vous ? Moi , vous pardonner , Madame !..... à quel propos je vous en prie ?

Pourquoi non ? s'écria la Dame , en éclatant de rire : apprenez mon soupçon , en entrant ici..... est-il

rien de plus fou !..... ne m'étois-je pas mis en tête , que c'étoit M. *Jones* lui-même ?

Cela est-il bien possible ? s'écria *Sophie* , en affectant de rire , quoique très-déconcertée. Oui , sur mon honneur , répondit *My lady* ! & je ne conçois pas d'où peut m'être venu cette idée , car ce garçon est très-bien mis , & votre ami n'est probablement point dans ce cas là.

Ce trait est un peu trop cruel , Madame , s'écria *Sophie*.... surtout après les promesses que je vous ai faites. Pas du tout , mon enfant , lui dit-elle..... cela auroit pû l'être auparavant : mais aujourd'hui , que vous avez senti vous-même qu'un engagement de cette espèce ne pouvoit que vous perdre , & par conséquent vous détacher d'une inclination ridicule , je croyois pouvoir hazarder une légère raillerie. Eh , que prétendez-vous donc que je pense de la situation de votre cœur , en le voyant pousser la sensibilité au point de ne pouvoir sup-

porter que l'habillement même de votre ancien Amant soit un peu raillé?... ah ! je commence à craindre , que vous n'ayez pas été bien franche avec moi !

Vous vous trompez, en vérité, Madame , lui dit notre Amante , si vous croyez que rien de ce qui le touche puisse encore m'intéresser.

De grace , ne grossifiez pas mes crimes , répondit la Dame ; je n'ai parlé que de son habillement..... je serois bien fâchée d'insulter à votre goût , en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé.... je crois même , ma chere , que si M. Jones n'eût ressemblé qu'à celui-ci....

Je croyois , lui dit *Sophie* , que vous l'aviez d'abord trouvé aimable ?

Qui donc , de grace ? s'écria promptement *Mylady*. M. Jones , répondit notre Héroïne..... Non , non , pardon , Madame..... où vais-je chercher M. Jones ! c'est l'Etranger qui sort d'ici que je prétendois dire.

O *Sophie* ! *Sophie* ! s'écria la Dame : je crains bien que ce M. *Jones* ne soit encore gravé dans votre cœur.

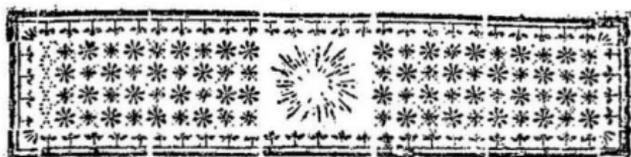
Je vous jure , Madame ; dit notre Amante , en tâchant de raffermir sa voix , qu'il m'est aussi indifférent..... que l'Etranger qui sort d'ici.

Je le pense , sur mon honneur ! lui dit la Dame..... pardon , pourtant , de mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler , je vous le jure. Nos deux Dames se séparèrent alors , bien plus au gré de *Sophie* , qu'à celui de *Lady Belaston* , qui auroit voulu pouvoir tourmenter un peu plus longtêms sa rivale , mais que des affaires bien plus importantes appelloient ailleurs. Quant à notre Amante , son cœur n'étoit pas à son aise , & sa première supercherie lui coûtoit beaucoup. Elle courut y rêver dans sa chambre. Mais , ni l'embarras de la situation d'où elle sortoit , ni les motifs pressans qui l'avoient en quelque façon forcée.

à prendre ce parti, ne lui parurent pas plus suffisans pour justifier sa conduite, que pour la réconcilier avec elle-même. Il lui en coûta une très-mauvaise nuit.

Fin du treizième Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE QUATORZIÈME.

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres, & autres matieres galantes.

NOtre Héros étoit à peine rentré chez lui, qu'il reçut la lettre suivante.

Je n'ai de ma vie été plus surprise, qu'en apprenant que vous étiez parti. J'imaginois, quand vous avez quitté ma chambre, que vous ne sortiriez pas de la maison sans me voir. Votre conduite est uniforme, & me prouve combien je dois mépriser un cœur

capable de s'enflammer pour une pé-
côre. J'ignore cependant, ce qui doit
m'étonner le plus, de sa malice ou
de sa simplicité. Toutes les deux sont
bien étranges !... Ne faut-il pas être
l'impudence même, pour me nier en
face que l'on vous connoisse, ou que
l'on vous ait jamais vû?... Ce beau
complot étoit-il concerté entre vous ?
Auriez-vous été assez lâche pour me
trahir ?... Ah ! que je la méprise,
vous, l'Univers entier, & surtout
moi-même, d'avoir. . . je n'ose pas
écrire ce que je frémis même de pen-
ser. Songez pourtant que la haine,
dans mon cœur, est aussi vive que
l'amour.

Jones n'eut pas le loisir de réflé-
chir longtems sur cette lettre. Il
ne l'avoit pas achevée, qu'on lui
apporta celle-ci, de la même main.

A la vuë du désordre de ma Lettre,
vous jugez sans doute du trouble de
mon cœur ; & la vivacité de mes ex-
pressions doit d'autant moins vous
étonner.... Je crains pourtant, après
y avoir un peu réfléchi, que vous ne

les trouviez trop piquantes. Quoiqu'il en soit, je voudrois qu'il me fût possible de ne rien imputer qu'à la maudite Comédie, & à l'impertinence de la personne où j'ai dîné, qui m'a retenuë chez elle plus longtems que je ne voulois.... Qu'il est aisé, qu'il est naturel de bien penser de ce qu'on aime!... Peut être désirez-vous encore que je pense ainsi. J'ai résolu de vous voir ce soir; venez dans le moment.

P. S. Mes ordres sont donnés; je ne serai chez moi, que pour vous seul.

P. S. M. Jones croit déjà, sans-doute, que je vais l'aider à se justifier... Mais, hélas! peut-il souhaiter de me faire plus d'illusion, que je ne cherche à m'en faire à moi même?

P. S. Venez sur le champ.

Nous laissons aux *Adonis* du fiécle à décider laquelle de ces deux lettres dût plaire davantage à notre Héros. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'eût souhaité, ce soir-là, avoir aucunes visites à faire, que dans un seul endroit. Cependant, son honneur lui paroïssoit engagé

& quand même ce motif n'eût pas été suffisant, il n'étoit pas question d'exposer *Sophie* à un orage qui pouvoit opérer une découverte qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre, peu amusans, il se dispoisoit à partir, lorsque la Dame elle-même s'offrit à ses yeux. Sa marche, ses regards, sa parure, le son de sa voix, tout exprimoit, tout peignoit les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé fort à propos pour la recevoir.

Vous voyez, Monsieur, lui dit-elle, en reprenant haleine, qu'une femme qui a fait un pas de trop, ne trouve plus rien qui l'arrête. Quiconque m'eût prédit, il y a huit jours, ce que j'ose faire aujourd'hui, en eût été bien cruellement démenti par moi-même!.. J'espère, lui dit *Jones*, que ma chère *Lady-Bellaston* n'est point capable de rien croire légèrement au préjudice d'un homme qu'elle a comblé de ses bienfaits, & dont le cœur est trop sensible à la reconnaissance.

Sensible à la reconnoissance ! dit-elle ; Ciel , attendois-je de M. *Jones* un discours aussi froid qu'offensant ? ... Pardon , Madame, lui dit-il , si après les lettres que j'ai reçues de vous , la crainte de vous déplaire, tout innocent que je suis, m'empêche Ai-je donc un air si terrible ? interrompit la Dame , en fouriant Ai-je, en effet, apporté ici une physionomie menaçante ? ... Si ce qu'on appelle honneur existe parmi les hommes , lui dit *Jones* , je ne m'impute rien qui doive m'attirer votre colère... Vous vous rappelez sans doute le rendez-vous donné chez vous même ? ... Je m'y fais exactement rendu.... Et lorsque.... De grace , s'écria *Mylady* , n'entrez pas dans cet odieux récit..... Répondez à une seule question , & je suis tranquile... Avez-vous , trahi mon honneur ? M'avez-vous sacrifiée à *Sophie* ?

Jones tomboit aux genoux de *Lady Bellaston* , & commençoit à débiter emphatiquement les protestations les plus solennelles

lorsque *Partridge* entra dans la chambre, en criant de toutes ses forces, elle est retrouvée ! Elle est retrouvée !... Venez, venez, Monsieur... Vous la verrez sûrement bientôt... Mlle *Honora* est déjà sur l'escalier, & demande à vous voir !... Cours, vite, tâches de l'arrêter un moment, dit notre Héros tout troublé, à *Partridge*... Vous, Madame, daignez, je vous en supplie, passer au plutôt derrière ce lit : c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher... Je crois, que de la vie on ne vit un plus maudit contretems. Très-maudit, en effet ! dit la Dame, en soupirant, & en passant derrière le rideau, au moment que Madame *Honora* mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu ! dit *Honora*, de quoi donc s'agit-il ici, M. *Jones* ? Votre impertinent Domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espère, qu'il n'a pas ici les mêmes raisons, qu'il avoit à *Upton*, pour m'interdire la porte ?... Avouez, que

vous ne m'attendiez pas? Mais, vous avez certainement enforcé ma maîtresse. Pauvre jeune Demoiselle! Je l'aime, en vérité, aussi tendrement que ma propre sœur. . . . Que vous serez ingrat, si vous n'êtes pas bon mari! ah, Monsieur, le Ciel vous en punira. . . .

Jones, à la fois enchanté & désespéré, pria instamment la Duëgne de parler bas, à cause d'une Dame malade, & prête à expirer dans la chambre voisine.

Une Dame? cria-t-elle encore plus fort: oui, oui, j'entends; une des Dames de Monsieur, sans doute! . . . qu'il y en a dans le monde, *M. Jones*! Je crois, Dieu me pardonne, que celle chez qui nous logeons est un peu du métier. Je crois, du moins, m'appercevoir de jour en jour, que *Lady Bellastron* ne vaut pas mieux qu'elle ne devroit. . . . Doucement! doucement, donc, lui dit *Jones*, en lui mettant la main sur la bouche: ne vous ai-je pas dit, qu'on entend tout de la chambre prochaine? . . .

Eh , que m'importe ? s'écria *Honora* , je ne calomnie personne : mais , certainement , tous les Domestiques disent hautement qu'elle a des rendés-vous fréquens dans certain endroit , qui n'est pas chez elle.... Oui , oui , je sçai ce que je dis : la maison est sous le nom d'une vieille Dame , mais c'est *Lady Bellaſton* qui en paye le loyer , & qui lui fait encore bien des présens , pardessus le marché... Ici , *Jones* , perdant patience , se mit en devoir de faire absolument taire *Honora*.

Eh pourquoi donc , *M. Jones* ? s'écria-t-elle.... Quel diantre d'intérêt prenez - vous à une vieille folle , que vous connoissez à peine ? Je ne dis d'elle , que ce que tout le monde m'en a dit. Il est vrai , qu'elle est riche : eh bien , qu'elle dine deux fois ; si c'est ainsi qu'elle l'a gagné , je m'en goberge. Moins de richesses , & plus de vertu : c'est ma morale.

Les Domestiques de cette Dame sont des canailles , s'écria *Jones* à

son tour , & déchirent injustement leur Maîtresse. . . . O , sans-doute , répondit *Honora* , les domestiques sont toujours des canailles : c'est le mot propre ; *Mylady* l'a toujours à la bouche. . . . Je suis bien certain , lui dit notre Héros , que *Sophie* est très-éloignée de prêter l'oreille à de pareils propos. Souvenez-vous, d'ailleurs, que *Mylady Bellafton* est sa parente , & que je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ce qui appartient à *Sophie*. Si vous avez encore à me parler , descendons plutôt ; car , je vous l'ai déjà dit , nous avons à côté d'ici une femme mourante.

Ah , Monsieur ! dès que cela vous fait de la peine , j'ai fini. . . . voici une Lettre de ma jeune Maîtresse. . . que ne donneroient pas bien des *Lords* pour en avoir autant ? . . . je ne le suis point , ma chère , répondit *Jones* (en prenant la Lettre d'une main , & en lui donnant cinq *Guinées* de l'autre) mais prends toujours ceci. Il la chargea ensuite , à l'oreille , de mille tendres remer-

cimens pour sa chere Maîtresse ;
& renvoya la Duëgne très - satis-
faite de la générosité de M. Jones.

Lady Bellafton fortit alors de
deffous son rideau. Comment pein-
dre sa rage ? sa langue étoit inca-
pable de rien articuler , des traits
de feu sortoient de ses yeux , &
ses mouvemens seuls exprimoient
les transports de son cœur. Ce-
pendant , elle n'eut pas plus re-
couveré l'usage de la voix , qu'au
lieu de donner cours au torrent de
son indignation contre *Honora*
contre ses propres domestiques ,
elle parut tout oublier pour ne pen-
ser qu'à *Jones*.

Vous voyez , lui dit-elle , ce
que je vous ai sacrifié !.... Ma ré-
putation , mon honneur.... Sont
perdus pour jamais ! Et quel re-
tour trouvai-je en vous ? Négli-
gée , méprisée.... pour qui encore ?
pour une petite payfanne , pour
une imbecille !....

Quelles négligences , Quels mé-
pris , Madame , avez vous donc à
me reprocher ?

M. Jones, dit-elle, ne dissimulez plus.... Si vous ne me trahissez point, il n'en est qu'une preuve.... Donnez-moi cette lettre.

Quelle lettre, Madame ? lui dit notre Héros. Quoi ! dit-elle, auriez-vous l'impudence de me nier que cette détestable messagere ne vous a pas remis une lettre ?

Et pouvez-vous me demander, s'écria-t-il à son tour, que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder qu'avec la vie ? En ai-je agi ainsi avec vous, Madame ? Et si j'étois assez scélérat pour trahir cette jeune & innocente personne, quelle certitude auriez-vous que je vous fusse plus fidèle ?.... Un instant de réflexion vous convaincra, j'en suis bien sûr, qu'un homme dans les mains de qui le secret d'une femme n'est pas en sûreté, est le plus méprisable de tous les hommes.

Cela est fort bien, Monsieur.... Je n'insisterai point, pour vous rendre méprisable à vos propres yeux. Cette Lettre, d'ailleurs, ne

m'apprendroit que ce que je sçais déjà ; & je vois trop sur quels pieds vous marchez tous deux.

Ceci fut encore suivi d'une longue conversation que le Lecteur, qui ne sera point par trop curieux, me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer, que *Lady Bellaſton* devenant par degrés plus traitable, crut, ou feignit de croire que la rencontre de *Jones* avec *Sophie* étoit purement accidentelle ; & que *Jones*, rendit son innocence ſi palpable, qu'il y auroit eu de l'humeur en elle à bouder plus longtems.

Il lui reſtoit pourtant au cœur une eſpèce de ſcrupule, par rapport au refus qu'avoit fait *Jones* de lui montrer la lettre de *Sophie* : tant l'amour eſt toujours injuſte dans ſes prétentions !

Mylady Bellaſton, fut enfin bien convaincuë que *Sophie* occupoit la première place dans le cœur de notre Héros ; & cependant, toute haute, toute amoureuse qu'étoit cette grande Dame, il fallut bien

se résoudre à n'occuper que la seconde ; ou , pour s'exprimer suivant les Loix , se contenter de l'usufruit d'un bien , dont une autre avoit la propriété.

Après maintes contestations , il fut arrêté entre les Parties , que *Jones* , à l'avenir , verroit *Mylady* chez elle : attendu que *Sophie* , sa Duëgne , & les autres domestiques attribueront les visites de notre Héros , à *Miss Western* ; & qu'elle-même le croiroit ainsi.

Jones , toujours charmé de voir *Sophie* , à quelque prix que ce pût être , étoit fort content de cet arrangement ; & *Mylady* n'étoit pas peu satisfaite de pouvoir conserver son Amant , sous le nom de *Sophie* , sans avoir à craindre que *Jones* osât pour son propre intérêt , ouvrir les yeux à sa Maîtresse. La première visite fut fixée au jour suivant ; & *Lady Bellafton* , après les politesses convenables de la part de *Jones* , prit congé de lui , & retourna chez elle.

 CHAPITRE II.

Matières diverses.

DÈS que notre Héros se vit seul, il ouvrit précipitamment sa lettre, où il trouva ces mots.

Il n'est pas possible, Monsieur, de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis votre départ de la maison; & comme j'ai des raisons essentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il soit tard, à vous envoyer cette Lettre par Honora, qui m'a dit sçavoir votre demeure.

Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous croyez me devoir, de ne plus penser à venir dans la maison où je suis, à moins que vous ne vouliez risquer de tout découvrir: certains mots lâchés de la part de la Dame, me font même trembler, & croire qu'elle a déjà conçu quelques soupçons. Attendons quelques circonf-

tances plus favorables : il en peut arriver ; ne précipitons rien. Je vous supplie, encore un coup, si mon repos vous est cher, de ne plus reparoître ici.

Cette Lettre affligea Jones. Indépendamment du plaisir qu'il s'étoit promis en revoyant souvent *Sophie*, il se trouvoit réduit à l'alternative la plus embarrassante, vis-à-vis *Mylady Bellaſton*. Il ſçavoit trop, que cette Dame ne ſe payoit pas aiſément d'excuses ; & de retourner chez elle, après la défenſe de *Sophie*, c'eſt ce que nul pouvoir humain n'eût pû obtenir de lui.

Après bien des réflexions, qui durant cette nuit tinrent lieu de ſommeil à notre Héros, il ſe déterminâ à faire le malade. Comme il avoit plus d'une raiſon pour ne pas trop s'emprefſer à revoir *Mylady Bellaſton*, il crut au moyen de cette excuſe, pouvoir manquer au rendez-vous ſans la fâcher.

Son premier ſoin, en ſe levant, fut d'écrire à *Sophie*, ſous l'enve-

loppe d'*Honora*. Il dépêcha ensuite un autre courier à *Lady Bellaſton*, pour lui faire part de ſon incommodité, & de ſes excuſes. On lui rapporta bientôt cette réponſe.

Je ſuis bien fâchée de ne pouvoir compter ſur vous cette après-midi ; & plus encore de la cauſe d'un contretems qui m'inquiette. Ayez grand ſoin de vous, prenez les meilleurs Médecins, & j'eſpere que tout ira bien.... Je ſuis, ce matin, ſi obſédée d'importuns, que je trouve à peine le moment de vous écrire ces deux mots. Adieu.

P. S. Je tâcherai de vous aller voir dans la ſoirée, vers neuf heures.... faites enſorte d'être ſeul.

M. Jones reçut alors une viſite de *Madame Miller* ſon hôteſſe, qui après quelques politeſſes préliminaires, lui tint le diſcours ſuivant.

Je ſuis bien fâchée, Monsieur, du ſujet qui m'amene ici : mais vous ſçavez que j'ai deux filles, dont je dois conſerver la réputation ; ainſi, j'eſpere que vous me

pardonnerez , si je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans ma maison , & surtout la nuit. Il étoit deux heures sonnées , Monsieur , lorsque celle de la nuit dernière est sortie !....

Je vous assure , Madame , lui dit *Jones* , que celle qui est restée le plus tard (car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre) est une Dame de condition , & à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore sa qualité , répondit l'hôtesse , mais je suis bien sûre qu'une femme qui se respecte un peu ne vient pas voir un jeune homme en chambre garnie à dix heures du soir , pour y rester seule avec lui pendant quatre heures entières. D'ailleurs , la conduite & les propos indécents des porteurs , fatigués de l'attendre , me suffisoient pour sçavoir à quoi m'en tenir. *Partridge* peut vous les répéter ; & ma Servante les a tous entendus : passons sur tout cela. Soyez certain , *M. Jones* , du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même , (indépendamment de votre gé-

nérosité envers mon cousin) à quel excès vous aviez poussé la vertu en cette occasion ; & je n'imaginois guères à quelles extrémités la misère avoit conduit ce malheureux époux. Hélas ! qui me l'eût dit ? Qui m'eût dit , lorsque vous me donnâtes avec tant de bonté ces dix *Guinées* , que c'étoit pour un voleur de grand-chemin ! Juste Ciel , quelle action ! . . Vous seul avez sauvé cette famille infortunée..... M. *Alworthy* n'a rien exagéré , lorsqu'il m'a peint votre bon caractère. . . . Mais , dussai-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois , ma reconnoissance envers lui seroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer.... Non , M. *Jones* ! non , daignez m'en croire : dussent mes filles , & ma propre réputation n'être pas exposées , j'oserois encore , par le tendre intérêt que je prens à ce qui vous touche , vous marquer mes inquiétudes , à la vuë d'un commerce si dangereux pour un jeune homme. Mais , encore un

coup, j'ai deux filles, mon cher Monsieur, qui n'ont rien de recommandable pour parvenir à un établissement, que des mœurs pures, & la bonté du caractère... Et je me vois forcée, si vous rejettez ma prière, à vous supplier de chercher un autre appartement.

En vérité, Madame, répondit Jones fort ému, (& qui au nom de M. *Alworthy*, avoit déjà changé de couleur) votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoiqu'incapable, par ma conduite, d'attirer aucun discrédit sur votre maison, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plaît; & si cela vous blesse, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en suis au désespoir, Monsieur! lui dit Madame *Miller*: mais je suis convaincuë que M. *Alworthy* lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moindre soupçon sur la réputation de ma maison. A la bonne heure, Madame, lui dit assez séchement *Jos-*

nes.... J'espère, Monsieur, lui dit en soupirant la bonne femme, que vous n'êtes point irrité contre moi : je ne me consolerois jamais, d'avoir offensé quelqu'un qui appartînt à M. *Alvorthy*. Je n'en ai, en vérité, pas fermé l'œil de la nuit !.... Je suis fâché d'avoir troublé votre repos, répondit *Jones* : faites-moi, je vous prie, la grace de faire monter *Partridge*.

Dès que *Jones* se vit seul avec *Partridge*... Eh bien, malheureux ? lui dit notre héros, combien ai-je encore à souffrir de ton imbécillité, ou plutôt de la mienne, en te gardant plus longtems avec moi?... Ta maudite langue, a donc juré ma perte?...

Quoi ! s'écria le Pedagogue effrayé, quel nouveau crime ai-je commis ?

Qui t'a permis, traître, de raconter l'histoire du vol de *Barnes* ? & d'en montrer l'Auteur ?

Si j'ai touché cette matiere, répondit *Partridge*, je suis bien sûr de n'y avoir point pensé à mal : car, je me serois bien gardé d'en

ouvrir la bouche, si ce n'eût été à ses parens & à ses amis, qui sûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien, répondit notre Héros. Et qui t'a autorisé, après toutes les défenses que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. *Alworthy*? qui t'a autorisé, dis-je, à dire ici que je lui appartenisse?

Partridge, à cette seconde accusation, nia avec ferment d'être coupable. C'étoit, dit-il, Madame *Honora*, qui en descendant la veille, lui avoit demandé si M. *Jones* avoit des nouvelles de M. *Alworthy*; & qui avoit été entendue par la Servante de la maison. Que Madame *Miller*, sans doute instruite par cette même Servante, avoit prétendu sçavoir de lui *Partridge*, si son maître n'étoit pas ce M. *Jones* dont elle avoit tant entendu parler par M. *Alworthy* lui-même; mais qu'il avoit très-fortement nié d'en rien sçavoir....

Il faut qu'elle soit forcieriè, Monsieur, s'écria alors le Pédagogue, pour avoir deviné que c'étoit

vous ! Il est vrai, que j'ai vû l'autre jour une vieille femme à la porte, très-reffemblante à celle que nous avons trouvée sur la route, & qui nous a si bien mouillés. C'est, je vous jure, une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme, sans lui donner quelque chose, & surtout quand elle nous regarde en face. Pour moi, je n'en rencontrerai jamais, sans dire, à part moi, *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

La simplicité de *Partridge* fit éclater de rire notre Héros, & mit fin à sa colère, qui pour dire le vrai, n'étoit jamais durable. Loin de commenter sur la justification de ce bon-homme, il lui ordonna seulement de lui chercher au plutôt une chambre dans une autre maison.



 C H A P I T R E I I I .

*Qui plaira, à ce qu'on espere, aux
jeunes gens de l'un & l'autre sexe.*

PArtridge n'eut pas plutôt quit-
té M. Jones, que M. *Nightingale*, avec qui notre Héros avoit contracté la plus grande intimité, entra dans sa chambre, & le railla amicalement sur sa bonne fortune de la nuit dernière.

Jones, qui le croyoit instruit par l'Hôteffe, fit part à son ami du dessein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas, lui dit *Nightingale*, nous décamperons donc ensemble, car mon dessein n'est pas de coucher dans la maison, & je vous le dis sous le secret.

Quoi ! lui dit *Jones*, vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi ?

Non, répondit l'autre, mais l'ap-

partement est trop petit , & ne me convient plus D'ailleurs , je m'ennuye dans ce quartier-ci ; je veux me rapprocher du grand monde , & je vais loger dans *Pall-mall*..... Et comptez-vous déloger sans rien dire ? repartit notre Héros.

Oh , je vous en répons , lui dit l'autre. Je ne sortirai pourtant pas sans payer : mais , j'ai des raisons secettes pour ne pas dire adieu.

Pas si secettes , répondit *Jones* , & je n'ai pas été deux jours ici sans les connoître.... votre départ coûtera bien des larmes Pauvre *Nancy* , que je vous plains !.... Mon ami , vous avez trompé cette Fille ?.... Elle gémera longtems du malheur de vous avoir connue.

Que diantre voulez-vous ? s'écria *Nightingale* : Est-ce ma faute ? N'allez-vous pas prétendre que je l'épouse ?

Non , répondit notre Héros , mais je suis fâché que vous ayez joué si sérieusement l'amour avec elle , &

même en ma présence. Je ne conçois en vérité pas comment la mere ne s'en est point apperçue.

Bon ! s'écria *Nightingale* , & qu'auroit-elle vû ?

Elle auroit vû , que vous aviez tourné la tête à sa fille ; que la pauvre Enfant ne pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous ; que vous ne pouviez paroître , ou disparaître , sans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur , j'ai pitié d'elle ; car je la crois , à tous égards , l'une des meilleures & des aimables créatures que je connoisse.

Ainsi , répondit *Nightingale* , suivant votre doctrine , il ne sera donc plus permis de s'amuser avec les femmes , dans la crainte de les rendre trop amoureuses ?

Mon ami , lui dit *Jones* , vous m'entendez mieux : les femmes , à ce que je crois , ne s'enflâment pas si aisément ; & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire.....

Quoi ! pensez - vous , interrom-

pit l'autre, que j'aye abusé de sa crédulité, pour.....

Non, répondit *Jones* d'un air férieux, je ne pense pas si mal de vous. Je ne vous crois pas même capable d'avoir eu un dessein formé de troubler le repos de la pauvre *Nancy*, ni d'en avoir prévu la conséquence : je connois trop la bonté de votre caractère, pour vous croire coupable de cet excès de cruauté. Je vous soupçonne feulement d'avoir cherché à satisfaire votre vanité, sans faire attention que *Nancy* pouvoit en devenir la victime ; & tandis que vous ne songiez qu'à votre amusement, de lui avoir sans doute donné lieu de se flatter que vos desseins étoient plus férieux. Car enfin, à quoi tendoient toutes ces pompeuses descriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre ? toutes ces protestations d'une tendresse aussi généreuse que défintéressée ?..... La supposez-vous incapable de se les appliquer ? Ou (parlez - moi franche-

ment) votre intention n'étoit-elle pas de l'attendrir en votre faveur?

Par ma foi, mon cher *Tom*, s'écria *Nightingale*, je n'en attendois pas tant de vous; & vous feriez un excellent Ministre!... Ainsi, pour peu que *Nancy* vous eût été favorable, vous eussiez donc été trop religieux pour....

Oui, je le jure par l'honneur! s'écria notre Héros... *Tom!* mon ami *Tom!* lui dit en riant *Nightingale*, vous oubliez la nuit dernière.

Ecoutez, M. *Nightingale*, lui dit *Jones*, je ne prétens pas être plus vertueux qu'un autre: les femmes mêmes m'ont été chères; mais je n'ai point à me reprocher d'en avoir trompé aucune..... je serois même au désespoir, d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point, c'est de vous être fait aimer.

J'en suis réellement fâché, dit *Nightingale*; mais le tems & l'absence, la guériront bientôt sans doute. C'est un remède, dont j'ai

aussi besoin moi-même : car, je vous l'avouerai..... jamais femme ne me fut plus chère que la pauvre *Nancy* ! mais, il faut tout vous dire : mon père m'a choisi, pour épouse, une riche héritière que je n'ai jamais vue, & qui doit au premier jour arriver à Londres, pour terminer l'affaire..... Vous souriez, je le vois ; sans doute, vous n'en croyez pas un mot ? rien n'est pourtant plus véritable ; & j'en suis, d'honneur, désespéré. O ma *Nancy* ! que n'ai-je une fortune à mettre à tes pieds !

Plût au Ciel, que cela fût, s'écria *Jones*, pour le bonheur de tous les deux ! mais, vous ne comptez pas sans doute, sortir d'ici sans lui dire adieu ?

C'est ce que je ne puis gagner sur moi, répondit *Nightingale*, je ne pourrois soutenir cette scène, ni le désespoir de cette pauvre enfant. De grâce, mon ami, n'en dites rien ; mais mon dessein est de partir ce soir, ou demain de grand matin.

Jones, après lui avoir donné sa parole, témoigna à *M. Nightingale* qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui; & sa proposition fut acceptée avec grand plaisir.

Ce *M. Nightingale*, dont nous aurons à parler un peu plus dans la suite, avoit ce qu'on appelle beaucoup de probité. Sa morale, en fait d'amour, étoit pourtant fort relâchée : non pas qu'il fût à cet égard, sans principes, comme la plupart de nos jeunes gens le sont, ou affectent de l'être; mais il n'en avoit pas moins séduit & trompé plus d'une femme. *Jones*, toujours zélé défenseur du sexe, lui en avoit même déjà fait des reproches un peu amers. Les femmes, disoit notre Héros, envisagées comme nos plus chères amies, doivent être honorées, cultivées, caressées, avec la plus vive tendresse; regardées comme ennemies, n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires dont un orgueil bien entendu devoit souvent rougir.

 CHAPITRE IV.

*Histoire abrégée de Madame
MILLER.*

NOTRE Héros, pour un malade, dina assez bien ce jour-là. Il fut invité, l'après-midi, à prendre du thé avec Madame *Miller*. Cette bonne femme, qui avoit appris, soit par *Partridge*, ou par quelqu'autre, que *Jones* appartenoit à M. *Alworthy*, ne pouvoit supporter la pensée de se séparer mal d'avec son jeune locataire.

Dès que le thé fut pris, & qu'elle eut renvoyé ses filles, Madame *Miller* témoigna à notre Héros toute sa surprise, d'avoir eu chez elle, pendant plusieurs jours, quelqu'un de cher à M. *Alworthy*, sans en avoir rien sçu ! hélas, Monsieur, dit-elle à *Jones*, vous ignorez tout ce que je dois à ce digne & respectable Seigneur ;

souffrez que je vous l'apprenne.

Madame *Miller* raconta alors son histoire, que nous allons abrégéer autant qu'il nous sera possible.

Restée veuve d'un Ministre , avec deux enfans en bas âge , elle alloit infailliblement tomber dans la misère , lorsque M. *Alworthy* , qui avoit connu son mari , ayant par hazard été instruit de la situation de la veuve , lui avoit écrit cette lettre :

MADAME ,

Mon cœur gémit avec vous de la perte que vous avez faite ; mais votre bon esprit , & les excellentes leçons que vous avez reçues du plus digne des hommes , vous aideront mieux à la supporter que mes foibles conseils. Je me flatte même , qu'une femme que l'on m'a dit être la plus tendre mere , ne s'abandonnera pas assez à la violence de sa douleur , pour perdre de vue ce qu'elle doit à de pauvres enfans qui n'eurent ja-

mais plus besoin de son secours.

Pardonnez , Madame , si vous supposant dans ces premiers momens peu capable d'entrer dans le détail de vos affaires , j'ai chargé quelqu'un de vous payer vingt Guinées , que je vous prie d'accepter jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de vous rendre mes devoirs ; & croyez-moi &c.

M. Alworthy , continua l'hôtesse , ne s'étoit pas contenté de ce bienfait. Au premier voyage qu'il avoit fait peu de tems après à Londres , il avoit mis cette femme en état de louer & de meubler une maison , & lui avoit assigné une rente annuelle de 50 liv. sterlin , qu'elle avoit toujours reçue depuis.

Jugez , après cela , M. Jones ! (s'écria Madame Miller) jugez de la vénération que je conserverai toute ma vie pour ce respectable Seigneur ! Ne me croyez donc pas indiscrette , n'accusez donc pas mes motifs , lorsque con-

noissant les sentimens de M. *Alworthy* pour vous, j'ose vous supplier de craindre & d'éviter le danger du commerce de certaines femmes, dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune, M. *Jones*; j'ai vécu plus que vous: daignez croire, que mes avis ne sont dictés que par le zèle & l'amitié la plus sincère! Surtout, ne prenez point en mauvaise part ce que je me suis cru forcée de vous dire, par rapport à la réputation de ma maison, & à celle de mes filles: vous sentez, j'en suis convaincuë, combien mes craintes sont légitimes.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi, Madame, lui dit *Jones*: vous ne m'avez point offensé, & je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous défabuse de l'idée où vous êtes, que j'appartienne à M. *Alworthy*: on vous a trompée, Madame; & sans doute, en vous trompant, on a fait injure à ce digne & respectable Sei-

gneur. Je vous proteste, que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas ! Monsieur, répondit-elle, je le sçais ; & je sçais même qui vous êtes : M. *Alworthy* m'a tout dit. Mais, je sçais en même tems, que fussiez-vous dix fois son fils, il n'eût pas marqué plus de tendresse pour vous, qu'il n'en a souvent témoigné en ma présence. Ne rougissez donc point de votre état : non, non, Monsieur, les personnes estimables ne vous en estimeront pas moins. Il n'est point de naissances basses ; mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait, dont il n'est point coupable ; & si quelque'un doit en rougir, ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez, Madame, dit *Jones* en laissant échapper un soupir, il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes.....

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire ; mais
sans

noissant les sentimens de M. *Alworthy* pour vous, j'ose vous supplier de craindre & d'éviter le danger du commerce de certaines femmes, dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune, M. *Jones*; j'ai vécu plus que vous: daignez croire, que mes avis ne sont dictés que par le zèle & l'amitié la plus sincère! Surtout, ne prenez point en mauvaise part ce que je me suis cru forcée de vous dire, par rapport à la réputation de ma maison, & à celle de mes filles: vous sentez, j'en suis convaincuë, combien mes craintes sont légitimes.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi, Madame, lui dit *Jones*: vous ne m'avez point offensé, & je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous désabuse de l'idée où vous êtes, que j'appartienne à M. *Alworthy*: on vous a trompée, Madame; & sans doute, en vous trompant, on a fait injure à ce digne & respectable Sei-

gneur. Je vous proteste, que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas ! Monsieur, répondit-elle, je le sçais ; & je sçais même qui vous êtes : M. *Alworthy* m'a tout dit. Mais, je sçais en même tems, que fussiez-vous dix fois son fils, il n'eût pas marqué plus de tendresse pour vous, qu'il n'en a souvent témoigné en ma présence. Ne rougissez donc point de votre état : non, non, Monsieur, les personnes estimables ne vous en estimeront pas moins. Il n'est point de naissances basses ; mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait, dont il n'est point coupable ; & si quelqu'un doit en rougir, ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez, Madame, dit *Jones* en laissant échapper un soupir, il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes.....

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire ; mais
sans

fans prononcer une feule fois le nom de *Sophie*.

Madame *Miller* en fut fort attendrie , & commençoit à mettre au jour des réflexions , qui fans doute euffent été un peu longues , lorsque notre Héros voyant approcher l'heure où *Mylady Bellaston* devoit arriver , dit à la bonne femme , en se levant , qu'il attendoit une vifite de la Dame qui étoit déjà venuë dans la maifon ; mais que cette vifite feroit la dernière , & qu'il en donnoit fa parole.

Madame *Miller* eut d'abord quelque peine à fe rendre. Elle céda enfin aux protestations de *Jones* , qui lui jura cent fois , que c'étoit une femme de grande condition , & qu'il ne s'agiffoit entre eux que d'affaires très-innocentes.

Il fe hâta de monter dans fa chambre ; où , depuis neuf heures jufqu'à minuit , il attendit très-vainement *Mylady Bellaston*.

 CHAPITRE V.

Scène intéressante.

ON se souvient, ou l'on a oublié, que notre Héros n'avoit pas dormi la nuit précédente. Il est pourtant bon de le sçavoir, pour ne pas être étonné de le trouver aujourd'hui encore au lit à onze heures du matin. Il est vrai, que le rendez-vous manqué de *Lady Bellaston*, que l'inquiétude que lui causoit *Sophie*, que la compassion qu'il avoit conçue pour la petite *Nancy*, l'avoient assez occupé pendant la première partie de la nuit, pour écarter le sommeil de ses yeux; mais la nature, toujours attentive à réclamer ses droits, s'en étoit si bien ressaisie, que *Jones* eût peut-être encore dormi longtems, si des cris douloureux qui frapperent tout à coup son oreille, ne l'eussent pas réveillé en sursaut.

Il fit monter *Partridge*, & lui demanda ce que signifioit le bruit qu'il entendoit en bas ?

Hélas ! Monsieur, lui dit le Pédagogue, c'est *Miss Nancy*, qui a des foibleffes réitérées ; c'est sa mere & sa sœur qui crient, & se lamentent autour d'elle !....

Une ombre de tristesse, qui se répandit tout à coup sur le visage de *Jones*, frappa *Partridge*, qui crut la dissiper, en ajoutant d'un air lourdement malin, que l'accident arrivé à *Nancy* (suivant ce qu'il avoit appris de la Servante) n'avoit en soi rien d'absolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en sçavoir autant que sa mere : Eh bien, c'est un enfant de plus pour l'hôpital ; & voilà tout..... Pour Dieu, lui dit *Jones* en colere, finis tes imbécilles railleries. Faut-il que le malheur d'autrui, soit toujours l'objet de ta joye ? Cours, au plus tôt, chez Madame *Miller* ; demande si je puis la voir.... Mais non, demeure : tu vas faire encore quelque bêtise ; j'irai moi-même.

Jones se hâta de s'habiller , & de descendre. Madame *Miller* étoit dans une chambre du fond , avec ses deux filles : on introduisit *Jones* dans la chambre à manger , d'où il envoya offrir ses services à cette bonne femme , au cas qu'ils pussent lui être utiles en cette occasion.

A ces mots , que l'Hôteffe avoit entendus , elle accourt à lui toute en larmes : Ah , M. *Jones* ! lui dit-elle , vous êtes sûrement le meilleur des hommes. Mille & million de graces pour les offres que vous me faites ; mais hélas ! rien ne peut maintenant sauver ma fille... O mon enfant ! ô mon cher enfant !..... C'en est fait , M. *Jones* . . . *Nancy* est perdue pour jamais !....

Madame *Miller* apprit alors à notre Héros , que M. *Nightingale* , après avoir séduit sa fille , & l'avoir mise dans un état qui n'étoit plus douteux , l'avoit abandonnée à toute l'horreur de son sort , en quittant tout-à-coup la maison. Voyez , Monsieur ! s'écria alors Madame *Miller* , jugez par cette

lettre, s'il fut jamais un monstre plus odieux que lui.

LETTRE DE M. NIGHTINGALE.

CHERE NANCY,

Comme il ne m'est pas possible de vous faire part d'une nouvelle aussi cruelle pour moi, que pour vous-même, je prends le parti de vous apprendre que mon pere exige de mon obéissance que je fasse ma cour à une jeune & très-riche héritiere, qu'il m'a choisie pour.... Ce mot affreux me coûte trop à écrire; & vous sentez sans doute combien un sacrifice, qui m'arrache des bras de tout ce que j'aime, doit coûter à mon cœur! La tendresse qu'a pour vous votre mere, doit vous encourager à lui confier les tristes conséquences de notre union, que l'on peut aisément tenir secretes, & dont je m'engage de payer abondamment tous les frais. Je souhaite que vous ayez moins à souffrir de cet événement, que je n'en ai souffert moi-

même. Rappelez toute votre vertu , employez tout votre courage, pour soutenir un coup aussi sensible pour tous deux ; pour pardonner à un amant , pour oublier un malheureux , que la certitude de sa ruine a pû seule obliger à vous écrire cette lettre. Oubliez-moi de grace , c'est-à-dire en qualité d'Amant : mais , comptez toujours sur la vive & sincère amitié du fidèle & infortuné

NIGHTINGALE.

Jones , après cette lecture , resta quelques instans muet. Je ne puis vous exprimer , Madame , dit-il enfin à la mere affligée , combien je suis indigné de cette lettre ! Souffrez , pourtant , que je vous prie de vous conformer , en un point , à l'avis de celui qui a osé l'écrire : songez à la réputation de votre fille. . . . Elle est perdue , Monsieur ! Elle est perdue , ainsi que son innocence , s'écria Madame Miller : la chambre étoit pleine de monde au moment que la pauvre Nancy a reçu cette nou-

velle ; un évanouissement , qui a suivi cette affreuse lecture , a rendu sa honte publique. Mais ce malheur , tout horrible qu'il est , n'est pas encore celui qui dans cet instant m'épouvante le plus. Je perdrai ma fille , Monsieur ! La pauvre infortunée a déjà deux fois attenté à sa vie ; nous l'avons en vain arrêté ; elle a juré de ne point survivre à son malheur. Hélas , je penserois comme elle.... O mon enfant ! Tel est donc le fruit de tant de soins ?... Barbare *Nightingale* ! Tu nous as tous perdus ! ...

Notre Héros , les yeux baignés de larmes , partageoit , & soulageoit sans doute mieux la douleur de cette bonne mere , que n'eût peut-être fait un autre en s'épuisant en insipides verbiages.

Ah , dit Madame *Miller* , j'ai éprouvé , je vois encore toute la bonté de votre cœur : mais ce que le mien doit sentir , est au-delà de vos idées !..... la plus aimable , la plus douce , la plus soumise , la

plus tendre des filles.... ô, ma chère *Nancy* ! je t'aimois trop : tu réunissois tous mes vœux. Aveugle que j'étois, dans mon espoir : c'est ta beauté qui cause ta ruine ! je voyois, sans crainte, & même avec plaisir, les attentions de son ravisseur : je ne lui soupçonnois que des vœs légitimes ; j'étois assez vaine pour espérer.... Que dis-je ? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? même en votre présence, Monsieur, n'a-t-il pas nourri & fortifié ces espérances par le langage de l'amour le plus pur, & le plus désintéressé ? si ses ruses ont eu sur moi quelque pouvoir, que n'ont-elles pas dû opérer sur un enfant dont la candeur & l'innocence font tout le caractère ?.....

A ces mots, la petite *Betsy* accourut dans la chambre, en criant, maman ! maman, venez donc secourir ma sœur ?.... nous ne pouvons plus la tenir.

Madame *Miller* ordonna à *Betsy* de rester quelques instans avec *M. Jones*, & courut à sa fille aî-

née , en s'écriant du ton le plus patétique , juste Ciel ! conserve-moi du moins celle-ci.

Notre Héros , quoique vivement affligé lui-même , fit tous ses efforts pour consoler la petite fille , qui se désespéroit de la maladie de sa sœur.

Madame *Miller* , en rapportant à son retour de meilleures nouvelles de *Nancy* , qu'elle avoit laissée un peu plus tranquille , se souvint qu'elle avoit dès la veille prié *Jones* à déjeuner , & lui en fit ses excuses.

J'espère , Madame , lui dit notre Héros , goûter bientôt un plaisir plus délicieux pour moi que celui dont vous daignez vous souvenir ; & c'est en vous rendant service , ainsi qu'à votre fille , que je vais tâcher de le trouver. Quel que soit le succès de mon entreprise , comptez du moins sur tout mon zèle. Ou je me trompe fort , ou malgré tout ce qui vient d'arriver , *M. Nightingale* n'est ni sans remords , ni sans amour pour votre fille. Si je trou-

ve ces sentimens dans son cœur ; j'ose encore me flatter que tout n'est pas désespéré. Employez tous vos soins pour calmer *Nancy* , & pour vous consoler vous-même. Je cours chez M. *Nightingale* ; & j'espère que le Ciel daignera seconder mes vœux.

C H A P I T R E V I.

Entrevuë de Mrs JONES & NIGHTINGALE.

IL en est du bien , comme du mal que nous faisons à autrui , il retombe presque toujours sur nous. Si l'homme généreux jouit de ses propres bienfaits , presque autant que celui qui les reçoit , je crois qu'il est peu de caractères assez complètement diaboliques pour faire le mal sans en ressentir également quelques remords.

M. Nightingale n'étoit pourtant pas de cette dernière classe. No-

tre ami *Jones* le trouva , près de son feu , très-triste , & rêvant profondément à la situation douloureuse où il supposoit vraisemblablement qu'étoit alors la pauvre *Nancy*. Dès qu'il apperçut son ami , il vola dans ses bras. Vous arrivez fort à propos , lui dit-il , je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en suis fâché , lui dit *Jones* ; ma présence n'est point capable de vous égayer : je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoiqu'il en soit , je dois vous en instruire. Apprenez donc , qu'une famille entière , dont vous avez causé la perte , est l'objet qui m'amène ici.

La pâleur de *M. Nightingale* , à ce premier début de *M. Jones* , ayant convaincu ce dernier que ses conjectures n'étoient pas absolument fausses , lui inspira toute la confiance & la chaleur nécessaire pour peindre le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale , quoiqu'ému , quoi-

que percé de plus d'un trait douloureux, l'écouta sans l'interrompre.

Dès que notre Héros eut fini..... ce que j'entends, ô mon ami ! lui dit *Nightingale*, me déchire le cœur. Quoi, le malheur à voulu que le secret de ma Lettre ait été public ? pauvre *Nancy* ! sa réputation auroit du moins été sauvée ; cet accident seroit resté caché ; elle n'en eût pas été moins aimable. Supposons même, qu'un époux un jour en eût eu connoissance, son propre intérêt l'eût sans doute obligé de se taire.

Mon ami, lui dit *Jones*, soyons sinceres ; vous connoissez mieux *Nancy*. Son cœur est tellement à vous, vous l'avez séduite au point, que la perte de son honneur est peut-être le moindre objet de ses regrets. C'est vous qu'elle regrette, c'est votre trahison seule qui fait périr, en un jour, & votre Amante, & sa famille.

• Ma trahison ? s'écria *Nightingale* : Non, mon ami, elle a toujours mon cœur & ma tendresse !

mon épouse, quelle qu'elle puisse être, ne les possédera jamais au même point.

En ce cas, lui dit *Jones*, comment est-il possible que vous l'abandonniez ?

Hélas ! comment faire autrement ? répondit l'autre. Demandez-le à *Nancy*, repartit *Jones*, avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez réduite, elle seule peut vous donner un bon conseil. Son intérêt, plus que le vôtre, devrait être maintenant la règle de votre conduite. Si c'est mon avis que vous demandez, s'écria notre Héros, remplissez son espoir, & celui de sa famille : que dis-je ? remplissez le mien propre ; je vous avoué sincèrement, que vous l'aviez fait naître dès les premiers instans que je vous ai vû auprès d'elle. Pardon, si je présume assez de votre amitié pour vous dire ce que la pitié m'inspire en faveur de ces pauvres infortunées. Mais, votre propre cœur suffit pour juger si votre langage apprêté a pu

faire illusion non-seulement à *Nancy*, mais à sa mere même. Rendez-vous justice sur cet article : je laisse à votre probité le soin de vous juger.

Je vous entends, lui dit *Nightingale*, en soupirant, & je vous dirai plus..... j'ai promis positivement ; je le crains du moins, autant que je le crois.

Vous avez promis ? lui dit notre Héros ; & vous pouvez hésiter encore !

Mettez-vous en ma place, répondit l'autre : je vous connois homme d'honneur, & incapable, en me conseillant, d'en trahir les Loix. Indépendamment de toute autre considération, puis-je, avec honneur, après ce secret divulgué, épouser cette fille ?

Eh pourquoi non ? répliqua *Jones*, si le véritable honneur, qui au fond n'est que la *bonté* même, vous le dit, & l'exige ?..... mais, puisque vous m'opposez ce scrupule, permettez que le l'examine.

Pouvez-vous, sans blesser ce

même honneur, vous sentir coupable d'avoir, sous de fausses promesses, trompé une jeune personne ? de lui avoir, en abusant de sa crédulité, ravi son innocence ? Pouvez-vous, avec honneur, vous sentir, vous connoître, vous avouer malgré vous-même, l'artisan volontaire de l'opprobre, & de la destruction d'un Etre humain ? Pouvez-vous, avec honneur, enlever la réputation, la paix, la vie même, & peut-être plus encore, à cette aimable créature ? l'honneur se rappellera-t-il, sans frémir, qu'elle est jeune, sans art, & sans défense ? que c'est cette jeune personne qui vous aimoit, qui ne respiroit que par vous, qui eût péri cent fois pour vous, qui eût crû faire un crime en vous soupçonnant un instant, & qui croyoit plaire encore plus en sacrifiant tout à l'objet de sa tendresse ?.. L'honneur, dis-je, peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets ?

Votre raisonnement est juste, répondit *Nightingale* : j'adopte tous

vos sentimens. Mais connoissez-vous bien le monde ? Après un pareil esclandre (quoique de mon fait !) Oserois-je avouer mon Épouse ? Oserois-je encore me montrer ?

Qu'entens-je ; Ah, rougissez ! Rougissez, s'écria *Jones*, d'une telle foiblesse. L'instant où vous avez juré de l'épouser, en a fait votre femme : On peut accuser sa prudence, mais jamais sa vertu. Eh, qu'est-ce que ce monde que vous semblez tant redouter ? Un tas de débauchés, de gens sans principes & sans mœurs, de fôts, & de faux importans ? Pardon, si je m'échappe : cette mauvaise honte naît d'une fausse modestie, ombre éternelle du faux honneur. . . . quiconque a des notions du véritable ne pourra que vous applaudir. Mais, suffisons-nous supposer le contraire, votre cœur mon ami, Ce cœur que je connois juste & sensible, peut-il manquer de vous en applaudir ? Ce sentiment pur & délicieux qu'inspire toujours une ac-

tion noble, juste & généreuse ; n'est-il pas plus satisfaisant pour le cœur, que les louanges mal acquises de ce monde que vous craignez ?... Pesez l'alternative ; jetez de bonne foi les yeux sur ces deux tableaux : Voyez, d'un côté, cette infortunée, cette tendre & crédule amante, expirant dans les bras de sa trop déplorable mere ! entendez son dernier soupir prononcer encore votre nom ! Ecoûtez-la plaindre son sort, sans accuser la cruauté de celui qui le cause ! Peignez-vous sa famille désespérée, détestant l'Auteur de sa ruine, & périssant du même coup dont vous avez frappé votre victime. Jetez enfin les yeux sur votre malheureux enfant, sans secours, sans nom, sans état, sans appui, expirant dans l'opprobre, ou languissant dans la misère ! ramenez alors vos regards sur vous-même ; voyez, en vous, l'unique auteur de cette affreuse Tragédie ; & réfléchissez un instant.

Voyez-vous vous-même, d'un

autre côté, dissipant d'un seul mot ces horreurs, rendant la vie à tant de malheureux.... Goutez la joie, jouissez des transports de cette aimable & tendre amante, volant, ou plutôt se précipitant dans vos bras; voyez le sang colorer de nouveau ses joues pâles & livides, le feu de l'amour ranimer ses yeux presque éteints par les pleurs, & la reconnoissance exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ses sentimens. Regardez, plus loin, sa respectable mere, passant tout-à-coup de l'abîme du malheur au comble de la félicité, ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de sa famille. Quel bonheur! quel plaisir, o mon ami! de faire tant d'heureux en un instant.

Telle est, mon cher *Nightingale*, telle est l'alternative, tels sont les deux tableaux que je recommande à votre attention..... je ne connois plus mon ami, ou son choix sera bientôt fait.

Ah! reconnois toujours ton ami,

s'écria *Nightingale* ! mon cœur , pour être brisé , n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence : la pitié lui avoit déjà parlé pour *Nancy* ; & plût au Ciel que je ne l'eusse jamais exposée au malheur dont elle gémit !..... croyez-moi , *M. Jones* , j'ai longtems combattu , j'ai longtems lutté contre moi-même , avant que de me résoudre à tracer cette Lettre fatale qui cause aujourd'hui tant de maux. Si je n'avois que mon cœur à consulter , j'épouserois ma *Nancy* dès demain : je le voudrois , j'en atteste le Ciel ! mais , puis-je imaginer , pouvez-vous imaginer vous-même , que j'obtienne jamais l'aveu d'un pere tel que le mien ? d'un pere , qui s'est engagé d'un autre côté ; & qui dès demain doit me présenter à la riche héritiere qu'il me destine ?

Je ne connois pas votre pere , répondit *Jones* : mais , si j'étois assez heureux pour l'abattre , promettez - vous de rendre la vie à *Nancy* , & à sa mere ?

De toute mon ame ! répondit *Nightingale* ; avec autant d'ardeur, que je recherche ma propre félicité..... eh, où puis-je mieux la trouver ?..... si *Nancy* connoissoit les larmes que j'ai versées, & tout ce que j'ai souffert depuis hier, je crois qu'elle en auroit pitié. L'Amour ne m'a jamais bien parlé que pour elle : l'honneur seul, ou plutôt son phantôme, combattoit mes remords. O, mon ami ! vous l'avez terrassé ; & je me sens digne de vous. S'il est possible que mon pere consente à mes vœux, je suis le plus heureux des hommes.

Eh bien, je l'entreprends, lui dit *Jones*. Quelque face que je puisse donner à cette affaire, n'allez pourtant pas vous fâcher contre moi. Votre pere, avouez-le, n'eût sans doute pas tardé à sçavoir de quoi il s'agit, les aventures de ce genre font des progrès rapides dans le monde, vous l'avez déjà trop malheureusement éprouvé. D'ailleurs, si nous ne prévenons pas au plutôt les accidens qui peuvent ar-

river, & que j'ai tout lieu de craindre, vous vous verriez, avant qu'il soit deux jours, la fable & l'horreur du Public. Laissez-moi donc agir. S'il est quelque ombre d'humanité dans le cœur de votre pere, il fera sensible à ce que je lui prépare : indiquez - moi seulement sa demeure, je ne perdrai pas un moment. Quant à vous, mon ami, hâtez - vous, si vous l'aimez, de voler chez *Nancy* ; allez fermer le tombeau déjà ouvert pour elle. Le spectacle qui vous attend dans cette maison de douleur, vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

Nightingale consentit à tout. Il donna l'adresse de son pere à notre Héros, en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ses efforts ne fussent infructueux auprès d'un homme aussi avare qu'entier dans ses volontés..... attendez, dit-il, tout à coup à *Jones* ?.... si vous lui disiez que je suis déjà marié, il se rendroit peut-être plus traitable ? Voyez, éprouvez

ce moyen extrême : j'aimé assez *Nancy* pour le hazarder , quelle qu'en puisse être l'issüë.

Jones approuva l'idée de son ami , & partit pour chercher le vieux *Richard* , tandis que *Nightingale* alloit rendre la vie à son Amante.

CHAPITRE VII.

Entrevüë de JONES , & du pere de M. NIGHTINGALE. Arrivée d'un nouveau personnage.

LE pere de *M. Nightingale* , après avoir jadis fait sa fortune dans le commerce , avoit quitté la marchandise , & ne commerçoit depuis longtems qu'en argent , celle de toutes les denrées dont il connoissoit mieux les avantages & qu'il sçavoit toujours employer utilement soit au service du Public , ou à celui des particuliers. Cet homme , en un mot , n'étoit

qu'argent , ne connoissoit qu'argent , n'entendoit , ne voyoit , & ne rêvoit qu'argent : Philosophe d'ailleurs , & qui maître de ses passions ,

*Avoit sçu réunir dans le fond de sa
caisse ,
Ses craintes , ses desirs , ses vœux , &
sa tendresse.*

La fortune , dans son quart-d'heure le plus fantasque , n'eût pû je crois choisir en notre ami *Jones* , un Ambassadeur moins propre à traiter avec un pareil personnage.

Aussi , Dieu sçait comme notre Héros en fut reçu , lorsqu'après un assez long préambule , il eut appris au bon homme que son fils étoit marié à *Miss Nancy Miller* !

Le détail de cette scène , qui fut très-longue , ne me paroît pourtant pas assez intéressant , pour être rapporté , surtout dans les circonstances présentes , où nous avons bien mieux à faire : les propos , les emportemens , les menaces d'un pere aussi dure qu'avare , & qui se

voit trompé dans ses espérances ,
font très-aisés à présumer.

La tempête étoit à son plus haut
point , lorsque le frere du fougueux
vieillard arriva dans son Cabinet.

Ces deux gens , quoique parens
si proches , étoient de caractères
totalement opposés. Le frere, arri-
vant , avoit aussi été élevé dans le
commerce : mais , il ne s'étoit pas
plutôt vu un fond de 6000 livres
sterlin , que renonçant à tout au-
tre espoir de fortune , il s'étoit re-
tiré à la campagne , où depuis
vingt-cinq ans il vivoit heureux
avec une épouse fort enjouée , qui
tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille , enfant
gâté à tous égards , & qui , pour ne
point quitter ses parens , avoit de-
puis peu refusé un établissement
considérable.

La jeune personne que M. *Nigh-
tingale* pere avoit destinée à son
fils , étoit du voisinage de son frere,
& très-liée avec sa nièce. C'étoit
même à propos du mariage pro-
jetté , que *Nightingale* , frere , étoit
venu

venu en ville, non pas pour en hâter l'accomplissement, mais pour le rompre s'il étoit possible, attendu les nombreuses imperfections tant corporelles que spirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de son neveu avec *Nancy*, qu'il connoissoit; & lorsque son frere eut bien purgé sa bile, sur ce sujet, il lui parla ainsi.

Si vous étiez un peu plus de sang froid, mon frere, je vous demanderois si c'est pour l'amour de lui-même, ou pour l'amour de vous seul, que vous aimez aujourd'hui votre fils? Vous me répondriez, du moins je le suppose, que c'est pour l'amour de lui-même; & sans doute, que c'est son bonheur seul que vous cherchiez dans l'alliance proposée.

Mais, mon frere, les règles de bonheur que nous nous avisons de prescrire à autrui, m'ont toujours paruës fort absurdes; & la puissance de quiconque insiste sur un point si délicat, n'offrit jamais rien

à mes yeux que de tyrannique. C'est une erreur vulgaire, je le sçais : mais ce n'est pas moins une erreur. Et si son absurdité est sensible, c'est surtout lorsqu'il s'agit du mariage, dont la félicité est attachée à l'affection subsistant entre les parties.

J'ai donc toujours pensé, que le choix des parens pour leurs enfans, dans cette occasion, étoit d'autant moins raisonnable, que rien ne peut commander à l'amour; que cette passion, soit par elle-même, soit par la perversité de notre nature, hait tellement tout ce qui sent la contrainte, que souvent la persuasion même a suffi pour la révolter.

Je conviens, cependant, que les parens, dussent-ils n'être pas bien sages, doivent être consultés; qu'ils peuvent même, en certains cas, employer légitimement la voix négative. Mon neveu, à cet égard, est par conséquent coupable envers vous. Mais, procédons de bonne foi, mon frere : n'y avez-

vous pas un peu contribué ? N'avez-vous point , par de fréquentes déclarations sur ce sujet , laissé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus , au cas que la fortune d'une épouse ne quadrât pas avec vos idées ? N'est-ce pas peut-être ce motif , seul qui allume aujourd'hui votre colère ? & si votre fils a péché dans un seul point contre ce qu'il vous doit , n'avez-vous pas d'un autre côté excédé les bornes de l'autorité paternelle , en lui choisissant , en lui marchandant une épouse qu'il ne connoît pas , que vous ne connoissez pas vous-même , & que vous rougiriez d'avoir proposée , si la moindre partie de ce que je sçais d'elle vous étoit révélé ?

J'avoue pourtant toujours , que votre fils a commis une faute ; mais cette faute n'est sûrement pas impardonnable. Il a agi , sans votre consentement , dans une matiere où il auroit dû le demander : mais , c'est aussi dans une matiere où lui seul étoit principalement intéressé.

Vous ne pouvez disconvenir , que l'intérêt seul ne fut en cette occasion la règle de vos idées : mais , si malheureusement il n'a point pensé de même , s'il s'est trompé dans les notions du vrai bonheur , prétendez-vous , mon frere , au cas que votre fils vous soit cher , le rendre encore plus malheureux ? Voulez-vous aggraver les tristes conséquences de son engagement , & réaliser des malheurs qui n'arriveront peut-être pas , s'il trouve en vous un pere ? Voulez-vous , en un mot , parce que vous n'avez pu le rendre aussi riche que vous le prétendiez , employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la misere ?

L'antiquité nous garantit bien des miracles. *Orphée & Amphion* ont rendu sensibles des Etres absolument inanimés. Rien de plus étonnant ! mais , ni l'Histoire , ni la Fable , n'ont osé hasarder le moindre exemple d'un avare attendri par la force ou par le patétique du raisonnement.

M. *Nightingale*, pere, au lieu de répondre directement au discours de son frere, se contenta de lui dire, qu'ils n'avoient jamais été de même avis sur l'éducation des enfans. Je voudrois, ajouta-t'il, que vous ne vous fussiez mêlé que de celle de votre fille, sans vous être ingéré de vouloir élever mon fils, qui n'a pû, je crois, que très-peu profiter de vos préceptes, encore moins de vos exemples.

Il est vrai, que le jeune *Nightingale*, qui étoit le filleul de son oncle, avoit beaucoup plus vécu avec lui qu'avec son pere. Aussi, l'oncle l'aimoit presque autant que sa propre fille.

Jones étoit enchanté de ce bonhomme ; & lorsqu'ils s'apperçurent que rien ne pouvoit calmer cet obstiné pere, notre Héros emmena l'oncle, qui vouloit voir son neveu, chez Madame *Miller*.

 CHAPITRE VIII.

Evenemens surprénans.

Jones, à son retour chez lui, trouva la face des choses totalement changée. La mere, les deux filles, & le jeune *Nightingale* étoient à table, soupant ensemble; & l'oncle, qui étoit connu dans la maison, y entra sans cérémonie.

Il embrassa *Miss Nancy*, en qualité de niece, & complimenta son neveu, avec autant de cordialité, que s'il eût épousé son égale à tous égards.

Ce début avoit fait pâlir *Nancy*, & son prétendu mari, & tous les deux étoient fort embarrassés de leur contenance. Mais *Madame Miller*, qui avoit cherché une occasion de passer dans une chambre à côté, ayant fait appeller *Jones*, le surprit fort, lorsque se jettant à ses pieds, cette bonne femme toute en larmes

le nomma cent fois le sauveur de sa famille , & lui apprit que M. *Nightingale*, dès le lendemain matin, épouserait sa fille.

Cette nouvelle transporta notre Héros de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoissance de son hôtesse , qu'il ramena enfin dans la salle à manger, où tout se passoit au gré de leurs désirs.

Trois heures s'écoulèrent rapidement dans cette aimable & petite Assemblée, pendant lesquelles l'oncle, zélé Partisan de la bouteille, avoit si souvent bû à la santé des jeunes Epoux, que le neveu s'en sentoit un peu lui-même. Aussi, n'est-ce qu'à une effusion de cœur, un peu bacchique, que nous pouvons attribuer la fantaisie qui prit tout à coup à ce jeune homme de faire monter son Oncle dans son ancien Appartement, pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans son prétendu mariage, que ce qui s'étoit déjà passé entre *Nancy* & lui.

Comment ! s'écria le vieux campagnard , tu n'es pas en effet marié ?... Viens mon Neveu , que je t'embrasse ! Je n'entendis rien de ma vie qui m'ait fait autant de plaisir. Si la faute eût été faite , je t'eusse protégé , je t'eusse aidé de toute ma puissance : mais puisque tu es libre , ouvre les yeux sur la sottise que tu aurois faite.

Qu'entens-je ! lui dit *Nightingale* : mon honneur n'est-il pas engagé ? Quelle différence trouvez-vous donc..... Bon , répliqua l'Oncle , l'honneur ! belle chimère ! il est de l'invention des hommes : on le définit comme l'on veut. En trouveras-tu moins un parti considérable ? Il s'agit parbleu bien d'honneur ici !

Pardon , Monsieur , lui dit *Nightingale* : mais je pense autrement. Non seulement l'honneur , mais la conscience , mais l'humanité même exige que je remplisse mes engagements. Non , mon Oncle , j'y suis déterminé , & je veux l'épouser..... Vous le voulez , Mon-

fiour ? s'écria l'Oncle : j'attendois peu ce mot de votre part. S'il s'adressoit à votre pere , à la bonne heure ; à peine a t'il mérité que vous le connussiez : mais à moi , qui vous ai élevé , qui fus toujours votre ami , je ne le conçois pas ! Quelles impressions avez-vous donc prises , depuis que vous m'avez quitté ?.... Ma fille , que j'ai élevée , ainsi que vous , comme mon amie , osa-t'elle jamais contredire mes conseils ?

Vous ne lui en donnâtes sûrement jamais en pareil cas , répondit *Nightingale* ; j'ai peine à croire , que vos ordres mêmes , pussent lui faire sacrifier l'objet de ses inclinations.

N'insultez point ma fille ! s'écria vivement l'oncle , n'insultez pas mon *Henriette* ! Son éducation me répond de sa soumission aveugle à toutes mes volontés. En lui laissant faire les siennes , je l'ai habituée à ne jamais me résister.

Je n'ai pas prétendu , lui dit *Nightingale* , insulter ma cousine ,

que j'estime autant que j'honore. Mais je suis convaincu que vous ne lui donnerez jamais un ordre aussi sévère que l'est celui que je reçois de vous Mais , de grâce , mon cher oncle , retournons à table : la compagnie doit s'étonner & s'ennuyer de notre absence. Permettez même que je vous supplie , de ne rien dire qui puisse attrister la pauvre *Nancy*, ou sa mere.

J'y consens , répondit l'oncle , mais à une condition : c'est que vous veniez me reconduire chez moi , pour que nous puissions jaser encore quelques instans en liberté sur cette affaire. Je voudrois , je l'avoue , malgré la stupide obstination de mon frere , qui se croit pourtant un très-habile homme ! préserver ma famille de tout établissement peu avantageux.

Nightingale , qui connoissoit son oncle pour n'être pas moins entêté que son pere , lui promit de l'accompagner. Ils revinrent ensuite dans la salle à manger , où le vieil oncle promit de mon-

trer le même visage qu'auparavant.

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre.

ON n'avoit pas été tranquille en-bas : les cris de l'oncle avoient été entendus ; & quoiqu'on n'eût rien pû recueillir de ce véhément Dialogue, il n'avoit pas moins jetté la terreur dans l'ame de *Nancy*, de sa mere, & de notre Héros même.

Lorsque la Compagnie fut rassemblée, l'altération de toutes les physionomies devint visible ; la gayeté n'osa plus se montrer, qu'avec un air contraint.

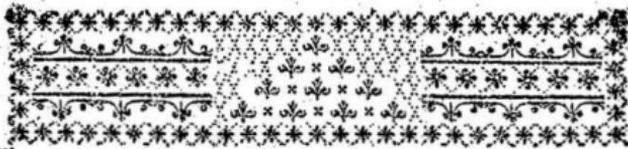
On quitta la table, une demie-heure après ; & l'oncle emmena son neveu, qui assura *Nancy*, qu'il reviendroit de grand matin pour remplir ses promesses.

Jones, quoique le moins inté-

ressé dans l'avanture , fut celui qui en craignit le plus les suites. Tandis qu'il délibéroit, s'il étoit à propos de dévoiler ses craintes à la petite famille, la servante de la maison vint l'avertir qu'une Dame le demandoit avec empressement... Il se hâta d'y courir : c'étoit Madame *Honora*, qui lui apportoit de si terribles nouvelles, concernant *Sophie*, que notre Héros, oubliant tout à coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ses Hôtesse, ne pensa plus qu'à ses propres malheurs, & se livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le Lecteur ne peut être instruit de ces tristes événemens, qu'après le récit de ce qui les a précédés & produits. Ce sera le sujet du Livre suivant.

Fin du quatorzième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE QUINZIÈME.

*Dans lequel le progrès de l'Histoire
n'est que d'environ deux jours.*

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre SOPHIE.

Lorsque les enfans sont à rien faire, disoit un vieux Gentilhomme de ma connoissance, on peut parier qu'ils font du mal. Je ne prétends point étendre cette maxime jusques sur les femmes en général : mais, on me passera peut-être, que lorsque la jalousie & la rage sont au-dehors insensibles chez elles, on peut tout attendre

& tout craindre de ce que ces passions opèrent dans le fond de leur ame.

Lady Bellaſton, va nous en fournir un exemple. Sa haine pour *Sophie*, étoit au comble ; elle l'accabloit de careſſes, en attendant l'occafion de ſe défaire d'une rivale qui croiſoit ou détruifoit à chaque inſtant ſes plus flatteuſes eſpérances.

Nous avons dit, qu'un jeune Cavalier avoit aidé *Sophie* à fortir de la Comédie, le jour qu'elle y avoit eu tant de peur.

Lord Fellamar (car telle étoit ſa qualité) avoit déjà vû notre Héroïne chez ſa tante, & en étoit devenu éperduement amoureux. Il n'avoit pas manqué, dès le lendemain de ce jour, de venir ſçavoir des nouvelles de la ſanté de *Sophie*; & de faire éclater, dans une longue viſite, tout l'intérêt que ſon cœur paroifſoit y prendre.

Lady Bellaſton, crut le jeune Lord très-propre à remplir ſes deſſeins : dès le jour même, elle devint ſa

confidente ; & le trouva si enflâmé , qu'elle en espéra tout.

Le *Lord*, informé de la naissance & des grands biens de *Sophie* , ne tarda pas à parler mariage : c'est où *Lady Bellafton* l'attendoit.

Je vous répondrois bien , lui dit-elle (avec air apprêté , & jouant l'embarras) du consentement de son pere : l'honneur d'une telle alliance ne pourroit que le flatter infiniment. Mais, je prévois un obstacle invincible , dont je rougis de vous instruire. Vous avez un rival , *Mylord* ! & un rival, qui quoiqu'indigne d'être nommé, n'en est pourtant pas moins redoutable..... Ah , Madame ! s'écria le *Lord Fellamar* , vous me glacez le cœur : vous venez de m'anéantir !

Fi donc , *Mylord* , lui dit la Dame , j'imaginois au contraire vous enflâmer , vous voir tonner contre un odieux rival , & n'avoir rien de plus pressé que de me demander son nom ?.... & vous prétendez être amoureux !

Si je le suis ! s'écria-t-il..... oui ,

je le suis, Madame, au point de tout entreprendre pour posséder votre aimable parente. Parlez, parlez, de grace ! quel est donc cet heureux mortel ?

C'est..... j'en rougis encore un coup, pour elle, & pour mon sexe entier !.... c'est un misérable, un bâtard, un enfant trouvé, un faquin, en un mot, plus misérable que le dernier de vos Laquais.

O Ciel ! s'écria-t-il, en frémissant, se peut-il qu'une jeune personne, douée de tant de charmes, ait pû s'attacher à un aussi indigne objet ?.... hélas, *Mylord*, répondit-elle, songez à ce que c'est que la vie de la Campagne !... c'est le poison des jeunes filles, c'est-là que le cœur se nourrit d'un amour ridicule, qu'on se farcit la tête d'un fatras d'idées si romanesques, que la meilleure Compagnie de Londres, & le cours d'un hyver entier, suffit à peine pour les déraciner.

En vérité, Madame, répliqua *Fellamar*, votre parente est d'un

prix trop précieux à mes yeux pour la laisser dans un aveuglement si déplorable ; & sa perte ne sçauroit être trop tôt prévenue.

Hélas , *Mylord* , dit la bonne Dame , comment la prévenir ? Tout le pouvoir de la famille a fait jusqu'aujourd'hui de vains efforts : quelque charme , je crois , s'en mêle ; la pauvre *Sophie* ne respire qu'après l'instant de sa ruine. Et pour vous ouvrir tout mon cœur , je tremble à chaque instant , d'apprendre sa fuite avec ce malheureux !

Ce que j'entends , Madame , excite ma compassion bien plus que mon mépris , & ne fait qu'ajouter à mes sentimens pour votre cousine. On pourroit trouver des moyens.... on pourroit prévenir la perte d'un si rare trésor..... Madame , ne lui a-t-elle pas déjà parlé raison sur ce sujet ?

Raison ! s'écria *Lady Bellafton* , en éclatant de rire , connoissez-vous assez peu les femmes pour imaginer que la raison puisse rien

contre leur penchant ? Le tems ; *Mylord* , le tems feul est le feul remede qui puisse les guérir : mais je sçais qu'il est peu du goût de *Sophie* ; & c'est ce qui redouble mes terreurs..... chaque instant les augmente ; & je commence à croire , que la violence seule....

Que faut-il faire ? s'écria *Mylord* ; quels moyens peut-on employer ? il n'en est point que je ne tente.... O *My lady* ! dans l'espoir de la posséder , est-il rien que je n'entreprenne ?....

En vérité , je ne sçai que vous dire , répondit la Dame.... attendez ?.... je m'y perds.... en vérité , je n'y vois goutte.... si l'on veut la sauver , il en est tems ; il faut agir.... & comme je vous le disois toute-à-l'heure , la violence est absolument nécessaire.... j'entrevois un moyen , désagréable pourtant , & dont je suis presque effrayée moi-même !..... il demande bien de la tête , je vous en avertis.

Je ne crois pas , Madame , lui dit-il , être suspect du côté du cou-

rage : il faudroit, d'ailleurs, que j'en eusse bien peu pour reculer en cette occasion.

Ah, *Mylord*, répondit-elle, je suis bien sûre de vous.... c'est de moi seule que je doute : car je sens combien il faudra m'exposer. La confiance que votre probité m'inspire, seroit sans doute de nature à effrayer toute autre femme.... & si je n'étois bien certaine....

Le Lord, en l'interrompant, n'eut pas de peine à la rassurer encore sur ce point ; & d'autant plus aisément, qu'il jouissoit de la réputation la plus intégrè & la mieux méritée.

Eh bien, dit-elle, *Mylord*, vous surmontez tous mes scrupules ; je vais..... mais non, je ne puis m'y résoudre..... l'idée seule me fait frémir ! non cela ne fera pas..... essayons d'abord tous les autres moyens. Pouvez-vous dîner ici aujourd'hui ? vous aurez le plaisir de la voir autant que vous voudrez..... & nous n'avons

pas de tems à perdre. Nous n'aurons que *Lady Betty*, *Miss Eagle*, le Colonel *Hampsted*, & *Tom Edwards*..... ils ne resteront pas; & je ne ferai au logis pour personne: vous en ferez plus à votre aise. Je vous réponds même, de trouver le moyen de vous convaincre de l'attachement de *Sophie* pour son indigne Amant.

Fellamar remercia *Lady Bellaston*, accepta son dîner, & sortit pour se mettre en état de reparôître bientôt plus déceimment chez elle.

CHAPITRE II.

Suites du complot contre SOPHIE.

Q Uoique le Lecteur ait conçu, dès longtems, que *Lady Bellaston* étoit membre, & très-important, du grand monde, elle étoit pourtant en effet membre, & très-consideré, du *Petit monde*:

expression qui désignoit une très-digne & très-honorable Société, florissante il n'y a pas longtems dans ce Royaume.

Parmi les bons principes qui ser-voient de base à cette Société, il en étoit un remarquable. Il étoit de règle, dans cet illustre Corps, dont les Héros s'assembloient souvent vers la fin de la dernière guerre, que chacun d'eux fût tenu de se signaler chaque jour, au moins une fois, par un exploit nouveau. Cet exploit consistoit, en quelque fausseté plaisante, qui toutes les vingt-quatre heures étoit répandue dans Londres par toute la coterie. Jamais établissement ne donna matière à plus de sottises conjectures, à plus d'histoires ridicules, qui (je n'en voudrois pas jurer) partoient peut-être du sein de la Société même. Le D...., disoit-on, par exemple, assis dans un grand fauteuil, présidoit en personne aux Assemblées &c..... mais, après les informations les plus scrupuleuses, je suis obligé d'avouer, que tous

ces contes étoient faux ; que cette cotterie, étoit composée d'une fort bonne sorte de gens ; que les fauffetés, auxquelles ils donnoient cours, n'étoient point de nature à nuire au prochain ; & n'avoient d'autre but, que l'amusement de leurs auteurs & celui du public.

Tom Edwards, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, étoit de ce comique corps. Ce fut lui que *Lady Bellaſton* choiſit, pour débiter une fauffeté qu'elle avoit conçüe : ce qui ne devoit arriver que le ſoir, lorsque la compagnie du diner, excepté *Lord Fellamar* & lui-même, ſeroit ſortie & qu'elle lui donneroit le mot.

Que le lecteur ſ' imagine donc, qu'il eſt environ huit heures du ſoir ; que *Lady Bellaſton*, *Lord Fellamar*, *Miſſ. Weſtern*, & *Edwards*, finiſſent une partie de *Whiſt* * ; & que *Lady Bellaſton*, poſitivement au dernier tour, donne le mot à

* Jeu de Cartes à la mode en Angleterre.

Edwards, en lui parlant ainsi.....

En vérité, mon pauvre *Tom*, vous n'êtes plus supportable : vous nous disiez du moins autrefois des nouvelles ; & maintenant, vous ne sçavez ni ne dites plus rien !....

Ce n'est pas ma faute, Madame, répondit *Edwards* : le monde est aujourd'hui si lourd, si engourdi, qu'il ne produit plus rien digne d'être remarqué.... Mais à propos !

je me rappelle un terrible accident arrivé au pauvre Colonel *Wilcox*..

Le pauvre homme !..... vous le connoissez, Mylord ? personne n'est plus connu. Je le plains, en vérité, de tout mon cœur !....

De quoi donc s'agit-il, répondit *Lady Bellaston* ?

Il s'est battu en duel ce matin, il a tué son homme... & voilà tout.

Lord *Fellamar*, qui n'étoit pas du complot, demanda qui il avoit tué ? un jeune homme, répondit *Edwards*, que personne de nous ne connoit, du Comté de *Somerset*, dit-on, arrivé depuis peu à Londres, & parent d'un M. *Al-*

worthy , que je crois de la connoissance de Mylady. J'ai vû porter le mort dans un Caffé.... C'étoit, ma foi, un très-bel homme!

Sophie, qui mêloit les cartes, au moment qu'*Edwards* avoit commencé à parler d'un homme tué, s'étoit arrêtée tout court: ces sortes d'histoires avoient toujours droit de l'affecter beaucoup. Celle-ci finie, elle voulut achever de mêler: mais, après avoir donné trois cartes à l'un, sept à l'autre, & dix au troisiéme, le reste lui glissa des mains, & la pauvre fille tomba évanouie dans son fauteuil.

La Compagnie en usa comme d'ordinaire en ces sortes d'occasions. On fit beaucoup de bruit, on la secourut, elle revint, & demanda d'être conduite dans son appartement; où, *Lady Bellaston* l'ayant suivie, lui apprit, en éclatant de rire, que c'étoit une pièce quelle lui avoit fait jouer: en l'assurant pourtant, que ni Mylord, ni *Edwards*, ne sçavoient rien du vrai secret de l'affaire.

Lord

Lord *Fellamar* n'eut pas besoin d'autres preuves , pour être convaincu que tout ce que *Lady Bellaſton* lui avoit appris n'étoit que trop vrai.

Grand confeil, en conféquence , entre *Lady Bellaſton* & lui , dès qu'elle fut revenue de chez *Sophie* ; & d'où il réfulta un projet , qui malgré ce qu'il avoit d'abord offert d'odieux aux yeux du Lord même , fut pourtant bientôt juſtifié par la légitimité de ſes intentions ; mais qui ne révoltera pas moins pluſieurs de nos Lecteurs.

Il fut arrêté , que le lendemain à ſept heures du ſoir , *Sophie* , par les ſoins de *Lady Bellaſton* , ſe trouveroit ſeule dans ſon Appartement , & que Mylord y ſeroit introduit.

Très-ſatisfaite de cet arrangement , dont le ſuccès lui paroifſoit infaillible , attendu les meſures déjà préméditées pour écarter tous les domeſtiques, *Mylady Bellaſton*, après le départ du Lord, ſe mit tranquillement au lit, *Sophie* , forcée

après certain éclat, d'épouser *Fellamar*, ne laissoit plus d'espoir à *Jones*; & *Jones*, une fois sans espoir, ne pouvoit plus échapper à *Lady Bellaston*. Quel plaisir! Quel triomphe pour elle! Tout la justifioit, d'ailleurs, aux yeux de la famille de *Sophie*, ainsi qu'à ceux du monde: en arrachant sa parente à un attachement honteux, elle lui procuroit un époux, qui par son rang & sa fortune ne pouvoit qu'honorer *M. Western*, & la parenté de sa fille.

L'autre conspirateur, n'étoit pas à beaucoup près si tranquille: son cœur, malgré lui-même, étoit en proie à ces noires agitations, si sublimement peintes par *Shakespeare* *, lorsqu'il fait dire à *Brutus*, déterminé à immoler *César*.... *Que l'homme est foible! Faut-il que l'intervalle qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangereux & son exécution, ne soit jamais rempli*

* Théâtre Anglois, Tome 3.

que de songes funestes , & de chimeres effrayantes ! Faut-il qu'il frémissé à chaque instant, à l'aspect des dangers qui se multiplient !... Il les surmonte , il est vrai : mais son cœur , semblable à un Etat que déchire une guerre intestine , est-il moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent ?.....

La violence de sa passion , qui lui avoit fait adopter ce projet , lui rappelloit envain qu'une parente de *Sophie* , non seulement l'avoit conçu , mais le croyoit utile & nécessaire au bonheur futur de cette aimable fille. L'oreiller de *Mylord* , n'offroit à cet instant à ses yeux que l'action seule, revêtue des horribles couleurs , & des funestes conséquences qui marchent à sa suite. Il en fut ébranlé : la nuit entière put à peine suffire pour accorder dans son cœur , & l'honneur & l'amour. Le premier fut pourtant vainqueur ; & le *Lord* , très-résolu d'abandonner des esperances si contraires à la noblesse de ses idées , se hâta de se rendre

chez *Mylady Bellaston*.

Cette Dame, quoiqu'il fût tard, étoit encore au lit; *Sophie* étoit affise à côté d'elle, lorsqu'un domestique vint annoncer le Lord *Fellamar*, que l'on fit prier de monter. *Sophie*, à ces mots, supplia sa cousine de ne point recevoir ses visites à l'avenir. Elle lui apprit la déclaration qu'il lui avoit faite, la haine qu'elle avoit pour lui, & le dessein où elle étoit de ne plus se trouver seule avec cet Amant importun.

Eh, bon Dieu! mon enfant, lui dit *Lady Bellaston*; voilà nos Campagnardes! toutes sont faites dans le même moule: la moindre politesse est une déclaration pour elles; tout homme qui leur sourit, ou qui les louë, est un Amant. Quoi! parce que Mylord est galant, il vous aime? La conséquence est admirable!..... Plût au Ciel que cela fût: vos refus me surprendroient fort.

Eh bien, Madame, répondit vivement *Sophie*, jouissez de toute

votre surprise : vous me permettez , je vous prie , de ne plus le voir.

Oh ! ne craignez rien , ma petite , répliqua *Mylady* ; on ne prétend point vous contraindre. Si votre dessein est de suivre Monsieur *Jones* , je ne sçache personne qui s'y oppose.

En vérité , Madame , s'écria *Sophie* , C'est bien abuser de ce que je vous dois !..... Je connois mes devoirs , Madame , & ne recevrai jamais d'époux que des mains de mon pere.

A la bonne heure , *Miss Western* , lui dit la Dame. Puisque vous n'êtes pas d'humeur de voir compagnie ce matin , vous pouvez regagner votre appartement. Je suis moins Timide que vous ; je recevrai *Mylord* à ma toilette.

A ces mots , *Sophie* , après avoir remercié *Mylady* , se hâta de fortir ; & *Fellamar* fut introduit.

 CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme est quelquefois dangereuse !

Lady Bellaſton , informée des ſcrupules du jeune Lord , le traita , à peu-près , comme un vieux ſolliciteur de *Neuwgate* * traite un témoin encore novice , qui lui propoſe des remords.

Mon cher *Lord* , lui dit-elle , vous avez le cœur foible ; vous avez l'air malade ! voudriez-vous de l'Élixir de *Lady Edgely* ?..... N'êtes-vous pas honteux ! Peut-on avoir ſi peu de réſolution ?.. Quoi , le ſeul mot de rapt vous épouvante !... Oh , pour le coup , ſi l'hiſtoire d'*Hélène* étoit moderne , je ne la croirois pas : j'entens la fermeté de *Pâris* ; car , pour ce qui

* Priſon de Londre.

touche la facilité d'*Hélène*, je n'y
 vois au fond rien d'étonnant : le
 courage , dans tous les tems eut
 droit de plaire aux femmes. Le ra-
 vissement des *Sabines* , est encore
 une autre Histoire..... Mais , grace
 au Ciel ! cela est aussi fort ancien.
 Tant d'érudition vous étonne peut-
 être..... je crois même avoir lû ,
 dans M. *Hook* * , que ces *Sabines* ,
 par la fuite , aimèrent leurs maris.
 Mais je cherche vainement quel-
 qu'une de mes connoissances qui
 ait été ravie.... Eh , de grâcé , Ma-
 dame , s'écria-t-il , cessez de me
 rendre si ridicule !

Eh , pourquoi non , Mylord ?
 imaginez-vous qu'il soit une femme
 en Angleterre , tant prude pût-elle
 être , qui du moins dans son cœur
 ne se moquât pas maintenant de
 vous ? Vous me forcez à
 vous tenir un étrange langage !
 vous me poussez jusqu'à tra-

* Auteur d'une Histoire Romaine.

hir mon sexe même : mais la pureté de mes intentions me soutient....

Ah , s'il s'agissoit moins du bonheur d'une parente , que j'aime malgré moi ! Mais , j'ai votre parole , vous m'avez promis d'être son Epoux ; sa fortune & sa félicité l'emportent sur mes répugnances , & je compte sur vous... hélas ! m'exposerois - je à tout ceci ?..... car enfin , son amant est aimable ; & ses ennemis même , rendent justice à son courage.

Que ceux de nos Lecteurs , qui ont eu le petit plaisir d'entendre sortir des réflexions de ce genre de la bouche d'une épouse ou d'une maîtresse , me disent naturellement si toute la douceur d'une voix féminelle les rend moins dures à l'oreille ? Un fait certain , c'est que *Démofthène* & *Cicéron*, en personne , n'eussent pas opéré si fortement sur l'ame de *Mylord Fellamar* , que *Lady Bellafton* dans cet instant décisif.

Les yeux de *Mylady* , constamment fixés sur son disciple , n'eu-

rent pas sitôt entrevû le trouble de son ame , & les nouveaux sentimens qui l'agitoient , que changeant tout-à-coup de méthode , & prenant un ton plus convenable aux autres passions qu'elle croyoit alors devoir exciter : *Mylord* , dit-elle gravement , vous vous rappelez fans doute , que c'est vous-même qui le premier avez entamé cette matiere , & qui avez fait naître mes idées. Vous n'avez pas soupçonné , fans doute , que mon but fût de vous offrir imprudemment d'épouser ma parente : quarante mille livres sterlin n'ont pas , je crois , besoin d'Avocat , & portent , si je ne me trompe , leur recommandation avec elles.

Ah , Madame ! s'écria *Fellamar* , la beauté de *Sophie* en a bien moins besoin encore que sa fortune. Jamais femme n'eut , selon moi , la moitié de ses charmes.

Si , si *Mylord* , répliqua *Lady Bellaston* , (en minaudant à son miroir) j'en ai connu que vous n'eussiez pas ravallées si bas..... Ce

n'est pas que je prétende rabaisser les siens. C'est une très-aimable fille, voilà ce qu'il y a de sûr : ce qui m'en fâche, c'est que peut-être avant peu d'heures, nous la verrons la proie d'un Amant, qui sûrement ne la mérite pas ; quoique, pour lui rendre justice, je le croye pourtant un brave homme.

Je sçais qu'il ne la mérite pas, Madame, répondit *Mylord*, mais je vous le garantis brave homme ; & si le Ciel, ou vous, ne traversez pas mes desseins, j'espere avant qu'il soit une heure, que vous m'avouerez pour votre parent.

Voilà ce qu'on appelle parler ! s'écria *Mylady* ; ne craignez point d'obstacles de ma part.

Le reste de cette scène se passa en transports, en excuses, & en complimens, qui eussent peut-être été bons à entendre de la bouche des Acteurs mêmes ; mais, qui perdent beaucoup par écrit. Ainsi, nous finirons ici ce Dialogue, pour arriver plutôt au moment fatal, où tout étoit disposé pour le malheur de la pauvre *Sophie*.

 CHAPITRE IV.

*Fait pour intéresser , & pour
surprendre.*

Sept heures étoient sonnées , & la triste *Sophie* , seule dans son appartement , s'amusoit à lire une Tragédie : c'étoit *le Fatal Mariage*. * A la-scène où l'infortunée *Isabelle* dispose de la bague qu'elle avoit reçüe de son époux , le livre étoit tombé des mains de notre Héroïne , & son visage étoit couvert de larmes, lorsque sa porte s'ouvrit, & lui montra Mylord *Fellamar*. *Sophie*, à cette vuë, frémit , se leva , & ne dissimula point sa surprise.

Je crains, Madame , dit le *Lord*, en s'inclinant très-bas , d'être entré chez vous un peu trop brusque-

* Ou, *L'Adultere Innocent* , Comi-Tragédie de M. *Southerne*. Théât. Angl. Tom. 2.

ment. Je crois, répondit *Sophie*, d'un ton un peu alteré, qu'une visite aussi inattendue a quelque droit de me surprendre !.... mes yeux, en ce cas, dit le *Lord*, vous ont donc bien mal peint mes sentimens. S'il vous eussent mieux dit tout ce que ressent mon cœur, vous seriez peut-être moins surprise de l'hommage que je viens rendre à celle qui me l'a ravi.

Sophie, quoique troublée, répondit à ces grands mots, & assez bien je crois, par un coup d'œil plein de mépris.

Mylord, fit alors une autre harangue, & très-longue, sur le même sujet ; jusqu'à ce que *Sophie*, tremblante & impatientée, lui coupant tout à coup la parole.... je crois en vérité, *Mylord*, s'écria-t-elle, que vous extravaguez ?.... cela seul, du moins, peut excuser un procédé tel que le vôtre.... Vous avez raison, Madame, s'écria le *Lord*, à son tour : pardonnez donc aux effets d'un mal, dont vous seule êtes la cause ; la violence de mes yeux

trouble tellement ma raison, qu'il feroit injuste de me rendre comptable de mes égaremens..... *My-lord*, lui dit *Sophie*, de plus en plus effrayée, je n'entends ni ne conçois rien à tout ceci !.... souffrez donc, Madame, que ce soit à vos pieds que je vous dévoile mon cœur, mon ame, & tous mes sentimens; que je vous dise tout l'amour dont je brûle pour vous; que je vous peigne des transports, qui vont (je ne le sens que trop !) jusqu'à l'extravagance. Adorable *Sophie* ! quel langage peut exprimer toute ma passion ?

Je vous jure, *My-lord*, lui dit *Sophie*, en faisant un mouvement pour sortir, que je n'en entendrai pas davantage..... Non, Madame ! s'écria *Fellamar*, non cruelle, n'espérez pas me quitter ainsi : vous auriez pitié de mes maux, si la moindre partie vous en étoit connue !.....

L'amoureux *Lord*, s'emparant alors de la main de *Sophie*, & laissant échapper un long soupir,

parla pendant quelques minutes avec une véhémence , qui ne plairoit guères plus au Lecteur qu'elle ne plut à notre Héroïne ; & conclud enfin par lui déclarer , que s'il étoit maître de l'Univers , il en mettroit la couronne à ses pieds. *Sophie*, en cet instant , rassemblant toutes ses forces pour dégager sa main , lui répondit avec courage , & moi , Monsieur , je vous jure que ce présent , & celui qui me l'offriroit , feroient également méprisables pour moi.

Arrêtez , Madame ! s'écria *Fel-lamar* , en courant après *Sophie* , qui gagnoit la porte , & en s'emparant de nouveau de sa main : pardonnez-moi des libertés , que le désespoir où vous me jettez autorise..... ah ! si je m'étois flatté que mon nom , ma fortune , & mon rang eussent pû vous toucher , avec quelle tendresse respectueuse , avec quelle soumission ne les eussai-je point offerts à ma *Sophie* !.... mais , je ne puis me résoudre à renoncer à tant de charmes..... non , je per-

drois plutôt le jour..... vous êtes ,
vous devez être , vous ferez pour
jamais à moi.

Perdez un vain espoir , *Mylord* ,
lui dit *Sophie* , d'un air & d'un ton
imposant : je jure , par l'honneur ,
que je n'entendrai plus ce langage ! laissez aller ma main , vous
dis-je ? je veux , & je prétends sortir ,
pour ne vous voir jamais.

Ainsi , Madame , s'écria *Fellamar* ,
je ne dois donc point perdre ce moment : car je ne veux ,
ni ne puis me résoudre à vivre sans
vous..... Qu'annonce ce propos ,
Mylord ? lui dit *Sophie*. Sçavez-
vous que je vais sonner ? & que
bientôt..... je ne crains rien , Ma-
dame , répondit *Fellamar* : ma seule
crainte, est celle de vous perdre.
S'il ne me reste qu'un moyen pour
prévenir un si cruel malheur , im-
putez - le à vous-même , imputez-
le à mon désespoir..... il voulut
alors la prendre dans ses bras.
Mais *Sophie*, quoique épouvantée,
étoit forte ; & l'indignation ajoutoit
encore à sa vigueur. Ses cris,

sans les soins que *Lady Bellaſton* avoit pris d'écarter tous ſes gens , n'euffent pû manquer de lui procurer un prompt ſecours. Mais la fortune , heureuſement pour notre Héroïne , y ſuppléa dans cet inſtant. D'autres cris , qu'on entendit alors ſur l'eſcalier , couvroient preſque ceux de *Sophie*, & faiſoient retentir la maiſon.... Où eſt-elle ? où eſt-elle ? crioit une voix tonnante : montres-moi donc ſa chambre , dis-je ? parle coquin , où eſt ma fille ? je ſçais qu'elle eſt dans la maiſon ; & , duffai-je la renverſer , je prétends à l'inſtant la voir..... ces mots n'étoient pas achevés , que la porte pouſſée & ouverte à deux battans , livra paſſage dans la chambre de *Sophie* à *M. Weſtern* , ſuivi de ſon Miniſtre , & d'un cortége de goujats.

Sophie avoit d'abord reconnu la voix de ſon pere , & l'avoit reconnuë avec plaifir , que l'on juge à quel point elle ſe croyoit alors malheureuſe ! *Mylord*, malgré l'impétuoſité de ſa paſſion , entendit



celle de la raison , qui lui dit que le tems n'étoit pas propre pour l'accomplissement de son projet. Le mot de *ma fille* , répété vingt fois sur l'escalier , lui annonçoit très-clairement la qualité du *Fâcheux* qui alloit paroître : il lâcha prise sur le champ ; & notre Héroïne en fut quitte, pour un mouchoir un peu dérangé.

Si l'imagination du Lecteur ne seconde pas nos efforts , nous nous sentons trop foibles pour peindre à notre gré la situation de ces deux personnes , au moment que *M. Western* apparut dans cette chambre. *Sophie* pâle , hors d'haleine , raccommodant son mouchoir , & lançant des regards enflâmés d'indignation sur *Fellamar* , se balançoit dans un fauteuil ; effrayée , & pourtant charmée de la présence de son pere.

Mylord , étoit à côté d'elle , sa bourse à cheveux sur l'épaule , le reste de son habillement un peu en désordre , & le jabot de sa chemise un peu plus haut & plus touffu que

d'ordinaire ; au surplus , étonné , effrayé , chagrin , & honteux.

Quant à M. *Western* , disons naturellement , & sans métaphore , qu'il étoit yvre : circonstance , qui jointe à la fougue habituelle de son tempérament , ne pouvoit produire d'autre effet qu'un déluge d'invectives & de reproches , qui sans doute eussent été suivis de quelque chose de plus violent encore , si le Ministre *Supple* n'avoit eu la sage précaution de se placer entre M. *Western* & sa fille , & de représenter à propos au très-peu formaliste Gentilhomme , qu'il n'étoit point dans son Château. Pour Dieu ! Monsieur , s'écrioit le pacifique M. *Supple* , songez en quels lieux vous êtes ; songez à la qualité de *Mylady Bellaston* ! Daignez , daignez calmer votre colère ! goûtez plutôt l'ineffable plaisir , d'avoir retrouvé votre fille : oubliez la vengeance ; c'est l'affaire du Ciel. Je vois , oui , mon cher Monsieur , je vois la contrition elle-même dans les yeux de votre *Sophie* !

si vous lui pardonnez , je me livre , je me rends garant de son repentir.

La force du Ministre , avoit d'abord été beaucoup plus utile à *Sophie*, que celle de son éloquence. La fin de son discours avoit cependant opéré. Eh bien , dit en rugissant l'impétueux pere , je lui pardonne , si elle l'épouse. Oui , *Sophie* , je te pardonne si tu l'épouses... tu ne me réponds pas ?... quoi , tu ne veux pas l'épouser ? Rage , & damnation ! quoi , tu ne le veux pas ? Tu ne veux pas même répondre ? fut-il jamais pareil-le tête !....

Eh de grace , Monsieur ! au nom du Ciel , Monsieur ! permettez-moi (dit le Ministre) de vous rappeler à des moyens plus doux. Vous épouvantez trop cette aimable & jeune personne : vous la mettez au point de ne sçavoir plus comment vous répondre.

De ne plus sçavoir des lanternes , répondit en jurant élégamment le vieux Campagnard..... plaisant

Ministre , parbleu ! qui soutient la désobéissance.... & tu comptes sur un bénéfice ? tu l'attends de ma part ? oui , oui , je te le garde. Pardonnez-moi, Monsieur ! répondit humblement M. *Supple* ; vous interprétez mal mes intentions ; & jamais....

My lady Bellafton , qui entra alors dans la chambre , épargna au bon M. *Supple* la peine d'achever. M. *Western* , conformément aux instructions qu'il avoit reçues de sa sœur , après lui avoir fait rustiquement la plus profonde révérence , & quelques complimens du dernier siècle , entonna ses plaintes en ces termes..... Vous voyez , *My lady* cousine ! la voilà , je la retrouve enfin cette entêtée créature, entichée d'un gueux, d'un gredin indigne d'être mon valet ; & qui refuse , pour les beaux yeux de ce misérable , l'un des meilleurs partis de l'Angleterre !...

En vérité , cousin *Western* , répondit la Dame, je crains que vous n'ayez tort : je crains que vous ne

rendiez pas justice au jugement de ma cousine. Je suis même convaincuë, qu'elle a trop de bon sens, pour rien refuser de ce qui peut être à son avantage.

Ceci étoit, comme on le peut sentir, une méprise volontaire de la part de *Lady Bellaſton*, qui n'ignoroit pas les intentions de M. *Western*, mais qui croyoit pouvoir les détourner en faveur de Mylord *Fellamar*.

Eh bien ! s'écria le vieux Gentilhomme ; eh bien, Mademoiselle, entendez vous ceci ? toute votre famille, est pourtant de mon avis !... Allons, *Sophie*, fais bonne fille, deviens enfin obéissante, & fais le bonheur de ton pere.

Si ma mort peut vous rendre heureux, répondit *Sophie*, j'espere, Monsieur, que vous ne tarderez pas à l'être.

C'est trop mentir, morbleu ! c'est trop mentir, & tu le sçais trop bien, s'écria M. *Western*... Ma cousine, interrompit gravement *Lady Bellaſton*, c'est pousser un peu trop

loin votre pere : c'est votre intérêt seul qu'il envisage ; & l'alliance qu'on vous propose, est aussi avantageuse qu'honorable ; je suis sûre, du moins, que toute la famille, & vos amis mêmes, sont de ce sentiment.

Tout le monde, tout le monde, s'écria le pere : ce n'est même pas moi qui l'ai proposé. Elle sçait que que c'est sa tante, qui m'en a parlé la premiere.... Allons, allons, *Sophie*, encore un coup, sois bonne fille, obéis à ton pere ; que ta cousine soit témoin de ton obéissance !...

Voyons, voyons, cousine, s'écria *Lady Bellaſton*, donnez-moi votre main ? c'est ainsi qu'on abrège aujourd'hui le tems & les longueurs des cérémonies amoureuses....

Bon ! dit le pere, à quoi sert le tems ? Ils en auront de reste pour se faire l'amour après le mariage.

Mylord *Fellamar*, qui n'avoit jamais oui parler de *Blifil*, & qui avoit toutes sortes de raisons pour croire que *Lady Bellaſton* parloit en sa faveur ; imaginant même, avec

assez de vraisemblance, que *M. Western* lui étoit favorable, crut alors pouvoir hasarder de lui parler ainsi. Puisque je suis assez heureux, pour avoir mérité de plaire à Monsieur, sans avoir l'honneur d'être mieux connu de lui, oserois-je le supplier de ne pas insister davantage en ma faveur dans le moment présent ?....

Plait-il, Monsieur ? lui dit *Western*. Que dites-vous ? Que demandez-vous ? Qui D..... êtes-vous ?

Monsieur, lui dit l'autre, un peu étourdi du compliment, on m'a nommé *Lord Fellamar* ; & je me crois heureux, si vous daignez m'accepter pour gendre.

Vous ! répliqua le vieux Gentilhomme, vous mon gendre ? avec votre habit galonné ! Le D.... vous emporte.

Tout autre que le père de *Sophie*, répondit le *Lord*, ne me parleroit peut-être pas ainsi. Je vous dirai pourtant, que ce langage n'est point absolument de

mon goût ; & si mon ressentiment n'étoit pas retenu.

Ton ressentiment ! s'écria *Western* , eh parbleu , qui te craint ? Est-ce ton cordon qui te rend fier ? Mets-le à bas tout-à-l'heure , & tu trouveras un homme..... Tu trouveras un beau-pere qui te réglera bien.

Monfieur , lui dit froidement *Mylord* : je fçais ce que je dois aux Dames.... Et je fors fort content de vous. Jusqu'au revoir, Monfieur..... *Lady Bellafton* je vous fa luë.

Dès qu'il fut parti , *Lady Bellafton* , s'étant approchée de *M. Western* , juſte Ciel ! Couſin , lui dit-elle , qu'avez-vous fait ? Sçavez-vous qui vous venez d'infultter ? C'est un Seigneur du plus haut rang , & l'un des plus riches qui ſoit en Angleterre..... Il me fit hier des propoſitions pour votre fille : propoſitions que vous euſſiez ſans doute acceptées , avec très-grand plaifir.....

Répondez de vous-même , *Mylady*

lady cousine , lui dit *Western* , je ne veux rien avoir à démêler avec vos *Lords*. Ma fille époufera un bon & honnête gentilhomme campagnard; j'en ai choisi un pour elle.... & elle l'époufera.. Je suis fâché de tout mon cœur , de l'embarras qu'elle vous a causé... J'en ferois pourtant, au besoin, tout autant pour vous : les parens se doivent cela les uns aux autres.... Sur quoi, je vous souhaite le bon soir. . . . Allons , Mademoiselle, suivez-moi de bonne grace, ou l'on vous portera dans le carosse.

Sophie lui dit , qu'elle le suivroit partout sans violence , & le pria seulement de permettre quelle allât en chaise.

Non non , s'écria le vieux Gentilhomme , je me ris de ces délicatesses , & je ne vous perds plus de vue.... Bonsoir encore un coup , *My lady* cousine , dit-il (en hapant la main de *Sophie* de façon à la faire crier) allons , allons , deviens bonne fille , & tout ira bien. Oh , tu l'épouferas ! oh tu l'épouferas , je t'en répons ! . . .

Madame *Honora*, qui les attendoit au bas de l'escalier, après avoir présenté ses respects à M. *Western*, se mit en devoir de suivre sa Maîtresse..... Doucement ! doucement, Madame la Soubrette, s'écria-t-il, en la repoussant, n'approchez jamais de chez moi.

Quoi ! Vous voulez aussi m'ôter ma femme-de-chambre ? s'écria la triste *Sophie*.

Eh oui, en vérité, Mademoiselle ! lui dit le pere. Ne craignez pas d'être sans domestiques : vous aurez bientôt une autre femme-de-chambre, & meilleure que celle-ci. Oh, parbleu, Mlle étoit de trop bon conseil : je vous mettrai en meilleures mains.

A ces mots, prenant sa fille sous les bras, & l'emballant dans son fiacre, avec le Ministre, il y monta lui-même, & ordonna au cocher de marcher sans se détourner tout droit à son auberge.



 CHAPITRE V.

Par quel moyen M. WESTERN étoit parvenu à découvrir l'azile de SOPHIE.

Q Uoique nos Lecteurs soient sans doute accoutumés à voir, dans nos livres modernes, des apparitions plus extraordinaires & bien moins agréables que celles de *M. Western*, nous sommes si jaloux du plaisir d'obliger tout le monde, que nous croyons devoir expliquer par quel hazard le pere de notre Héroïne avoit été instruit de sa retraite chez *My lady Bellaſton*.

Nous avons dit, dans le Chapitre III. du treizième Livre de cette Histoire, que Madame *Fitz-Patrick* s'étoit mise en tête qu'un moyen certain de se raccommo-der elle-même avec son oncle & sa tante *Western*, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît *Jones*; & de la remettre,

s'il étoit possible , entre les mains de son pere. Après avoir long-tems réfléchi sur ce projet , cette Dame s'étoit enfin déterminée à écrire la Lettre suivante à la sage Madame *Western*.

Ma très-honorée Dame ,

Le motif qui m'engage à écrire cette Lettre , la rendra peut-être moins désagréable aux yeux de ma chere tante que toutes celles que j'ai eu l'honneur de lui écrire jusqu'aujourd'hui : une nièce qui a eu le malheur d'encourir son indignation , lui parle ici d'une nièce qu'elle aime.

Sans songer à me justifier, que par mon repentir , j'étois partie dans le dessein de venir me jeter à vos pieds, lorsque par le plus singulier des hazards j'ai rencontré ma cousine Sophie , dont l'histoire vous est mieux connue qu'à moi-même , mais dont je suis assez instruite pour craindre qu'un malheur semblable au mien ne la menace à chaque instant.

J'ai vu l'homme dont elle est épri-

Je ; il est aimable , & peut tout espérer. Il est inutile de vous dire , comment je l'ai connu : mais j'ai crû devoir , ce matin , changer de logement , pour éviter qu'il ne trouvât enfin le logement de ma cousine ; car , il l'ignore encore , & je crois à propos de le lui cacher jusqu'à ce que mon oncle ait eu le tems de venir reprendre sa fille : ce qu'il ne sçauroit faire trop promptement. Apprenez donc , ma chere tante , que Sophie est maintenant chez Mylady Bellafton , & que cette Dame paroît avoir dessein de la soustraire à sa famille. Le caractère de Mylady , vous est connu ; & je ne m'aviserai point d'en dire davantage à quelqu'un dont la prudence consommée , & les sublimes connoissances n'ont besoin que d'un coup d'œil pour discerner toutes les conséquences d'un fait dont mon peu d'usage du Monde n'entrevoit que l'écorce. J'ose espérer , Madame , que mon zèle & mon sincère attachement pour ma famille , en cette occasion , trouveront grace devant vous , & me rendront enfin l'amitié d'une Tante que j'honore. Ce bonheur

*Seul peut faire la félicité de celle qui
sera toute sa vie , avec le plus pro-
fond respect ,*

Ma très-honorée Dame ,

*Votre très-soumise , très-obli-
gée Nièce , très-obéïssante ,
& très-humble Servante ,
HENRIETTE FITZ-PA-
TRICK.*

Madame *Western* étoit restée chez son frere , depuis la fuite de *Sophie* , dans l'intention de consoler le pauvre Gentilhomme. Nous sçavons déjà , si l'on n'a point perdu de vuë le caractere de la Dame , de quel genre étoient ses consolations.

Elle étoit debout , le dos au feu , une tabatiere à la main , occupée à chapitrer son cher frere , qui fumoît tranquillement sa pipe , lorsqu'on lui apporta la Lettre que nous venons de lire.

Tenez , dit-elle , Monsieur ; après l'avoir parcouruë , voilà

des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune veut bien vous la rendre ; & si vous voulez suivre mes conseils , rien-n'est encore désespéré.

Lire, ou plutôt dévorer la Lettre des yeux , s'élançant hors de sa chaise , jeter sa pipe au feu , pousser un cri de joye , appeler tous ses gens , demander ses bottes , ordonner qu'on sellât ses chevaux , & qu'on courût chercher le Ministre *Supple* : tout cela fut , pour M. *Western* , l'ouvrage du moment.

Eh bien ? dit-il ensuite (en se retournant vers sa sœur, qu'il alloit embrasser) ne vous voilà-t-il pas ! avec votre mine froide , ne croiroit-on pas que vous êtes fâchée de ce que j'ai retrouvé ma fille ? Mon frere , répondit gravement la Dame , le profond politique ne s'attache jamais à la surface des choses. Elles paroissent ici moins désespérées , j'en conviens , que lorsque les Hollandois virent Louis XIV. aux portes d'*Amsterdam*.

Mais , pour traiter une affaire aussi délicate , il faut une souplesse , dont mon frere me pardonnera de ne le pas croire absolument doué. Il est un *decorum* , il est des égards à observer avec une Dame du rang de *My lady Bellaston* , qui exigent une connoissance du monde , & des procédés admissibles d'une espèce un peu supérieure à celle que j'ai jusqu'à présent reconnue dans mon frere.

Ma sœur , s'écria *Western* , je sçais depuis long-tems la bonne opinion que vous avez de moi : Mais vous verrez , en cette occasion , s'il est des Sots dans notre famille. Connoissance du monde ? Oh , je n'ai pas vécu si long-tems à la Campagne , sans avoir acquis quelque connoissance de l'autorité des peres , & des Loix du Pays ! j'en sçais assez , pour me croire en droit de reprendre ma fille partout où je pourrai la retrouver. Il est des *Juges de Paix* à Londres , comme partout ailleurs.

Vous me faites , en vérité , trem-

bler, s'écria-t-elle, pour le succès d'une affaire que vous allez gâter, si vous n'allez qu'au gré de votre tête. Quoi! pouvez-vous imaginer, que la maison d'une femme de condition puisse être attaquée par vos brutaux de Commissaires? & soit sous la Jurisdiction de vos Magistrats subalternes? Non, mon frere, détrompez-vous. En arrivant à Londres, commencez par vous faire habiller un peu plus décemment, (car vous n'êtes en vérité pas présentable, si vous n'avez d'autres habits!)

Envoyez ensuite, offrir vos respects à *Mylady*, & demander la permission de vous présenter vous-même chez elle. Lorsque vous y serez admis, ce qui ne peut certainement manquer, racontez-lui votre histoire, faites usage de mon nom (car je crois qu'elle ne vous connoît guères, quoique vous foyez son parent) je suis sûre qu'elle cessera de protéger votre fille, qui probablement doit lui en avoir imposé.

Telle est la route qu'il faut suivre, mon frere..... mais, des Juges de Paix ! des Commissaires ! Eh si, Monsieur ! en usa-t-on jamais ainsi, avec une femme de condition, dans un Pays civilisé ?

Peste soit de la civilité ! s'écria *Western* : plaisant Pays, que celui où les femmes sont au-dessus des Loix !..... quoi, vous prétendez que j'aïlle m'épuiser en complimens, avec une illustre C.... qui enlève une fille à son pere ? Non, non, Madame, je ne suis pas tout-à-fait aussi sot que vous le croyez... je connois vos idées : vous voudriez voir les femmes au-dessus des Loix, vous voudriez me persuader que cela doit être ?.... Chimères ! *Mylord* l'a dit, & j'ai toujours oui dire aux *Affises*, que la Loi étoit pour tout le monde.

M. *Western*, reprit-elle, d'un ton majestueux, je commence à croire que votre ignorance augmente chaque jour..... vous devenez un ours parfait.

Pas plus ours que vous, Mada-

me, répondit prestement le frere.... peste ! vous pouvez vanter à loisir votre politesse : mais au diantre si vous en eûtes jamais pour moi.... je ne suis pas un ours, encore un coup ; mais je connois quelqu'un, qui pourroit bien y ressembler : brifons là-dessus. Au reste, je vous prouverai, que je sçai me comporter, quand je le veux, peut-être mieux que d'autres.

Mon cher Monsieur *Western*, répondit la Dame, ne vous refusez rien, parlez, parlez à votre gré : *je vous méprise de tout mon cœur* * ; vous ne sçauriez par conséquent me fâcher..... Cependant, comme l'honneur & l'intérêt de ma famille me sont également chers, je me détermine à partir pour Londres, & je veux traiter cette affaire moi-même.... Une Cour polie veut un autre Ministre que vous..... Le *Groenland* pourroit vous convenir.

* Madame *Western* dit ces mots en François.

Grace au Ciel, s'écria le Frere, je ne vous entens pas ! ceci est apparemment de votre jargon *Hanovrien*. Quoiqu'il en soit, je veux bien être aussi poli que vous, & ne point me fâcher non plus de tout ce que vous m'avez dit. De vrais parents, même en se querellant, doivent toujours rester amis: on reçoit, on rend, tout se passe; & quant à moi, j'ai le cœur bon, & je n'y pense point à mal. Si vous voulez aller à Londres, à la bonne heure ! j'en suis peu curieux: je n'y fus jamais, dans ma vie, que quinze jours; je m'y ennuyai fort, & je ne m'y reconnoîtrois plus. Je n'ai jamais nié que vous ne fussiez plus éclairée que moi sur bien des choses, & que je n'aurois pas plus beau jeu à en disputer avec vous, que vous avec moi, s'il s'agissoit d'un fait ou de Chasse, ou de Chiens... Oh ! s'écria la Dame, c'est ce que je ne ferai jamais... A la bonne heure, reprit *Western*, & moi, je vous promets de ne plus disputer sur le reste. Alors, (pour se servir

de l'expression de la Dame) après une ligue signée entre les parties contendantes, la paix se rétablit dans la maison. Les chevaux étoient sellés, le Ministre arriva, en partit, en promettant à Madame *Western* de lui dire de point en point ses conseils ; & elle alla se préparer à les suivre le lendemain. Mais M. *Western*, après s'être consulté, en route, avec le Ministre *Supplé*, jugea à propos de se dispenser de toutes les formalités préliminaires prescrites par la Dame ; & procéda, à son arrivée à Londres, comme on a vu dans le Chapitre précédent.

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de JONES.

LEs affaires étoient au point où nous les avons laissées, à la fin du dernier livre, lorsque Madame *Honora* étant arrivée chez

Madame *Miller* avoit appris à *Jones* la terrible nouvelle de l'arrivée de *M. Western* chez *Mylady Bellaſton*, la façon dont il en avoit enlevé ſa fille, & l'inhumanité avec laquelle il avoit donné congé à ſa triſte femme-de-chambre.

Honora étoit dans la chaleur de ſon récit, que notre Héros accablé du coup n'avoit pas encore eu la force d'interrompre, lorsque *Partridge*, accourant à toutes jambes, lui annonça que la *grande Dame* étoit ſur l'eſcalier.

Rien n'eſt égal à l'embarras où *Jones* ſe trouva dans ce moment. *Honora* ne ſçavoit abſolument rien des affaires ſubiſtantes entre *Lady Bellaſton* & lui, & c'étoit peut-être la ſeule perſonne au monde à qui il croyoit avoir plus d'intérêt de les cacher. Dans cette confuſion d'adverſités & de contretems multipliés, il prit (ſuivant l'uſage) le plus mauvais parti. Au lieu d'expoſer la femme-de-chambre, ce qui ne tiroit pas fort à conféquence, il expoſa la Dame, en

priant *Honora* de se cacher au plûtôt derriere le lit , dont il tira soigneusement les rideaux.

Les inquiétudes qu'il avoit euës pendant le jour entier , les démarches qu'il avoit faites pour son hôtesse & sa famille , les terreurs que Madame *Honora* venoit de lui inspirer , & le trouble que lui causoit l'arrivée imprévuë de *Mylady*, ne permirent point à *Jones* de se souvenir qu'il devoit paroître malade. Il est vrai que son ajustement, & l'air de santé qui brilloit sur son visage , l'eussent sans doute démenti.

Il reçut par conséquent *Mylady* plus conformément aux désirs qu'elle pouvoit avoir, qu'aux espérances qu'elle avoit conçues de cette visite: c'est-à-dire, avec toute la gaieté extérieure, & l'air le mieux portant du monde.

Mylady Bellaston , en entrant dans la chambre , (faite peut-être d'avoir trouvé un fauteuil sous sa main) s'étoit assise sur le lit. Vous voyez , mon cher *Jones* , lui dit-

elle , que rien ne ſçauroit longtems me retenir loin de vous ! Peut-être aurois-je quelque lieu de me plaindre , & de vous accuſer d'avoir laiffé paſſer tout le jour ſans me voir , & ſans me donner de vos nouvelles : car je vois que votre maladie n'a pas dû vous empêcher de fortir... Que diſ-je ? vous avez même l'air & la fraîcheur d'une jeune femme qui reçoit ſes viſites de couche au bout de deux mois ! Ainſi , j'augure que la journée ne s'eſt point paſſée abſolument dans votre chambre... Mais , je ne viens point ici pour vous gronder : je ne veux pas , en prenant la mauvaiſe humeur d'une épouſe , juſtifier dans mon ami les froideurs d'un époux.

Vous auriez tort , Madame , lui dit notre Héros : ce n'eſt pas négliger ſes devoirs , que d'attendre des ordres que l'on reſpecte. Si l'un des deux avoit droit de ſe plaindre , ce n'eſt aſſurément pas moi qui ai manqué au rendez - vous d'hier au ſoir. Ne m'en parlez pas,

M. *Jones* ! s'écria-t-elle : Si la cause vous en étoit connue , vous me plaindriez sans doute. Hélas ! vous concevrez peut-être un jour ce qu'une femme de condition est obligée de souffrir de l'importunité des Sots , si elle veut jouer une espèce de personnage dans le monde. Je suis pourtant charmée que ce que vous avez pu souffrir de mon absence , n'ait pas pris sur votre santé : car , en vérité , mon cher *Jones* , vous pouviez fournir à un Peintre l'image même d'*Adonis* !

Ce compliment , accompagné d'un regard afforti au sujet , fut entendu par *Jones* , & acheva de le mettre dans la situation la plus desolante. Que répondre devant un tiers ? & si l'on ne répond pas , que peut penser une Dame qui nous parle si poliment ?.... notre Héros également vexé par l'une & l'autre de ces idées , se tenoit debout à quelques pas de distance ; & sentant parfaitement tout le ridicule de son personnage , n'en

étoit que d'autant plus anéanti.

Cette scène, quoique muette, ne pouvoit durer long-tems. La Dame avoit déjà changé deux ou trois fois de couleur, s'étoit autant de fois levée & affise, *Jones* avoit déjà desiré dix fois que la terre s'écroulât sous lui, ou que la maison lui tombât sur la tête, lorsqu'un nouvel événement le dégagea d'un pas d'où toute l'éloquence de *Cicéron*, & la politique de *Machiavel*, n'eussent pû le tirer sans malencontre.

M. Nightingale, aux jambes près, complètement yvre, ayant trouvé toute la maison couchée, à la réserve de *Partridge*, & croyant monter à son ancien appartement, étoit arrivé à celui de notre Héros. Il en ouvrit brusquement la porte, & alloit entrer, sans cérémonie, lorsque *Jones* sautant tout à coup de sa place, arriva heureusement assez à tems pour l'empêcher de distinguer la Dame qui étoit affise sur le lit.

Nightingale, qui avoit effecti-

vément habité cette chambre, prétendoit absolument y entrer, & juroit très-doctement que personne ne l'empêcheroit de coucher dans son propre lit. *Jones*, à force de représentations & de prières, parvint pourtant enfin à le calmer, & à la remettre entre les mains du bon *Partridge*, que les cris de l'ivrogne avoient fait voler au secours de son Maître.

Notre Héros, en retournant très-involontairement dans la chambre, après s'être défait de cet importun, entendit en entrant un cri, & vit *Lady Bellaſton*, qui se fauvant du lit, se jettoit dans un fauteuil à l'autre bout de l'appartement.

Le vrai de l'aventure est, que *Lady Bellaſton* effrayée de la dispute des deux hommes, dont elle ne pouvoit prévoir l'issue, s'étoit mise en devoir de se cacher dans un endroit qu'elle connoissoit déjà, mais, qu'à sa grande confusion, elle avoit trouvé occupé par une autre. III

Quels sont ces procédés, Monsieur ? s'écria-t-elle, dès qu'elle aperçut *Jones*..... indigne que vous êtes !..... quelle est la malheureuse, à qui votre lâcheté ose ici me sacrifier ?.... Malheureuse ? s'écria tout à coup *Honora*, en sortant de derrière le rideau...malheureuse, dites-vous ?.... je suis pauvre, j'en conviens ; mais je n'ai point à rougir des vices de certaines femmes de condition.

Jones, au lieu de commencer par ce qu'un galant un peu plus expérimenté n'eût pas manqué de faire, c'est-à-dire d'appaîser Madame *Honora*, perdoit le tems à accuser son étoile, à déplorer son malheur, & à faire de ridicules protestations d'innocence à *Mylady Bellafton*.

Pendant ce petit intervalle, cette Dame, qui avoit eu le tems de rappeler son sang froid, talent que jamais femme ne posséda à un plus sublime degré, & surtout en pareilles circonstances, s'exprima en ces termes.... Vous n'avez pas besoin d'excuses, Monsieur : je n'a-



velot inv.

Aveline sculp.

vois point d'abord reconnu Mademoiselle *Honora* : je ne soupçonne rien entre elle & vous ; & je crois trop bien la connoître , pour la croire capable de mal interpréter la visite que je venois vous faire. Je l'ai toujours estimée , j'ai toujours été son amie , & je n'attens que l'occasion de le lui prouver d'avantage.

Ah , Madame ! s'écria *Honora* ; avec un tout autre ton que ci-devant , j'ai toujours cherché à mériter l'amitié de Madame ; & j'ai toujours éprouvé que Madame m'aimoit. . . . Maintenant , que je vois que c'est elle , je me couperois volontiers la langue. . . . Qui moi ? J'aurois mal parlé de Madame ! . . . Il conyiendroit bien à une malheureuse servante d'oser lever les yeux jusques sur Madame ! . . . Je dis servante , Madame ; hélas , j'ai tort encore ! J'ai perdu ma Maîtresse , je suis sur le pavé. . . . J'ai perdu , ma chere Madame , ce que je ne retrouverai peut-être jamais !

Honora crut qu'il étoit ici à pro-

pos de verser un torrent de larmes ; & s'en acquitta tout au mieux.

Ne pleurez pas , mon enfant , lui dit la bonne Dame , on peut peut-être vous placer plus avantageusement. Venez me voir demain matin.

Mylady , prenant alors son éventail , qui étoit à terre , & traversant fierement la chambre , sans daigner jeter les yeux sur *Jones* , sortit de son appartement. Quelle force ont les femmes de qualité ! Fieres bourgeoises , vous vivriez cent ans , sans atteindre à ce haut degré de vertu !

Jones , qui suivoit la Dame sur l'escalier , lui offrit plus d'une fois la main , sans qu'elle parût s'apercevoir seulement qu'il fût là ; il perdit même jusqu'à ses révérences , en la remettant dans sa chaise à porteurs.

Notre Héros , à son retour dans son appartement , eut des reproches très-vifs à effuyer de la part de Madame *Honora* , sur son infidélité.

lité à sa jeune Maîtresse. Il trouva pourtant enfin le moyen, non-seulement de l'appaiser, & de lui faire jurer un secret inviolable sur ce qu'elle avoit vû, mais encore de tirer d'elle une promesse de lui apporter le lendemain dans la matinée des nouvelles de ce qu'elle pourroit découvrir, concernant *Sophie*, & la conduite de son pere.

CHAPITRE VII.

Court & moins tumultueux.

MAlgré toutes les obligations que Madame *Miller* devoit à *Jones*, elle ne put s'empêcher de lui faire encore quelques douces remontrances sur le tapage qui s'étoit fait la nuit dernière dans son appartement. Il est vrai qu'elle s'exprima de façon, que notre Héros convaincu des bonnes intentions de son hôtesse, n'eut garde de lui en sçavoir mauvais gré; il lui pro-

mit, au contraire, en s'excusant de son mieux, de ne plus causer à l'avenir aucun trouble dans la maison.

Malgré la petite mercuriale de l'hôtesse, cette matinée fut bien agréable pour notre Héros, puisqu'il servit de pere à *Nancy* dans la Cérémonie de son mariage, où il la présenta à M. *Nightingale* en qualité d'épouse.

Sur quoi, nous croyons à propos de rendre compte au Lecteur de la façon dont ce jeune homme étoit échappé à son oncle, & de son apparition indécente de la nuit dernière dans la chambre de *Jones*.

Lorsque l'oncle étoit arrivé chez lui, partie pour satisfaire à l'inclination qu'il avoit pour le vin, partie pour dissuader son neveu du mariage projeté, le bonhomme avoit fait apporter plusieurs bouteilles; & avoit mené notre Amoureux si beau train, qu'il ne lui faisoit bientôt plus qu'un lit, lorsqu'un messager qui vint fraper à la porte, demanda l'oncle.

Cet

Cet homme lui venoit annoncer, que sa fille n'avoit attendu que le premier moment de son absence pour se sauver avec un jeune Ministre du voisinage, qu'elle n'avoit jamais été soupçonnée d'aimer.

Le vieil oncle n'eut pas fitôt appris cette affligeante nouvelle, qu'oubliant totalement son neveu, il demanda une chaise de poste, & partit sur le champ pour sa campagne.

Le neveu, qui s'étoit endormi sur sa chaise, fut alors réveillé par un domestique qui l'invitoit à se mettre au lit. Mais, dès qu'il eut été instruit du départ de son oncle, il demanda des porteurs, & revint chez Madame *Miller*, monta comme il put à la chambre de *Jones*, & s'y signala comme nous l'avons dit.

L'obstacle de l'oncle écarté, (quoique le jeune *Nightingale* ignorât encore comment) & toute la famille étant prête le lendemain matin, Madame *Miller*, M. *Jones*, M. *Nightingale*, & sa future, monterent dans un fiacre qui les con-

duisit à l'Eglise, où *Miss Nancy* fut enfin unie à son amant, à la grande satisfaction de sa bonne mere, qui dès cet instant se regarda comme la plus heureuse des femmes.

Notre Héros, content des bons offices qu'il avoit rendus à cette petite famille, revint alors à ses propres intérêts.

Mais, de crainte que plusieurs de nos Lecteurs ne le trouvent un peu ridicule de s'occuper ainsi des affaires d'autrui, tandis que les siennes propres alloient si mal, nous croyons devoir les avertir, que notre Héros avoit un intérêt sensible de faire tout ce qui étoit en lui pour conduire cette aventure à une heureuse fin.

Pour tirer tout d'un coup au clair ce paradoxe apparent, notre ami *Jones* étoit à peu près l'homme de *Térence*; & pouvoit dire, avec vérité, *Homo sum; nihil humani à me alienum puto*: c'est-à-dire, qu'il n'étoit jamais spectateur indifférent du malheur ou du bonheur d'autrui. Il ne pouvoit, par consé-

quent, se regarder comme l'instrument qui élevoit une famille du centre de l'abaissement au plus haut degré de gloire où elle pouvoit prétendre, sans se croire lui-même très-fortuné.

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes, de différens genres.

M Onfieur Jones, à son retour chez lui, trouva sur sa table les Lettres suivantes.

LETTRE PREMIÈRE.

Il faut que je sois bien infatuée d'un Ingrat ! Quelque justes, quelque fortes que soient mes résolutions, je ne puis les tenir un instant. Hier au soir, j'avois juré de ne vous voir jamais ; ce matin je désire que vous puissiez vous justifier. Je sçai pourtant combien la chose est impossible : je me suis déjà dit, en votre faveur,

*tout ce que vous pourriez inventer....
 Tout ! Que sçais-je ? Peut être au-
 rez-vous plus de ressources que moi !
 Venez donc au reçu de ma Lettre. Si
 vous pouvez imaginer une ombre d'ex-
 cuse , je me suis presque déjà dispo-
 sée à la recevoir. Sacrifiée à..... mais
 non , je n'y veux plus penser.... Ve-
 nez directement ici.... Voilà ma troi-
 sième Lettre , j'ai brûlé les deux au-
 tres.... & je suis tentée de brûler en-
 core celle-ci.... Puissai-je ne pas per-
 dre la tête ! Venez tout-à-l'heure.*

SECONDE LETTRE.

*Si l'espoir du pardon vous touche
 encore , venez chez moi dans le mo-
 ment , ou ne vous flattez pas d'y
 être jamais reçu.*

TROISIÈME LETTRE.

*J'apprens que vous n'étiez pas
 chez vous , pour recevoir mes lettres.
 Venez au moment que vous aurez lû
 celle-ci.... Je vous attends ; & person-
 ne que vous n'entrera chez moi. Rien
 ne pourra sans doute vous retenir
 plus longtems.*

Notre Héros achevoit de lire ce dernier billet, lorsque M. *Nightingale* entra dans sa chambre.

Eh bien, mon ami ? lui dit-il, quelles nouvelles de *Mylady Bellaſton*, depuis l'avanture de la nuit dernière ?

De *Mylady Bellaſton* ? répondit froidement *Jones*.

Bon, dit l'autre, ce ſecret n'eſt connu que de toute la maiſon !... allons, allons, mon cher *Tom*, point tant de réſerve avec vos amis. Quoique je fuſſe peu en état de la reconnoître hier au ſoir, je l'avois pourtant vuë au Bal ; & la belle *Reine des Fées* ne m'étoit pas tout-à-fait étrangere.

Quoi ! ſe peut-il que vous l'ayez réellement reconnue ? lui dit *Jones*, fort étonné.

Oui, d'honneur, lui dit *Nightingale* ; je vous ai même donné depuis peu vingt attaques ſur ce ſujet ; mais, votre extrême délicateſſe ſur ce Chapitre ne m'a jamais permis de vous parler un peu plus ouvertement. Tant de réſer-

ve me prouve enfin , mon ami , que le caractère de cette Dame vous est un peu plus inconnu que sa personne..... Doucement ! n'allez pas vous fâcher : vous n'êtes pas le premier beau garçon qu'elle ait mis dans le monde..... daignez m'en croire , cher ami , sa réputation n'est plus dans le cas de courir aucun risque.

Quoique notre Héros , dès l'origine de son intrigue avec cette Dame, n'eût pas eu de raisons suffisantes pour la regarder comme un exemple de vertu , cependant les lumieres qu'il avoit nouvellement acquises sur les mœurs de la Ville , n'avoient pas encore été poussées assez loin pour le mettre au fait de certains caractères vulgairement connus : c'est-à-dire , de ces femmes, qui sous une légère apparence de vertu , ont des bon-tés pour tous les hommes qui leur plaisent ; & qui , quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de Dames rigoristes , reçoivent pourtant tout le monde

chez elles, & sont reçues dans toutes les maisons ; de ces femmes , en un mot , connues partout pour être ce que personne ne les appelle.

Ainsi , lorsqu'il apperçut que *Nightingale* étoit au fait de son intrigue , & qu'il commença à croire que ses ménagemens avoient été poussés un peu plus loin qu'il n'étoit ici nécessaire , il laissa la carrière libre à la langue de son ami , sur ce qu'il pouvoit lui apprendre des déportemens de la Dame.

Nightingale , quoique naturellement un peu efféminé , aimoit cependant fort à jaser.

Dès qu'il se vit les coudées franches , il entra dans un détail immense des faits & gestes de *Lady Bellaston* : détail , que le profond respect dû par tout Ecrivain poli aux femmes d'un certain rang nous empêcheroit de répéter , ne fût-ce que pour éviter les applications malignes des futurs Commentateurs d'un Ouvrage, bien plus fait

pour instruire, que pour scandaliser
notre prochain.

Notre Héros , après avoir en-
tendu patiemment *Nightingale* , ne
répondit que par un grand soupir.

Quoi ! lui dit l'autre , seriez-
vous par hazard, amoureux de cer-
te femme ? en ce cas , je me ferois
bien gardé de vous raconter son
histoire !.....

Hélas ! s'écria notre Héros , je
me trouve malheureusement si en-
gagé avec elle, que je ne sçais plus
par où m'en tirer. J'en serois amou-
reux , dites-vous ? Non , mon ami :
mais le poids de mes obligations
m'accable. Puisque vous en sça-
vez tant , je serai sincere avec
vous... sans elle , sans son secours,
vous m'eussiez vû dans la misère !
comment puis-je l'abandonner ?
de quel front devenir ingrat ? je le
dois cependant, si je ne veux m'ex-
poser à trahir indignement une au-
tre femme , à qui je dois mille fois
plus qu'à *Lady Bellaston* : une fem-
me , mon cher ami , pour qui j'ai
des sentimens dont peu de cœurs

sont en état de concevoir l'idée!...
L'embarras où je suis , n'offre à
mes yeux que l'abîme du déses-
poir.

Et cette autre Maîtresse , lui dit
Nightingale , est-elle digne , par
ses mœurs , des vœux d'un galant
homme ?

Si elle en est digne ? s'écria *Jones* : le souffle de l'envie même n'o-
sa jamais effleurer ses moindres dé-
marches. L'air le plus pur , ne le
fut jamais plus que son cœur : son
corps , son ame , tout ce qu'on ad-
mire en elle , est ce que l'œil d'un
mortel vit jamais de plus beau ! sa
beauté cependant (oserai-je vous
l'avouer ?) est de toutes ses perfec-
tions , quand je ne la vois pas ,
celle qui me touche le moins.

Eh , pouvez-vous , mon cher
ami , s'écria *Nightingale* , pouvez-
vous , dis-je , avec une si belle passion
dans le cœur , balancer un instant
entre cette adorable personne , &
une ? ... Arrêtez ! lui dit *Jones* , gar-
dez-vous de l'outrager davantage :
vous me rendriez trop ingrat.

Quoi ! reprit l'autre, en éclatant de rire, encore de la délicatesse ! A la bonne heure, si vous étiez le seul qui lui eût des obligations de ce genre. Mais.... vous êtes un peu trop admirable ! *Nightingale* procéda si loin sur ce texte, il raconta à son ami tant d'histoires de la Dame, il en affirma si fortement la vérité, qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de notre Héros jusqu'à la dernière étincelle de l'estime qui pouvoit y rester pour elle. Il commença même à envisager tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, plutôt comme des gages que comme des présens : idée consolante d'un côté, mais humiliante de l'autre, puisqu'en avilissant la Dame à ses yeux, il s'en trouvoit d'autant plus avili lui-même. N'importe ; il se trouvoit du moins quitte envers elle ; & son cœur, pleinement affranchi du poids de la reconnoissance, ne s'en enflamma que plus fortement pour sa chere *Sophie*. Sa vertu, sa pureté, son amour pour lui, ce qu'elle

font en état de concevoir l'idée!...
L'embarras où je suis , n'offre à
mes yeux que l'abîme du déses-
poir.

Et cette autre Maîtresse , lui dit
Nightingale , est-elle digne , par
ses mœurs , des vœux d'un galant
homme ?

Si elle en est digne ? s'écria *Jones* : le souffle de l'envie même n'o-
sa jamais effleurer ses moindres dé-
marches. L'air le plus pur , ne le
fut jamais plus que son cœur : son
corps , son ame , tout ce qu'on ad-
mire en elle , est ce que l'œil d'un
mortel vit jamais de plus beau ! sa
beauté cependant (oserai-je vous
l'avouer ?) est de toutes ses perfec-
tions , quand je ne la vois pas ,
celle qui me touche le moins.

Eh , pouvez-vous , mon cher
ami , s'écria *Nightingale* , pouvez-
vous , dis-je , avec une si belle passion
dans le cœur , balancer un instant
entre cette adorable personne , &
une ?... Arrêtez ! lui dit *Jones* , gar-
dez-vous de l'outrager davantage :
vous me rendriez trop ingrat.

Quoi ! reprit l'autre, en éclatant de rire, encore de la délicatesse ! A la bonne heure, si vous étiez le seul qui lui eût des obligations de ce genre. Mais.... vous êtes un peu trop admirable ! *Nightingale* procéda si loin sur ce texte, il raconta à son ami tant d'histoires de la Dame, il en affirma si fortement la vérité, qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de notre Héros jusqu'à la dernière étincelle de l'estime qui pouvoit y rester pour elle. Il commença même à envisager tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, plutôt comme des gages que comme des présens : idée consolante d'un côté, mais humiliante de l'autre, puisqu'en avilissant la Dame à ses yeux ; il s'en trouvoit d'autant plus avili lui-même. N'importe ; il se trouvoit du moins quitté envers elle ; & son cœur, pleinement affranchi du poids de la reconnoissance, ne s'en enflamma que plus fortement pour sa chère *Sophie*. Sa vertu, sa pureté, son amour pour lui, ce qu'elle

avoit souffert, ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat, ranimoit à la fois & la tendresse & les regrets de notre Héros. *Lady Bellaſton* fut totalement ſacrifiée, ſans ſonger même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre ſans elle; & il ne fut plus queſtion que d'un prétexte, à peu près ſpécieux, pour mettre fin à une aventure dont le ſouvenir n'inspiroit déjà plus que la honte & le dégoût. Au premier mot qu'en lâcha *Jones* : je le tiens, mon ami! ſ'écria *Nightingale*; & ce moyen eſt infaillible. Propoſez-lui de l'épouſer... De l'épouſer! lui dit notre Héros, de l'air d'un homme tombant des nuës. Oui, oui, de l'épouſer, répliqua l'autre: mille contre un, ma tête à couper, qu'elle vous congédie? Un jeune homme de ma connoiſſance, votre prédéceſſeur, qui l'avoit propoſé de bonne foi, fut remercié, & renvoyé le jour même.

Je n'oſerois riſquer l'épreuve, lui dit notre Héros: la propoſition la choqueroit peut-être moins; &

si elle s'avisait de me prendre au mot, où en serois-je ?

N'en craignez rien, répondit *Nightingale*. En tous cas, j'ai une ressource sûre pour vous tirer d'affaire.... Quelle est-elle ? répliqua *Jones*, avec empressement.

La voici, répondit l'autre. Le jeune homme, dont je vous parlois à l'instant, mon intime ami, est si piqué contre elle pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis, que je l'engagerois aisément à vous livrer les lettres qu'il en a reçues ; au moyen de quoi, si elle étoit femme à accepter une proposition dont je suis bien sûr qu'elle fera révoltée pour plus d'une raison, vous pouvez très-décemment rompre avec elle. Après avoir hésité quelque tems, *Jones* affermi par les nouvelles assurances de *Nightingale*, consentit à tout ce qu'il voulut. Mais, ne se sentant pas assez d'impudence pour faire à la Dame une pareille proposition en face, il prit le parti d'écrire la lettre suivante, que son ami dicta.

MADAME,

Je suis très-affligé de ce qu'une affaire disgracieuse, qui m'a occupé tout le jour, m'ait empêché de recevoir vos ordres au moment qu'ils sont arrivés chez moi; & l'obstacle qui s'oppose au désir que j'ai de m'aller excuser auprès de vous, ajoute encore à mon infortune. O Lady Bellaston! Quelles terreurs n'ai-je pas ressenties! Puis-je souffrir, que votre réputation soit encore exposée à de pareils dangers? Il n'est qu'un seul moyen de la sauver: mais je tremble de vous le dire. Permettez seulement, puisque votre honneur m'est aussi cher que le mien propre, que j'aye la noble ambition de mettre à vos pieds & ma liberté & ma vie; & croyez-moi sincère, lorsque mon cœur vous jure qu'il ne peut être parfaitement heureux, si le vôtre ne m'accorde un droit assez légitime pour me dire à jamais, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-obligé, très-obéissant,
& très-humble Serviteur,

THOMAS JONES.

Il n'y avoit pas une heure que cette lettre étoit partie , lorsque Jones reçut cette réponse.

Je ne sçais , Monsieur , en lisant votre lettre , si vous n'imaginez pas avoir acquis déjà ce droit légitime dont vous me parlez. A votre style , froid & formaliste , on nous prendroit , en vérité , pour mariés depuis dix ans ! Mais pouvez-vous me croire si extravagante ? ou , vous êtes-vous crû capable de me tourner la tête au point de m'engager à vous rendre maître de ma fortune , pour la faire sans doute servir à vos plaisirs ? Telles sont donc les preuves de cet amour que j'attendois de vous ! Telle est donc cette reconnoissance , que.... mais je dédaigne de vous faire rougir ; & je suis dans l'admiration de votre profond respect.

P. S. Je n'ai pas le loisir de revoir ma lettre.... Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulois.... Venez ce soir à huit heures.

M. Jones , par l'avis de son Conseiller-privé , répliqua ainsi :

MADAME,

Je ne sçaurois vous exprimer combien je suis sensible aux cruelles idées que vous avez de moi. Se peut-il que Mylady Bellaston ait eu des bontés pour un homme capable d'un aussi noir projet ? ou peut-elle traiter le lien le plus sacré de l'amour, avec tant de mépris ? L'amour m'a rendu assez aveugle pour exposer une fois la réputation de l'objet que j'aime, pouvez-vous croire, Madame, que ma tendresse puisse se hasarder encore à rendre notre commerce public, par une continuation d'imprudence qui pourroit enfin vous devenir fatale ? Si vous êtes si injuste à mon égard, je dois aspirer après l'instant où la fortune me permettra de vous restituer tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Quant à ceux d'un autre genre, mes sentimens vous assurent d'une reconnoissance éternelle.

Cette Lettre fut terminée exactement comme la première ; & no-

tre Héros n'eut pas longtems à languir après la réponse que voici.

*Je vois que vous êtes un faquin ;
& je vous méprise de toute mon ame.
Si vous vous avisez de revenir chez
moi , je n'y suis plus pour vous.*

Quoique notre Héros fût très-satisfait d'être délivré d'un esclavage , dont quiconque l'a éprouvé a sans doute senti tout le poids , il n'étoit pourtant pas tout-à-fait tranquile. Il y avoit un peu trop d'artifice dans ce projet , pour un homme qui en abhorroit jusqu'à l'apparence ; nous avons même tout lieu de croire , qu'il n'eût pû se résoudre à l'employer, sans l'embaras des circonstances , qui le forçoient de manquer à l'une ou à l'autre de ses deux Maîtresses ; & le Lecteur conviendra , du moins , que tout déterminoit ici notre Héros en faveur de *Sophie*

Nightingale , triomphant du succès de son stratagème , en recevoit mille louanges , & autant de remerciemens de son ami , lorsque Mada-

me *Miller* les fit avertir que le dîner étoit servi. La bonne femme avoit épuisé toute sa science pour célébrer dignement la nôce de sa fille ; & cet heureux événement la rendoit si gaye, & si reconnoissante envers notre Héros, que sa fille & son gendre paroissoient être les moindres objets de ses attentions.

Le dîner finissoit, lorsque Madame *Miller* reçut une lettre. Mais nous en avons eu suffisamment dans ce Chapitre, gardons le contenu de celle-ci pour le suivant.

CHAPITRE IX.

Faits, & Observations.

LA lettre dont nous venons de parler, étoit de M. *Alworthy*, qui mandoit à Madame *Miller*, que comptant arriver à Londre au premier jour, il la prioit de lui préparer son premier apparte-

ment, & le second pour son neveu.

Cette nouvelle, diminua un peu la joie de notre Hôteſſe. Il lui paroifſoit dur, ſurtout dans les premiers jours d'un mariage auffi défintéreffé de la part de M. *Nightingale*, de ſe voir dans l'obligation de l'envoyer coucher hors de chez elle. Cependant comment faire ? après tout ce qu'elle devoit à M. *Alworthy*, pouvoit-elle lui refuſer un logement qu'il avoit droit de regarder comme le ſien propre ?

Ce digne gentilhomme, au contraire de bien d'autres, avoit pour coûtume, quand il rendoit ſervice à quelqu'un, de chercher toujours un prétexte qui diminuât le prix de ſes bienfaits. Il ne donnoit pas, il prêtoit, il payoit, aux malheureux ; ſes expreſſions enfin diminuoient la valeur ou le prix de ce que ſes mains répandoient ; & le plus cher de tous ſes ſoins, étoit de ſoulager un indigent de la honte, ou du poids de la reconnoiſſance.

Lorsqu'il avoit constitué une rente de 50 livres sterlin , au profit de Madame *Miller* , il avoit eu soin de lui dire , que c'étoit à condition (en l'avertissant six mois d'avance) d'avoir le premier Appartement chez elle , lorsqu'il viendroit en ville. Mais , son voyage , cette fois-ci , se trouvoit si précipité , que n'ayant pas eu le tems de prévenir Madame *Miller* , il avoit eu soin d'ajouter dans sa lettre , qu'il ne comptoit sur ces appartemens, *qu'au cas qu'ils ne fussent point occupés.*

Mais , si M. *Alworthy* étoit aussi délicat que généreux , Madame *Miller* étoit aussi désintéressée que reconnoissante. La compagnie vit bientôt son inquiétude ; on la força d'en dire la raison.

Eh , Madame , lui dit *Jones* , dès qu'elle l'eut déclarée , de quoi vous chagrinez-vous. Mon appartement, au premier signe , n'est-il pas à votre service ? Et , pouvez-vous douter que mon ami *Nightingale* , & votre fille , ne soient pas dans les mêmes dispositions ? Son nouveau

logement est encore à lui, nous irons y demeurer tous trois.

Cette proposition, qui ne pouvoit manquer d'être acceptée, rétablit le calme dans l'esprit de Madame *Miller*, ajouta encore à sa gratitude envers notre Héros; & le déménagement fut fixé au lendemain matin. Le reste du jour se passa dans la joie, si l'on en excepte les inquiétudes secrètes de l'ami *Jones*, à qui l'arrivée de M. *Bliss*, avec son oncle, étoit d'un très-mauvais augure. Ajoutons à ceci, que Mlle *Honora*, qui avoit promis la veille de lui apporter des nouvelles de ce qu'elle auroit pu découvrir, lui avoit manqué de parole.

Il est pourtant vrai, que dans la situation où il sçavoit sa Maîtresse, il n'avoit presque aucun espoir de recevoir de ses nouvelles: mais l'impatience de revoir *Honora* n'étoit pas moins vive que s'il en eût espéré une lettre, & un rendez-vous de la part de *Sophie*. Tel est l'amour! souvent, à travers les horreurs du désespoir même,

tout lui paroît vraisemblable ;
Ainsi que le César d'*Addison*, les
Alpes & les *Pyrennées* semblent s'ap-
planir sous ses pas !

Lassé d'attendre & d'espérer ,
notre Héros , incapable de cacher
plus longtems sa peine , étoit re-
monté dans son appartement , lors-
qu'on lui apporta enfin une lon-
gue lettre dont nous ne transcri-
rons que la substance.

MONSIEUR,

*J'aurois certainement rempli ma
promesse , si Mylady ne m'en avoit
pas empêchée : mais vous savez ,
que chacun doit songer à ses propres
intérêts , & les miens sont d'obéir à
ma nouvelle maîtresse , dont j'ai tout
lieu d'être contente. Je vous respecte
trop , & vous crois trop galant hom-
me , pour croire que vous le trouviez
mauvais , ni pour chercher à faire
tort à une pauvre fille , qui n'osoit
pas se flatter , avant hier , d'être si
avantageusement placée. Daignez
donc , je vous en supplie , Monsieur,*

garder le secret sur tout ce que j'ai pu vous dire. Je fais les vœux les plus ardens pour votre prospérité, & je ne doute pas que vous ne réussissiez enfin avec Madame Sophie. Mais, quant à moi, il ne m'est plus possible de vous rendre aucuns services, étant sous les ordres d'une autre personne, & point du tout maîtresse de suivre mon inclination. Je vous supplie, encore un coup, de ne rien dire du passé, & de me croire,

MONSIEUR,

Jusqu'à la mort,
 Votre très-humble Servante,
 HONORA BLACKMORE.

Notre Héros, quoique d'abord fâché de cette lettre, fut pourtant l'instant après bien-aïse que *Lady Bellaston* eût retiré chez elle le seul témoin d'un commerce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher à *Sophie*.

Il n'en craignoit pourtant pas moins le ressentiment de cette Dame, plus encore pour son amante,

que pour lui-même. Mais, tandis qu'il s'occupoit de ces terreurs, qu'il ne croyoit que trop fondées, la fortune qui jusqu'alors s'étoit plû à traverser ses amours avec la seule personne qu'il eût jamais véritablement aimée, lui tendoit un nouveau piège, qui probablement devoit mettre fin à ses prétentions sur *Sophie*,

C H A P I T R E X.

Désintéressement de JONES.

M Adame *Miller* avoit pour amie, une femme nommée *Mistress Hunt*, qui avoit souvent vû notre Héros dans la maison. Elle avoit environ trente ans, car elle en avouoit vingt-six; & quoiqu'un peu replette, sa taille & son visage avoient encore de quoi plaire. Veuve d'un vieux Marchand, qui l'avoit épousée fort jeune, & avec qui elle avoit fort bien vécu pen-

Tant douze à treize ans, sa vertu
 s'étoit enfin vuë recompensée par
 la mort du bon-homme, & par une
 fortune assez considérable dont il
 l'avoit laissée maîtresse. La pre-
 miere année de son veuvage, qu'elle
 avoit passée très-décemment, alloit
 expirer, lorsque son tempérament
 & sa religion l'ayant avertie qu'il
 lui falloit un nouvel époux suivant
 son cœur, elle écrivit tout fran-
 chement ce billet à M. Jones.

MONSIEUR,

*Mes yeux vous ont déjà dit, sans
 doute, que vous ne m'étiez pas indif-
 férent : mais ni mon cœur ni ma
 main ne vous l'eussent jamais avoué,
 si les Dames chez qui vous demeurez
 ne m'eussent pas dit cent fois que la
 bonté de votre caractère surpassoit en-
 core les charmes de votre figure. J'ai
 scû d'elles, également avec bien du
 plaisir, que ma personne, ainsi que
 ma façon de penser, n'avoient rien de
 désagréable à vos yeux. Ma fortune
 suffit pour rendre deux personnes
 heureuses,*

heureuses , mais je ne puis l'être sans vous. Je sens ce que dira le monde ; mais , si je n'avois pas plus d'amour que de crainte de sa censure , je ne me croirois pas digne de vous. Il n'est qu'un seul obstacle qui m'arrête : je sçais que vous êtes en intrigue avec une femme d'un haut rang. Si vous croyez mes offres dignes d'obtenir ce sacrifice , je suis à vous ; au cas contraire , oubliez ma foiblesse , & que ceci reste pour jamais secret entre nous.

ARABELLA HUNT.

Cette lecture troubla violemment notre Héros. Sa fortune étoit au plus bas ; la source qui remplissoit tous ses besoins étoit tarie. De tous les bienfaits qu'il avoit reçus de *Lady Bellaston* , il lui restoit à peine cinq *Guinées* ; & le matin même, un créancier étoit venu l'importuner pour le double. Sa maitresse chérie étoit rentrée au pouvoir de son pere , & il n'avoit plus d'espoir de l'en revoir jamais affranchie. De se résoudre à vou-

loir vivre aux dépens du peu de fortune qu'elle pouvoit avoir, indépendante de M. *Western*, c'est ce dont la délicatesse de son amour & de son ambition ne pouvoit soutenir la pensée. L'Établissement que lui offroit Madame *Hunt* étoit très-convenable, & il n'avoit rien à reprocher à sa personne : après *Sophie*, cette femme étoit même une de celles qui lui plaisoit le plus. Toutes ces réflexions se présentant à la fois, étoient bien capables d'ébranler & de troubler l'ame la plus ferme Mais l'idée d'abandonner *Sophie*, & d'épouser une autre qu'elle, venoit au même instant détruire toutes ses résolutions. Cependant, que pouvoit-il espérer ? Pouvoit-elle jamais être à lui ? N'étoit-ce pas manquer à tout ce qu'il croyoit lui devoir, que de l'entretenir dans une passion, dont l'issuë ne pouvoit qu'être funeste ? N'étoit-il pas plus généreux, d'être plus son ami que son Amant ? Cet éclair d'héroïsme l'avoit ébloui au point, qu'il étoit

prêt à devenir infidèle, par principe de probité. Mais ce que ce sentiment avoit de raffiné ne pouvoit tenir longtems contre la voix de la Nature, qui crioit dans son cœur qu'une telle amitié ne pouvoit jamais éclater qu'en trahissant l'amour.

Cette dernière réflexion l'emporta: il prit la plume, & répondit à Madame *Hunt*, comme nous l'allons voir.

MADAME,

Si pour vous mériter il ne faloit qu'un sacrifice tel que celui que vous exigez de moi, pourrois-je balancer un instant? Non, Madame, je suis même assez sincère pour vous avouer que mon cœur est dès à présent libre de tout engagement de cette espèce. Mais, je serois peu digne de l'idée que vous avez conçue de mon caractère, si je vous cachois qu'un autre objet aussi aimable que vertueux occupe, & sans doute occupera toujours ce même cœur. Dieu me garde

D'être assez peu reconnoissant de vos bontés , pour vous offrir la main d'un homme qui ne seroit pas tout à vous. Je préférerois la misère la plus extrême aux remords dont je serois sans doute déchiré. Non , Madame , dût mon Amante être forcée d'épouser un autre que moi , j'attendrois pour vous offrir mon cœur que la moindre impression de mon premier amour en fût totalement effacée. Soyez sûre de votre secret , ainsi que des sentimens respectueux de

*Votre très-obligé, très-reconnoissant , & très-humble
Serviteur , T. JONES.*

Dès que notre Héros eut écrit & envoyé cette lettre , il courut à son Secrétaire, en tira le manchon de Sophie , & le baïsa mille fois , avec encore plus de plaisir que n'en ressent un Irlandois, qui enlève une jeune héritière de 50 mille livres sterlin.

 CHAPITRE XI.

Découverte faite par PARTRIDGE.

TAndis que notre Héros s'applaudissoit de ce qu'il venoit de faire, *Partridge* (suivant sa coutume ordinaire, quand il apportoit de bonnes nouvelles) entra tout dansant dans la chambre.

Son Maître l'avoit envoyé le matin en ville, pour tâcher, soit par les gens de *Lady Bellaston*, soit par d'autres, de découvrir en quel endroit logeoit *Sophie*.... j'ai déniché l'oiseau, s'écrioit *Partridge* ! nous sçavons enfin à quoi nous en tenir ! J'ai rencontré *George*, Monsieur, j'ai reconnu le Gardeschasse dans la rue : il est venu à Londres, avec les gens de *M. Western*. Malgré le nombre d'années, depuis que je l'ai perdu de vue, je l'eusse démêlé parmi cent mille autres Chrétiens : sa barbe noire, sa

taille, sa marche, tout enfin me l'eût fait reconnoître. Sa mémoire n'est pas si fidelle; il lui a fallu bien du tems pour se rappeler mon visage.... Eh bien, interrompit *Jones* ? quelles sont donc tes nouvelles ? & qu'as-tu à m'apprendre de ma *Sophie* ?....

Vous le sçavez bientôt, Monsieur, répondit *Partridge* : je suis venu, j'ai accouru de toutes mes forces.... vous êtes si impatient, Monsieur, que vous annuleriez volontiers l'infinif en faveur de l'imperatif. Je vous disois donc, que *George* avoit peine à me reconnoître..... que le Ciel te confonde ! s'écria notre Héros : parle-moi donc de *Sophie* ?....

Oh ! Monsieur, par rapport à Madame *Sophie*, je n'ai rien à vous en dire, que le peu que j'en sçais.

J'allois même vous en instruire, & vous le sçauriez certainement déjà, si vous ne m'aviez pas interrompu. Mais, si vous vous fâchez, vous allez me troubler au point que je ne répons plus de ma mé-

moire. Je ne vous vis jamais si en colere depuis le jour que nous partîmes d'*Upton* : colere dont je me resouviendrai, dussai-je vivre mille ans & plus.... fort bien ! dit *Jones* : mais acheve donc , si tu n'as pas résolu de me faire damner... A Dieu ne plaise ! répondit *Partridge* , il m'en a déjà trop cuit ; & je m'en souviendrai encore plus d'un jour... Eh bien ? le Garde-chasse , disois-tu ? s'écria notre Héros... eh bien , Monsieur , comme je vous le disois tout-à-l'heure , il fut très-long-tems à se rappeler mes traits : on a tous les ans douze mois , *non sum qualis eram* : j'ai eu bien de la peine , j'ai essuyé bien des chagrins , & rien ne change plus un homme. J'ai lû même , quelque part , que l'inquiétude avoit changé dans une seule nuit le poil d'un homme , du blanc au noir. Quoiqu'il en soit , il m'a pourtant enfin reconnu , je vous l'affure : car nous sommes de même âge , & nous avons jadis été à la même Ecole ; *George* étoit même un grand lourdaut , mais peu

importe, chacun dans ce monde fait son rôle comme il peut; mais dans mille ans d'ici, tout cela reviendra au même, & certainement..... mais, Monsieur, où en étois-je? ah! doucement, je me le rappelle... nous ne nous sommes donc pas plutôt reconnus, qu'après nous être bien embrassés & frappés dans la main, nous nous sommes tous deux trouvés d'avis d'aller boire un pot de bière. Ah! Monsieur, quelle bière! c'étoit en vérité la meilleure de tout Londres..... patience, Monsieur, m'y voilà! car, à peine vous ai-je nommé, à peine lui ai-je dit que nous étions venus ici ensemble, qu'il a demandé un autre pot de bière, en jurant qu'il vouloit boire à votre santé: aussi l'a-t-il buë de si bon cœur, que j'étois enchanté, ravi, transporté des sentimens de sa reconnoissance, & de son amitié pour vous! aussi, ai-je prétendu payer mon pot à mon tour, & nous l'avons bû à votre santé; après quoi, je me suis dé-

pêché d'accourir à la maison pour vous dire ces bonnes nouvelles.

Quelles nouvelles ? s'écria le désespéré *Jones* ; tu ne m'as pas encore dit un seul mot de *Sophie* ?.. miséricorde ! je l'avois presque oublié , Monsieur. Oh ! nous avons beaucoup parlé d'elle , & *George* m'a tout dit. Il m'a même appris, que M. *Blifil* arrive ici pour l'épouser. Il fera fort bien de se presser , ai-je répondu sur le champ , sans quoi je connois quelqu'un qui lui damera le pion. N'est-ce pas une pitié, mon cher *George* , ai-je dit au Garde-chasse , que ce quelqu'un ne puisse pas l'avoir ? car il n'est pas de femme dans le monde qu'il aime autant qu'elle ; & ce n'est pourtant pas pour son argent ! car , je sçais certaine Dame , d'une bien autre qualité , & bien plus riche que *Sophie* , qui est si amoureuse de ce quelqu'un , qu'elle le suit partout nuit & jour.

Ici notre Héros s'emporta contre *Partridge* , pour avoir , disoit-il , trahi son secret.

Ah ! Monsieur , s'écria le pauvre homme , je n'ai nommé personne. D'ailleurs , je puis vous assurer que *George* est votre plus fidèle ami , & voudroit voir M. *Blifil* au D..... Que dis-je ? il voudroit , dit-il , trouver au péril de sa vie , l'occasion de vous servir ; & je vous suis caution , qu'il le feroit de tout son cœur..... Moi , vous trahir ! non , non , Monsieur ; après moi , vous n'avez pas de plus fidèle ami que *George* , ni personne plus prêt à tout hasarder pour vous.

Et tu dis donc , répondit notre Héros un peu moins couroucé , que cet homme qui m'aime tant , demeure en même maison que *Sophie* ?

Oui , Monsieur , dans la même , dans la même maison ! il est au nombre des domestiques , & très-bien habillé , ma foi.

En ce cas , dit *Jones* , crois-tu qu'il veuille m'obliger assez , pour remettre une Lettre à *Sophie* ?

Voilà le nœud ! s'écria *Partridge* : que je suis bête de n'y

avoir pas pensé !.... mais , cela vaut fait , Monsieur ; & à notre première rencontre , je vous en répons corps pour corps.

En ce cas , lui dit *Jones* , laissez-moi maintenant ; je vais écrire une Lettre , que tu lui remettras demain matin : car , je suppose que tu sçais où le retrouver ?

Oh , qu'oui ! jè le retrouverai , laissez-moi faire : point d'inquiétude là-dessus ; la bierre est trop bonne dans cet endroit , pour qu'il n'y retourne pas souvent.

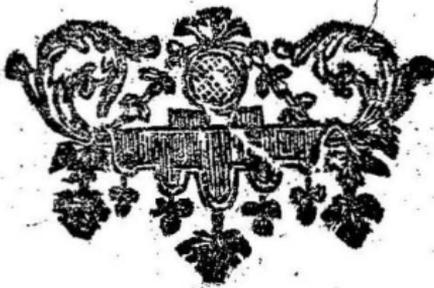
Ainsi , tu ne sçais donc pas en quelle ruë loge *Sophie* ? s'écria notre Héros.

Ah , que si , je le sçais , lui dit *Partridge*. Quel est le nom de cette ruë ? lui cria *Jones*. Le nom , Monsieur ? attendez.... ce n'est pas loin d'ici.... je ne le sçais pas bien au juste , car il ne me l'a pas dit.... & je ne l'ai pas demandé , de crainte qu'il ne soupçonnât quelque chose... mais , encore un coup , laissez-moi faire. Je suis trop malin pour qu'il m'échappe , comptez là-dessus ,

Oh, tu es en effet étrangement malin ! répliqua *Jones* allons , pourvû que tu le sois assez pour le rencontrer demain à la taverne , & qu'il soit assez mon ami pour remettre ma Lettre , je suis trop satisfait.

Notre Héros , après avoir congédié le subtil *Partridge* , se mit à écrire sa lettre. Nous le laissons dans cette occupation , pour finir ce Volume.

Fin du Tome troisiéme.



T A B L E

DES CHAPITRES

Du troisiéme Volume.

LIVRE TREIZIÉME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

E *Xtrait d'invocation* , pag. 1

CHAPITRE II.

Jones à Londre , 6

CHAPITRE III.

Projet de Madame Fitz-Patrick. Sa
visite à Lady Bellaston , 12

CHAPITRE IV.

Visites , 18

CHAPITRE V.

Avanture de Jones dans son nouvel appartement , 24.

CHAPITRE VI.

Evénemens du déjeuner. Observations sur l'éducation des Filles , 38.

CHAPITRE VII.

Jones au Bal , 50.

CHAPITRE VIII.

Scène douloureuse , 64.

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent , 75.

CHAPITRE X.

Qui , quoique court , peut être attendrissant , 81.

CHAPITRE XI.

Surprise pour le Lecteur , 87.

CHAPITRE XII.

Conclusion du treizième Livre , 104.

 LIVRE QUATORZIÈME.

 Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

L *Etres, & autres Matieres gal-*
lantes, 109

CHAPITRE II.

Matieres diverses, 124

CHAPITRE III.

Qui plaira, à ce qu'on espere, aux
jennes gens de l'un & l'autre sexe,
 133

CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de Madame Miller,
 140

CHAPITRE V.

Scène intéressante, 146

CHAPITRE VI.

*Entrevüe de Messieurs Jones &
Nightingale ,* 154

CHAPITRE VII.

*Entrevüe de M. Jones, & du pere de
M. Nightingale. Arrivée d'un
nouveau Personnage ,* 166

CHAPITRE VIII.

Evénemens surprénans , 174

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre , 179

LIVRE QUINZIÈME.

Dans lequel le progrès de l'Histoire n'est que d'environ deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

NOir complot contre Sophie ;

181

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Suites du complot contre Sophie,
188

CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme est quelquefois dangereuse !
198

CHAPITRE IV.

Fait pour intéresser & pour surprendre,
203

CHAPITRE V.

Par quel moyen M. Western étoit parvenu à découvrir l'azile de Sophie,
219

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de Jones, 229

CHAPITRE VII.

Court, & moins tumultueux, 239

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes, de différens genres,
243

CHAPITRE IX.

Faits, & Observations, 257.

CHAPITRE X.

Désintéressement de Jones, 263

CHAPITRE XI.

Découverte faite par Partridge, 269

Fin de la Table du Tome III.

